092

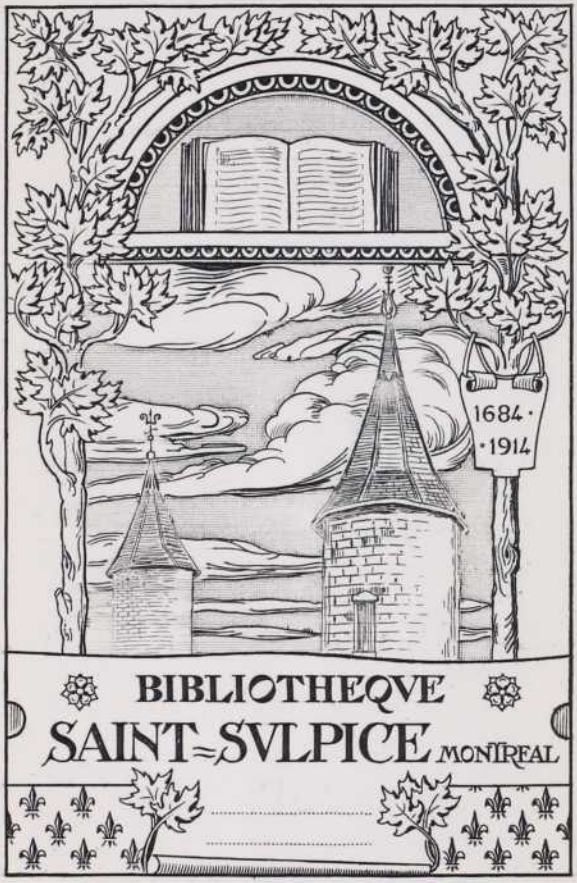


Bibliothèque Nationale du Québec

MARIO DULIANI

LA VILLE SANS FEMMES

EDITIONS PASCAL


1684·
·1914
BIBLIOTHEQVE
SAINT-SVLPICE MONTREAL

4330027

Au très cher confrère et ami
Phil Laferrière
en témoignage de ma
sincère et vive
sympathie.
Maurice Blondel

5 Déc. 1945

LA VILLE SANS FEMMES

DU MÊME AUTEUR

THÉÂTRE

Le système automatique (un acte) — Théâtre Verdi-Milan, 1906.
Le mari idéal (un acte) Théâtre Olympia, Milan 1906.
Les Pâques (un acte) — Théâtre Olympia, Milan, 1906.
Le petit autel (un acte) — Théâtre Verdi, Milan, 1906.
La Rolls Royce (trois actes) En collaboration avec Jean Reifrogney-Théâtre des Mathurins, Paris, 1929.
Browning (trois actes) En collaboration avec Reifrogney-Théâtre des Mathurins, Paris, 1930.
Le dernier déluge (un acte) — Théâtre du Grand Guignol, Paris, 1932.
L'orgie, (trois actes) — Théâtre de la Potinière, Paris, 1933.
Pierre, Paul et Jacques (un acte) En collaboration avec Mme Gastice-Théâtre de la Potinière, Paris, 1933.
Mam'zelle Malakoff (quatre actes) — Théâtre de la Renaissance, Paris, 1934.
Un peu de cendre sur le tapis (un acte) — Au gala de la Société des auteurs, Théâtre des Mathurins, Paris, 1934.
Le règne d'Adrienne (trois actes) En collaboration avec M. Paul Brach (couronné par le Prix Brieux de l'Académie Française) —Théâtre Daunou, Paris, 1935.

EN LIBRAIRIE

Sculpture et peinture — Essai critique — Aux Editions de la *Revue Latine*, Paris, 1908.
La Rolls Royce — Comédie en trois actes (en collaboration avec M. Jean Reifroigney) — Aux Editions de l'*Amitié Française*, Paris, 1930.
Le secret d'Yvar Krueger — Aux Editions de la *Nouvelle Librairie Française*, Paris, 1932.
Théâtre pas mort — Etude sur le théâtre — Aux Editions *Pax*, Paris, 1933.
Deux heures de fou rire — Aux Editions *Serge* (Brousseau) Montréal, 1944.

PROCHAINEMENT

Trois Heures de Fou Rire — Aux Editions *Serge* (Brousseau).

EN PRÉPARATION

La Tragicomédie de l'amour (contes gais)
Quatre heures de Fou Rire (petites histoires).
Aventures d'un Gourde (roman humoristique)
Le retour (roman).

MARIO DULIANI

LA VILLE SANS FEMMES

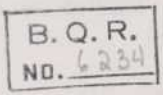


SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS PASCAL
1498 ouest, rue Dorchester
MONTRÉAL, CANADA

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 50 SUR PAPIER BYRONIC ET 3000 EXEMPLAIRES SUR PAPIER COQUILLE DES PAPETERIES ROLLAND QUI CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE.

D
805
C2D8



Copyright 1945 *by Société des Éditions Pascal*
Droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

A ma chère femme
HENRYETTE GAULTIER DULIANI
QUI M'A INSPIRÉ CE LIVRE

POUR S'ENTENDRE ET SE COMPRENDRE

POUR S'ENTENDRE ET SE COMPRENDRE

Les pages qu'on va lire ne sont, à proprement parler, ni un « journal » ni des « mémoires » ; elles forment plutôt un ouvrage que l'on pourrait classer dans la catégorie des « reportages romancés ». Avec cette particularité, toutefois, qu'ici l'auteur a été lui-même acteur dans l'aventure.

Ces pages, en effet, ont été pour la plupart écrites dans les deux camps, « quelque part au Canada », où j'ai été interné à partir du mois de juin 1940 jusqu'au mois d'octobre 1943. Quarante mois, pendant lesquels j'ai recueilli des remarques, des observations et des impressions non seulement sur moi-même mais aussi sur la vie que menaient avec moi presque un millier d'autres internés. Voici donc un récit qu'on peut à juste titre qualifier de « vécu ».

J'ajoute que le fait d'avoir été, durant plus de deux ans, le directeur de l'hôpital du camp et d'avoir, pendant toute la durée de mon internement, donné régulièrement des cours de français, d'histoire de la littérature française et d'histoire de la philosophie, m'a permis d'avoir des relations suivies et intimes avec presque tous mes compagnons de l'aventure. Ces relations et cette intimité m'ont permis de

les connaître, un par un, de voir non seulement leur corps nu, lorsqu'ils se présentaient à la visite médicale, mais aussi leur âme à nu aux heures de confidences.

Quelques descriptions de lieux ou de décors ; la relation d'un certain nombre de faits dont j'ai été un protagoniste ou un témoin, les profils esquissés de nombreux compagnons d'internement, voilà qui constitue la partie documentaire de ce reportage romancé.

Sa qualité romanesque lui vient d'un certain arrangement des événements qui ne respecte pas toujours la chronologie réelle et qui m'a permis de mieux les enchaîner, de les mieux composer et même de mieux leur rendre cette unité que la vie met toujours dans les choses mais avec une lenteur que le lecteur jugerait vite insupportable dans un récit.

Parmi les internés qui furent mes compagnons dans les deux camps où je me suis trouvé, plus de seize nationalités étaient représentées par des hommes de tout âge, depuis 18 jusqu'à 75 ans, de toute condition sociale, depuis le millionnaire jusqu'au gangster ! On imagine la pittoresque et multicolore palette que formait une semblable variété de personnes où toutes les nuances de l'humanité semblaient avoir trouvé place et on conçoit sans effort qu'un journaliste ait été tenté d'y puiser les éléments d'une fresque littéraire.

Au point de vue psychologique et social, j'ai été singulièrement ému par le spectacle de centaines d'hommes brusquement séparés de leurs femmes.

La vie matérielle qui nous a été offerte et imposée ne pouvait être meilleure, étant donné les circonstances, bien entendu.

Le traitement qu'on nous a fait s'inspirait d'un indiscutable sentiment d'humanité et de générosité. A plus d'un point de vue, ce traitement était presque celui des soldats de l'armée canadienne. Les mêmes rations, la même discipline, les mêmes jeux, les mêmes punitions . . .

Il n'y avait, en vérité, qu'une grande différence. Une fois par mois, les soldats, eux, allaient chez eux en permission, revoir leur femme, leur mère, leurs filles, leur amie. Nous, nous restions.

Tout le drame des internés était là ! Cela explique, d'ailleurs, le titre de mon livre.

Après ce que j'ai vu, qu'on ne vienne plus me dire que les hommes ne sont pas sensibles à l'Amour ! Il reste un fait sur lequel je désire exprimer franchement, nettement et librement mon opinion. J'estime que la mesure d'internement prise contre un certain nombre de sujets ennemis ou de citoyens canadiens originaires de pays ennemis semblait pleinement justifiée vu la situation politique et la situation militaire au moment où elle fut prise.

Devant le fait tragique et angoissant de la guerre, qu'il ait déclaré celle-ci ou qu'il la subisse, un gouvernement a le devoir le plus strict d'agir de la façon la plus rigoureuse qu'exigent les circonstances pour sauvegarder l'ordre et la sécurité de toute la nation à laquelle on demande de donner sans compter son sang et son argent.

Il se peut que dans l'accomplissement de ce devoir quelques erreurs se produisent, quelques méprises se commettent, et il est naturel que, au moment même, l'individu qui subit l'erreur ou est l'objet de la méprise trouve cela cui-

sant. Mais au sein du drame collectif et mondial de la guerre moderne, pour combien compte le sort d'un individu ? Le fait est que l'ancien interné une fois libéré ne garde ni rancune ni ressentiment au fond de son cœur à la suite de l'épreuve qui lui a été imposée par l'autorité. Il sait qu'au moment où l'internement a été décidé, les apparences, sinon les faits, lui étaient défavorables. Aujourd'hui, ayant démontré clairement qu'il n'a jamais rien fait, ni en actes, ni en paroles, contre ce Canada dont il était l'hôte, il est presque satisfait d'avoir subi cette épreuve.

Tel est mon sentiment. Lorsque je médite sur mon aventure, il me semble avoir été, à un moment donné, comme un voyageur arrivé à une gare-frontière. Là, tout le monde a dû descendre. Devant les douaniers, montrant ma valise, j'ai dit avec assurance :

— Rien à déclarer !

Les douaniers m'ont dit :

— Il se peut, en effet, que vous n'ayez rien qui soit soumis à la douane. Mais, par précaution, veuillez passer dans le bureau à côté pour une vérification complète . . .

— Mais . . .

— Mille regrets, cher monsieur : c'est la loi !

Et il faut respecter la loi. Alors, je suis entré dans le bureau à côté.

La vérification s'est prolongée. Une heure . . . vingt-quatre heures . . . quarante mois ! Mais, maintenant que la vérification est faite, finie, et qu'elle a été complète, combien je suis heureux de pouvoir circuler librement, ma petite valise à la main ! Personne ne peut plus me regarder passer

d'un œil méfiant. On n'a plus le droit de soupçonner quoi que ce soit. La valise ne contient absolument rien de « défendu », rien qui puisse nuire à ce beau pays que j'aime et que je suis sur le point d'adopter définitivement comme le mien.

MARIO DULIANI

Montréal, avril 1944

I

NOCTURNE

le 28 juin 1940

La nuit, majestueuse et effrayante, descend sur la forêt où l'ai l'impression que nous sommes ensevelis. L'ombre a enveloppé de moire les sommets des bouleaux aux tons clairs et rabattu les flancs symétriquement découpés des sapins. Elle a éteint peu à peu les émeraudes qui miroitaient aux branches des érables et estompé les lignes droites des vieux chênes.

La nuit a même soufflé le dernier reflet opalin des eaux engourdies du pauvre petit lac qui, seul, sur un flanc du paysage, cherche à nous donner l'illusion qu'il existe encore un horizon.

Puis, d'un seul coup, l'ombre a escamoté les milliers et les milliers d'arbres dressés tout autour de nous comme les murs d'une prison en plein air.

La joie des couleurs est définitivement perdue, à présent, dans le néant des ténèbres.

Tragédie quotidienne de la nature, mais particulièrement symbolique ce soir. Plus rien ne paraît de ce qui est sur terre, hormis les rayons des phares électriques très puis-

sants braqués sur le réseau de fils de fer barbelés qui nous entoure et dont les poteaux de soutien prennent, dans un sinistre jeu de lumière, l'aspect d'innombrables potences prêtes pour une pendaison en masse.

Le silence se prolonge, coupé à intervalles réguliers par les cris des sentinelles qui changent de garde. Un silence absolu, complet, total dans les dix baraques où sont endormis six cents hommes. La nuit avance et les heures se succèdent. Du moins, j'en ai la sensation, mais en haut, le ciel, lui aussi maussade, ne luit ni par lune ni par étoiles et, en bas, nulle horloge ne marque le temps d'une voix argentine. Quant aux montres de poche ou de poignet, on nous les a toutes temporairement confisquées et mises en dépôt chez le capitaine d'habillement du camp, le « quarter master store ».

Il n'y a plus qu'un maître ici, un seul, partout : le silence!

Mais dans l'obscurité de la baraque où nous sommes cadenassés pour la nuit, voici qu'un jeune homme marié depuis quelques mois, couché à côté de moi, me confie à voix basse :

— Je pense à elle. Que fait-elle, à cette minute précise ? Elle qui, tous les soirs, se blottissait contre moi, comme un petit enfant qui veut se mettre à l'abri des mauvais rêves. Dort-elle ou pense-t-elle à moi comme je pense à elle ? Je suis sûr qu'elle ne dort pas...

Ces confidences sont interrompues par un vieillard étendu à ma droite qui émet un ronflement aigu comme une sonnerie de trompette. Agacé, je le pique avec une canne.

Placidement il se retourne et continue à ronfler, mais sur un ton plus bas, presque caverneux.

Les sonorités remplissent l'atmosphère où s'appesantit le souffle des soixante hommes de la baraque qui noient leur amertume et leur chagrin dans l'oubli du sommeil. Tout à coup, un dormeur semble vouloir parler. Un son rauque, puis la voix s'éteint dans la gorge, étouffée par une sorte de râle. Le mot, indistinct, qui allait sortir de sa bouche semblait un nom... le nom d'une femme. Sa femme.

Un peu plus loin, un garçon taillé en hercule, le grand « Dan », qui, pendant la journée, jongle aisément avec les poids de 200 livres, se plaint par petits cris.

Plus loin, un autre geint.

Toute la baraque, saoulée de fatigue et d'ennui, exhale une sorte de plainte dans laquelle se précisent de temps à autre des noms de femmes.

Mais tout cela est-il bien vrai ? Tout cela n'est-il qu'un cauchemar ? Est-ce moi qui suis dans la réalité et le rêve ne serait-il pas plutôt de l'autre côté du cercle de fils de fer barbelés ? Ai-je bien vécu avant de venir ici ?

Ma vie, ou plutôt la vie tout court, n'a-t-elle pas commencé le 10 juin dernier, le jour où...

Au fait, la voilà bien, la première sensation en profondeur ressentie après les événements qui se sont déroulés ces jours derniers à la vitesse vertigineuse des photographies d'un film. La sensation poignante que la brusque coupure produite dans le cours normal de l'existence, l'arrachement violent du milieu affectif et social, a eu pour

effet de briser le fil du souvenir par lequel le présent se joint au passé et trouve ses prolongements dans ce qu'on appelle l'avenir. On ne sait plus bien si l'on a été et comment l'on a été, si l'on est et comment l'on est, si on va être et comment on sera. Les notions de temps se mêlent, se confondent, se brouillent.

Il faut quand même y voir clair, se ressaisir. Essayons de fixer les images qui semblent vouloir échapper à toute emprise, les impressions les plus récentes, afin de reconstituer un lien entre elles et la réalité dans laquelle je me trouve en ce moment plongé. Me voici, enfermé à double tour de clefs, dans une baraque en bois aux fenêtres garnies de barreaux, qui, pour être menus, ne sont pas moins de fer, au milieu d'une forêt où il y a des arbres, des arbres, à l'infini...

C'est aujourd'hui le 29 juin, l'avant-dernier jour de ce mois de juin qui avait commencé en suscitant une vive appréhension chez tous les Italiens du Canada. L'attitude du Gouvernement de Rome à l'égard de Paris et de Londres devenait de plus en plus menaçante. Les Italiens s'abordaient dans la rue avec une mine préoccupée.

— Croyez-vous que Mussolini déclarera la guerre ?

— A qui ?

— A la France et à l'Angleterre... à cause du pacte de l'Axe...

— Jamais de la vie ! A l'époque de l'assassinat du chancelier Dolfuss, Mussolini a mobilisé deux armées contre l'Allemagne. En 14, il fut un partisan ardent de l'interven-

tion italienne contre l'Allemagne et l'Autriche. Il n'y a pas longtemps encore, il disait que...

— Oui, oui, oui, tout cela est très beau, mais les indices deviennent de plus en plus alarmants. On vient de suspendre le départ des paquebots faisant le service entre Naples et New-York. La presse fasciste, qui obéit à un mot d'ordre, devient de plus en plus violente contre la France... Il n'est bruit que de mobilisation partielle, prélude de la mobilisation générale... Pensez donc ! l'Italie dispose de huit millions de baïonnettes, de milliers d'avions, de plusieurs divisions cuirassées...

— Mais vous voyez bien que l'Allemagne et la Russie sont unies par un traité secret... Hitler peut s'entendre avec Staline. Mussolini ne le suivra jamais !

Et ainsi, pendant des heures et des heures, toutes les éventualités étaient pesées, supputées, examinées, faisant alterner dans le cœur de ces Italiens le doute et l'espoir, la crainte et un fugace sentiment de sécurité, car aucun d'entre eux n'aurait vraiment voulu que l'Italie changeât sa politique traditionnelle, la politique d'union à la France et à l'Angleterre, qui avait permis à un peuple divisé et dominé par l'étranger de reconstituer sa propre unité et de créer chez lui une vie prospère en l'espace d'à peine un demi-siècle. Mais on avait beau raisonner, discuter, questionner, les nouvelles de Rome devenaient de plus en plus mauvaises.

Les plus clairvoyants regardaient avec une angoisse croissante les lignes de défense de la France tomber les unes après les autres. Et ils pensaient :

— Le jour où Paris sera à la veille de capituler, les francophobes qui entourent Mussolini en profiteront pour l'entraîner dans la guerre. Et alors...

Alors ils n'osaient plus formuler leur pensée, exprimer leurs inquiétudes. En tout cas, ce serait une « sale histoire » pour tous ceux qui, habitant le Canada, avaient manifesté une sympathie idéologique ou platonique envers le fascisme, car ils se trouveraient à devenir ipso facto des ennemis !

— Que deviendrons-nous ? se demandaient ces Italiens, auxquels, évidemment, on ne pouvait faire grief de ce que déciderait le Gouvernement de Rome.

Des amis, gens bien intentionnés ou bien renseignés, avaient pris le soin de les prévenir :

— Prenez garde à vous ! Si Mussolini déclare la guerre, vous courrez le risque d'être internés.

Les Italiens répondaient :

— Pourquoi le serions-nous, puisque nous n'avons rien fait contre le Canada, que nous avons créé une famille ici, dans le pays...

— N'importe ! rétorquait-on ; les lois de la guerre sont les lois de la guerre ! Des Canadiens seront internés en Italie. Il est naturel qu'il y ait des Italiens internés au Canada. Et le dialogue se poursuivait ainsi.

L'Italien avait beau faire valoir l'innocence de ses intentions, protester qu'il n'avait jamais été ni espion, ni chargé de mission, ni investi d'un mandat quelconque par le Gouvernement italien, la réplique inflexiblement logique était celle de l'ami : « Les lois de la guerre sont les lois de la

guerre ! Il y aura des Canadiens internés en Italie. Il est naturel qu'il y ait des Italiens internés au Canada ! »

On arriva ainsi au lundi 10 juin.

Deux ou trois jours auparavant, le président Roosevelt avait prononcé un discours qui semblait un dernier avertissement à Mussolini. Au cours de la journée du dimanche 9, les troupes allemandes avaient fait des progrès importants vers Paris. Les derniers « journaux parlés » de la nuit, aux postes radiophoniques, laissaient prévoir comme imminente une décision de l'Italie. Pendant la matinée du lundi, les derniers espoirs s'évanouissaient un à un. A midi, l'irréparable était accompli !

Dans un geste de folie, le Gouvernement de Rome venait de déclarer la guerre à la France et à la Grande-Bretagne. Le sort en était jeté.

A Montréal, commença la râfle ...

Ceux qui étaient désignés devaient être arrêtés. Et ils le furent tous.

Après avoir été détenus pendant deux nuits et un jour dans les grandes cellules de la prison de la Sûreté provinciale, le mercredi 12, nous fûmes transportés dans des autobus escortés d'hommes armés à quelques milles de Montréal. Pendant dix-huit jours, nous restâmes là, soigneusement surveillés et bien nourris. Enfin, hier matin, on nous divisa en deux groupes. Le premier fut envoyé à une prison et l'autre, celui dont je faisais partie, fut placé dans un train spécial qui se dirigea à toute vitesse vers une destination inconnue.

Dans toutes les péripéties tristes de la vie, il y a toujours un détail qui accroît le caractère angoissant du drame lui-même. Ce voyage nous fut d'autant plus pénible que nous ne savions pas où nous allions.

Quelsques-uns s'adressaient aux soldats qui nous servaient d'escorte :

Où nous conduit-on ?

— Nous ne pouvons pas vous le dire. Mais ce n'est pas très loin, nous arriverons avant la nuit . . .

En effet, vers quatre heures du soir, notre train s'arrêtait au milieu d'un camp militaire. Des camions recouverts de bâches nous attendaient. On nous y fit monter. Puis le long cortège des véhicules se mit en marche, dans une route percée à travers la forêt. Plus on avançait, plus on s'enfonçait au milieu des arbres. . . Puis, un camp en vue. Des baraques dressées. Des fils de fer barbelés. Des sentinelles. D'autres internés, des Allemands, qui y logeaient depuis septembre 1939, semblaient guetter notre arrivée.

Enfin, nous voici dans la baraque, en pleine nuit, avec cette atroce impression d'être enfermés pour on ne sait pas combien de temps encore, ignorant tout de ceux qui nous touchent de près, sachant que ceux-ci n'apprendront que dans plusieurs jours que nous ne sommes plus près d'eux, que nous ne pourrons pas les revoir avant longtemps.

La sensation d'égarement s'accentue, s'aiguise, torture.

Je me trouve tout à coup, haletant, les mains accrochées au petit cadre de la fenêtre voilée de toile métallique, et

je pense ne jamais pouvoir surmonter mon désespoir. Puis, au zénith, le ciel se tinte d'une lueur légère. La masse sombre de la nuit se recompose en un soupçon de forme. Graduellement, cette forme se précise, prend des contours. Les cîmes des arbres dessinent de nouveau leur broderie verte sur l'immense métier de la voûte céleste.

Toute la nature, pareille à une vieille coquette, fait sa toilette pour recevoir le jour nouveau. Le lac, pareil à un retardataire qui craint d'arriver trop tard à un rendez-vous, lance en l'air, par couches successives, l'épais édredon de brouillard sous lequel il s'est couché. D'une branche à l'autre, le gazouillis des oiseaux emplit l'espace de vibrations sonores. De faibles cris gutturaux annoncent que les petits écureuils nous attendent. Au-delà des dernières baraques, le soleil éclate soudain, déchirant les derniers nuages qui s'opposaient à son apparition.

Le jour est venu, clair, net, frais, pur ! Et avec lui la fin du cauchemar nocturne auquel peu d'entre nous ont pu se soustraire. Alors, je me reprends à croire en moi, en l'avenir et en la réalité des choses qui m'environnent. Ce que je vis n'est qu'une parenthèse, une courte mais bien pénible parenthèse dans mon existence, épreuve qu'il faut accepter avec sérénité, fermeté et, surtout, avec une patience résignée.

La loi fatale qui règle les choses de ce monde veut qu'à minute où tout sera rétabli dans le monde pour que rement contraire fasse pendant un événement favorable. La chaque action corresponde une réaction et qu'à tout événe-

prenne le jeu normal des événements, ce sera, pour nous aussi, la rentrée dans l'ordre.

D'ici là, patience, patience.

Un coup de clairon, au loin, sonne le réveil.

De tous les lits de la chambrée surgissent les hommes. Les interpellations suivent. Chacun ravale sa peine intime, ne voulant pas, par une sorte de pudeur, paraître souffrir. Des mots, des plaisanteries mille fois ressassées, se colportent de bouche en bouche et, chose étonnante, font rire ! Des vulgarités même. N'importe quoi. Pourvu qu'on ait l'air de « tenir le coup ».

Seul ou en groupe, on sort pour se débarbouiller, chacun tenant à la main la serviette, le savon, le dentifrice. L'action bienfaisante, énergique, de l'eau fraîche se fait sentir. On songe peut-être, au fond de soi-même, au réveil habituel, chez soi... mais personne n'en souffle mot. On serre les mâchoires et l'on feint d'être gai. Gai, même dans ces uniformes bleus aux larges disques blancs ou rouges tracés dans le dos dont tous les internés, dans tous les pays du monde, sont vêtus et qui donnent l'aspect de masques de carnaval où le bouffon frise le sinistre.

L'activité de la journée est déjà toute fixée, distribuée, partagée. Ceux-ci, formant une équipe, iront dans la forêt couper des arbres. Ceux-là, aussi par équipes, s'en iront dans des camions à une quinzaine de milles d'ici pour travailler à la réfection d'un pont. D'autres se contenteront de besognes plus modestes. Les hommes de santé faible ou délicate iront éplucher les légumes dans la cuisine. Quelques-uns seront de service au réfectoire. Il y a aussi ceux

qui auront la charge, relativement aisée, de balayer et de laver la chambrée.

Six cents hommes, insensiblement réadaptés à une nouvelle condition, à un nouveau milieu, reprendront un semblant de rythme de vie. Je regarde chacun s'acheminer vers sa besogne. Et je me dis :

— Courage ! Il faut toujours accepter la vie comme elle vient . . .

II

NOTRE VILLE

Un camp d'internés au Canada ressemble à une petite ville ou, mieux, à une grosse bourgade. Dans les deux camps où j'ai vécu, en effet, la population atteignit par moment presque mille âmes. C'est une population ! Certes, de temps en temps, il s'est produit des migrations massives qui ont bouleversé, temporairement, le fonctionnement normal de la vie collective.

Ainsi, dans le premier camp où nous avons été transportés en partant de Montréal, le 28 juin 1940, nous avons trouvé environ 250 Allemands. Puis d'autres internés vinrent s'ajouter à nous. Des Italiens d'Ottawa, de Toronto, d'Hamilton, de Windsor, de la Nouvelle-Ecosse et d'autres régions plus éloignées. Aux Italiens s'ajoutèrent des Canadiens-Français, des Anglo-Canadiens, des communistes, des marins appartenant à la marine marchande de diverses nationalités . . .

Il fallut faire face immédiatement au problème du logement, de la nourriture et de l'entretien d'un groupe d'environ 600 nouveaux internés. Le camp s'élargit et finit par occuper une superficie assez considérable.

Adossé à un petit lac aux contours verdoyants, le camp ouvre une vaste éclaircie dans la forêt qui s'étend à perte de vue tout autour. Douze grandes baraques en bois, capitonnées à l'intérieur de carton isolant, munies d'un système d'éclairage électrique, comprenant chacune, outre les cabinets d'aisance, les lavabos et les douches, forment ce qu'on pourrait appeler les « principaux immeubles de la ville ». A ces bâtiments s'ajoutent ceux de la cuisine, qui comprend deux immenses réfectoires, l'hôpital, bâtisse importante aux multiples salles, salle d'attente, pharmacie, salle des opérations sommaires, salle de la visite quotidienne et salle d'hospitalisation dans laquelle s'alignent vingt-quatre lits.

La baraque des amusements, appelée salle de récréation, est le lieu de la cantine. C'est aussi là qu'en hiver on célèbre les cérémonies religieuses. On y donne encore des représentations de théâtre et de cinéma. C'est aussi dans cette salle que sont installés les coiffeurs.

La baraque du travail comprend un atelier bien outillé pour les menuisiers, les plombiers, les électriciens, les tailleurs, les cordonniers, etc.

Il y a aussi la baraque-école, où se donnent les leçons et les cours réguliers de langues étrangères et de diverses sciences, celle des sports, etc.

Enfin, il y a la prison, rarement occupée, il faut le dire.

Nous dormons sur des lits en fer, à deux étages, comme ceux de l'armée. Comme les soldats, nous avons dormi durant un certain temps sur des paillasses, qui, par la

suite, furent remplacées par de véritables matelas assez confortables.

Quand tout le monde est couché et que, dans la baraque, il n'y a plus d'autre lumière que le reflet venant des phares extérieurs, on a vaguement l'impression de se trouver dans un gigantesque train de nuit ou encore dans la cale d'un bateau d'émigrants. Trente lits doubles sont placés de part et d'autre, près des vingt-quatre fenêtres qui, durant presque deux ans, restèrent grillagées. Ensuite, on supprima les grillages qu'on trouva superflus.

Des tables en bois et des bancs s'étendent au milieu de la baraque. Là, presque toute la journée, se réunissent les joueurs de cartes. Mais chacun s'est arrangé pour créer, au-dessous de la fenêtre qui sépare son lit de celui du voisin, une sorte de « home ». C'est dans ces coins-là qu'on cause par groupes de deux, de trois, entre voisins, ou avec des « visiteurs » venus d'autres baraques.

Ces entretiens dégagent une atmosphère recueillie et tamisée d'intimité. On s'offre des cigarettes, quand on en a. Ou, autrement, on se résigne à s'en rouler soi-même, quand l'argent commence à manquer. Et chacun fait partager à ses camarades les gâteries apportées par les derniers paquets qui viennent d'arriver. Peu à peu, insensiblement, on égraine le rosaire des confidences et l'on s'abandonne à l'angoissant rappel des choses du passé.

* * *

Les douze baraques principales de même que les baraques accessoires sont bâties en deux rangées régulières nettement séparées l'une de l'autre par une large allée principale que nous, de Montréal, avons appelée la rue Ste-Catherine. Toutes les constructions sont solides bien que hâtivement achevées et ont, malgré leur couleur uniformément grise, une allure nette et accueillante autant que sobre. Elles donnent à l'ensemble du camp l'aspect d'une petite ville éloignée de toute civilisation et habitée par des hommes aux penchants de cénobites, où n'éclate jamais le cri joyeux d'un enfant, où l'on n'entend jamais résonner le rire argentin d'une femme.

Cette petite ville, notre ville, s'est considérablement agrandie à mesure que sa population s'accroissait par vagues successives.

Les jardinets que les Allemands, les premiers venus, avaient cultivés au bord de l'allée principale ont été renouvelés par les derniers venus, les Italiens. Chaque race y a apporté son sens propre de l'esthétique. A l'extrémité orientale du camp, où les Montréalais sont logés, deux ou trois artistes en horticulture ont décoré un parterre en sections rondes et hexagonales autour d'une immense feuille d'érable façonnée dans le sol, comme une sculpture, par des paquets d'arbres coupés symétriquement.

Enfin, les Italiens ont aménagé quatre ou cinq terrains de jeux de boules et ils ont planté une quinzaine de vastes potagers où l'on cultive toutes sortes de légumes.

C'est dans ce lieu que, peu à peu, nous avons acquis des habitudes quotidiennes qui, insensiblement, ont fini

par occuper nos esprits pour une certaine période de temps. Après avoir passé par les inévitables vicissitudes que devait d'abord entraîner notre état, nous avons dû, en effet, une fois arrivés ici, nous adapter à une vie nouvelle et nous créer un nouveau mode d'existence matérielle. Par la force des choses, nous nous sommes familiarisés à l'usage de certains objets ; nous avons appris la manière d'ouvrir et de fermer chaque porte, nous nous sommes habitués à tourner à droite ou à gauche pour aller d'un endroit à l'autre. Tout cela, sans que nous nous en rendîmes bien compte, distrayait nos esprits par la vertu de toute nouveauté.

Quelques-uns, toutefois, s'analysaient et se rendaient compte du travail qui se faisait en eux. C'est ainsi qu'un soir, assis au pied d'un arbre, un jeune amoureux, marié depuis très peu de temps, me confiait :

— Vois-tu, au fond, notre sort est meilleur que celui de nos épouses. Nous avons du nouveau à regarder, à observer, à étudier, à nous assimiler. Elles continuent de subir ce qu'on pourrait appeler la vitesse acquise des vieilles habitudes. Après, si nous devons rester ici quelque temps, il y a quand même le fait que de nouvelles habitudes se seront aussi imposées en elles...

— Que veux-tu dire par là ?

— Mais oui, réplique le jeune homme avec fougue : Prends le cas de ma femme. Pour le présent, son existence se déroule dans un cadre, à l'intérieur comme à l'extérieur de notre maison, où tout lui évoque notre intimité et lui rappelle l'absent que je suis devenu. Elle ne peut pas s'ar-

rêter devant la Cathédrale sans se dire : « C'est ici que nous nous sommes mariés ! » Et un peu plus loin : « C'est ici que nous avons tant ri ce soir où . . . » Ailleurs, elle se dira : « C'est ici que nous nous sommes terriblement disputés ! » Et chacune de ces évocations doit être un véritable tourment pour elle ! Tandis que nous, ici, nous sommes comme déracinés de notre passé. Nous voyons chaque jour du nouveau. Et tant que cela durera, cela nous aidera à supporter notre ennui . . .

De sorte qu'en tenant compte de ce léger avantage — si bien mis en valeur par mon « jeune amoureux » — l'observateur qui pourrait jeter un regard superficiel sur les allées et venues de la population du camp debout de bonne heure, couchée tôt, laborieuse toute la journée, il pourrait presque la croire heureuse.

En réalité, cela ne va pas tout seul !

* * *

Le matin, après le petit déjeuner, l'activité de chacun est déjà organisée.

Les équipes qui travaillent dans la forêt partent, hache, pioche ou pelle à la main, escortées par des sentinelles armées, et vont abattre des arbres. Ces hommes quittent le camp en chantant des refrains martiaux. Une équipe, notamment, qui se composait toute d'Italiens de Montréal, chantait « La Madelon » en français. C'était tellement curieux qu'un officier anglais, un vétéran de l'autre guerre, près duquel je me trouvais me fit observer :

— Je croyais que c'étaient des Italiens. Mais ils sont tout comme des Français !

Puis d'autres groupes d'hommes, dans des voitures tirées par des chevaux, s'en vont chercher les troncs d'arbre abattus par les premiers et les apportent au camp où le bois est confié aux soins des scieurs qui débitent d'innombrables morceaux destinés à alimenter les chaudières des douches, les fournaux de la cuisine et les poêles des baraques, l'hiver.

Ces travaux exigent un effort que tout le monde ne semble pas disposé à fournir. Nous sommes plusieurs qui prêchons d'exemple.

— Cela fait du bien et stimule l'appétit, disons-nous à nos camarades.

Quel excellent exercice de culture physique, en effet, j'ai fait pendant cinq ou six jours ! J'ai travaillé d'abord à l'abattage des arbres. Il faisait une chaleur accablante. Nous étions baignés de sueurs, bien que nus jusqu'à la taille. L'escorte qui nous accompagnait, chargée de nous surveiller, était on ne peut plus bienveillante. Chaque heure de travail était suivie d'un **smoking time,** dix minutes de repos qui nous permettaient d'en griller une. Les soldats et nous, couchés par terre, échangions des propos aimables. Aucune allusion à la guerre. Les officiers avaient donné cette consigne aux soldats. Et nous prenions garde de ne pas mettre dans l'embarras ceux qui avaient la charge de nous accompagner.

Le troisième jour, cependant, les choses se gâtèrent gravement pour moi. J'étais muni d'une pelle au moyen de

laquelle j'enlevais les tisons encore brûlants des hautes branches des arbres abattus, lorsque le caporal qui commandait l'escorte cria à haute voix :

— Tous ceux qui ont une pelle, par ici !

Mû par la curiosité, je répondis avec empressement à l'appel. Mais je fus mal récompensé. Un énorme camion rempli de charbon venait d'arriver.

— Montez là-dessus, dit le caporal, vous et vos trois camarades qui avez une pelle. Déchargez le charbon.

Au premier abord, je crus que la besogne serait facile. Mais après dix minutes de travail, je commençai à déchanter. C'était vraiment dur. Mes mains se crispaient au manche de la pelle, dont la pale refusait de s'enfoncer dans le tas de minerai qui semblait fait non pas de morceaux détachés mais d'une sorte de matière compacte et d'une résistance à toute épreuve. Je m'entêtai, voulant absolument vaincre la difficulté, puisque c'était encore là la meilleure manière que nous avions d'exercer notre volonté.

A midi, lorsque je rentrai au village pour déjeuner, je crois que je dévorai tout ce que je trouvai devant moi. Après le repas, je filai jusqu'à mon lit où je ne fus pas plutôt allongé que j'étais déjà endormi. Hélas ! à une heure, la sonnerie d'une trompette vint m'avertir que l'heure du départ pour le bois était arrivée. Nous déchargeâmes ainsi plus de vingt camions de charbon.

A la fin du quatrième jour, je déclarai forfait... et j'abandonnai l'épreuve, heureux malgré tout de ce que j'avais fait.

Mais pour un qui se dit qu'il vaut mieux travailler que de ne rien faire, il est est un autre qui ignore la vertu bienfaisante de l'effort physique aussi bien sur l'esprit que sur le corps.

— Tu ne travailles donc pas ? demandais-je un jour à un type curieux, qu'on appelait « le philosophe » parce qu'il avait le don particulier de disserter sur tout avec originalité.

— Pourquoi travaillerais-je ? répondit-il avec une moue de mépris.

— Comment ? mais le travail est un excellent tonique . . .

— Oui, railla-t-il, le travail : noblesse de l'homme ! C'est ce que disent les proverbes. Vous me faites tous rire lorsque je vous entends faire de semblables raisonnements. C'est de la logique sentimentale. Vous vous trouvez des raisons pour justifier ce que l'ennui vous fait faire.

— Et pourquoi pas ? Puisque nous devons mener ici une existence en dehors de l'ordinaire, aussi bien essayer de se convaincre que ce que nous faisons est utile à quelque chose et que le fait même d'être ici peut servir à quelque chose.

— Soit ! Soit ! Mais il y a un fait dont personne ne semble se rendre compte ici . . .

— Et c'est ?

— Personne, ici, ne semble remarquer que nous avons perdu la notion de la plus grande richesse que l'homme puisse posséder : le temps. Vois-tu, moi, j'ai toujours méprisé le vieux proverbe qui prétend que le temps, c'est de l'argent. Le temps, c'est beaucoup plus et beaucoup

mieux que l'argent. Si je perds un million de dollars, je peux, avec de la chance, les retrouver. Mais, au contraire, si je perds une heure sur le nombre d'heures que Dieu a fixé comme durée de mon existence, je suis malheureusement certain que je ne la retrouverai jamais plus.

— A quoi veux-tu en venir ?

— A ceci... Les gars du camp, vraiment, me semblent avoir perdu la raison. Le présent ne pouvant pas les satisfaire, ils cherchent follement à brûler le temps. On les entend tous dire : « que le temps est long ! si la journée peut passer ! » Demain ! après-demain et la semaine prochaine et le mois prochain ! Ils ne s'aperçoivent plus, les insensés, qu'en souhaitant ainsi voir le temps accélérer sa course, c'est leur propre destruction qu'ils souhaitent hâter.

— Evidemment....

— C'est comme pour le travail..... Certains se plaignent qu'il y a ici des hommes capables de travailler et qui préfèrent l'oisiveté. Moi, je les comprends...

— Eh bien ! moi, je ne te comprends pas...

— Le travail, vois-tu, n'est vraiment noble que lorsqu'il établit la solidarité humaine qui existe entre l'effort individuel et le bien-être collectif. A ce point de vue, couper du bois, ici, pour notre petite ville, c'est excellent, puisque ce bois sert à faire cuire le fricot pour soi-même et pour les copains. Mais il en est qui disent : « Tout cela est très bien, seulement, pendant que je coupe ce bois-ci, qui coupera — façon de parler — le bois destiné à faire cuire la soupe de ma femme et de mes enfants ? » Tu vois ?

De telles conversations ne sont pas rares. Elles touchent à un problème aigu. Beaucoup des habitants du « bourg » ne sont pas riches. Plusieurs d'entre eux et leur famille vivaient de l'assistance publique. Depuis l'internement, ce secours, naturellement, a été supprimé. Et ces hommes pensent : « Si encore nous n'étions ici que pour un mois, deux mois, six mois... passe encore ! Mais combien de temps cela durera-t-il ? » Et c'est là une deuxième raison d'énervement et de désarroi moral : l'incertitude de son sort.

Si chacun de nous savait qu'après une certaine période de temps déterminée, il serait rendu à la liberté, il accepterait d'un cœur bien plus léger cette épreuve. A la fin du jour, il saurait qu'une partie de l'épreuve est écoulée. Il pourrait compter les jours qui lui restent à vivre au camp. Mais ignorer ce qu'apportera la journée qui s'en vient et la journée du lendemain et ainsi de suite indéfiniment, cela aggrave et accentue l'ennui, si bien qu'au lieu d'accomplir volontiers un travail qui pourrait apporter de la joie et du bien-être, plusieurs font leur besogne quotidienne avec une sorte de révolte intérieure et une mauvaise volonté évidente.

Celui-ci, par exemple, pour s'éviter une fatigue feindra ou inventera un malaise, il étalera sans vergogne une infirmité physique qu'il aurait, en tout autre temps, soigneusement cachée. Celui-là évitera prudemment les coins « dangereux » du village, les endroits où peut se produire l'arrivée inopinée d'une charrette ou d'un camion, ceux qui se trouvent sur les lieux étant presque toujours obligés

d'aider à charger ou à décharger les véhicules. D'autres se méfient de l'inspection quotidienne faite par le colonel. Cette inspection a lieu tous les matins, entre 10 et 11 heures. Certains tremblent lorsque passe le sergent-major, sachant que celui-ci peut toujours leur imposer une corvée supplémentaire.

Un jour, par exemple, à l'inspection, le colonel avait remarqué qu'une grande partie du camp n'était ni ratissée ni nettoyée et, naturellement, il passa un savon au sergent-major. Celui-ci choisit au hasard cinq ou six des nôtres qui se trouvaient autour de lui et leur intima l'ordre de prendre un balai et un rateau pour aller faire ce nettoyage.

L'un de ceux qui venaient d'être ainsi désignés pour ce travail attendit que le sergent-major fût disparu derrière une baraque puis, s'adressant à un camarade qui passait, il lui dit avec son plus aimable sourire :

— Veux-tu me rendre le service de tenir ce balai. Je reviens dans un instant.

Mais, comme bien l'on pense, il disparut pour ne pas revenir.

Quelques instants après, le sergent-major repassait par là et il ne fut pas peu surpris d'apercevoir un des hommes qui, assis par terre, fumait nonchalemment une cigarette.

— Dites-donc vous, qu'est-ce que vous f . . . là ?

— Moi ? répond l'autre joyeusement, je fume une cigarette et je tiens ce balai pour un ami.

Inutile de dire que le malheureux dut s'exécuter immédiatement, sans quoi il aurait écopé de deux ou trois jours de prison.

Ces « tire-aux-flancs » ne suivent, en somme, qu'une méthode employée par les soldats de toutes les armées du monde. C'est ce que dans l'armée française on appelle le « système D », qui consiste dans l'art de savoir se tirer élégamment des passes difficiles pour dénicher un petit coin tranquille où on se la coule douce pendant que les autres triment.

Et cela nous amène à dire qu'en fait, au camp, nous menons un peu la vie de caserne avec ses promiscuités plus ou moins ragoûtantes et ses heurts de caractères qui surprennent et qui choquent. Chacun de nous applique ici le principe commun à tous les troupiers du monde : s'il te manque quelque chose, débrouille-toi et arrange-toi de ton mieux !

Un jour, peu de temps après mon arrivée, ma casquette disparut. Je m'en plaignis à des voisins qui eurent l'air de tomber des nues. L'un d'eux qui avait été soldat me dit :

— Prends celle d'un autre et tout sera dit !

— Oui, mais l'autre, que fera-t-il ?

— Il en fera autant ou tant pis pour lui . . .

Malheureusement, nous avons, par comparaison avec les soldats des casernes, outre notre état d'internés, deux grandes infériorités : il y a parmi nous des hommes de tous les âges et, comme nulle sélection médicale n'a déterminé notre groupement, la vigueur physique de chacun est loin de s'établir à un niveau sensiblement égal pour tous. Si, par certains aspects, notre camp ressemble à une caserne, la réalité, c'est que notre groupement est au point de vue le plus important pour nous, le point de vue psy-

chologique, beaucoup plus une bourgade qu'une caserne. C'est une petite ville sans femmes où l'on assiste dès le début à la course aux faveurs, où chacun, avec plus ou moins de dignité ou de finesse, s'efforce d'obtenir « la meilleure part du gâteau ». Les Italiens du midi ont un mot très expressif pour désigner la façon d'agir de quelques-uns d'entre nous : **Camorra,** mot dérivé du nom d'une société de racketeers qui existait jadis à Naples et qui eut son heure de triste célébrité. Il faut dire qu'ici la recherche des « faveurs » consiste surtout à savoir s'assurer un meilleur morceau de viande, une double portion de sucre pour le café ou un oignon cru pour relever l'assaisonnement de la salade.

Le camp ressemble aussi à une petite ville par son administration qu'on pourrait qualifier de politique mais qui, bien entendu, n'exige des « administrateurs » aucune connaissance profonde non plus qu'aucune expérience des affaires publiques. Je veux dire que chaque baraque se choisit un chef, un **Hut Leader,** et ces douze mandataires ont chacun la responsabilité de ce qui se passe chez eux. Ils exercent leurs fonctions de concert avec le porte-parole ou représentant de tous les internés qui, lui, est élu par eux en assemblée générale. Ce « chef » du camp est l'intermédiaire reconnu entre chaque interné et le commandant militaire. C'est à lui que le commandant indique ce qui doit se faire et ce qui ne doit pas se faire dans le camp. Deux ou trois fois par semaine, le représentant général réunit les douze chefs de baraque, auxquels se joignent le directeur de l'hôpital, le directeur de la cantine

et quelques autres, pour transmettre des ordres et examiner les problèmes du camp. Cette assemblée forme en quelque sorte le conseil municipal du camp. Les passions, les heurts, les discussions et les prises de bec y sont quelquefois aussi vives et aussi violentes que dans de véritables conseils municipaux.

Je me rappelle l'attitude correcte du colonel du camp les quelques fois qu'il assista aux séances de notre conseil. L'existence même de cette institution n'est-elle pas extrêmement significative du respect qu'on observe pour la dignité humaine dans un pays civilisé comme le Canada ? Pour nous, c'était un réconfort de voir le commandant discuter de la façon la plus courtoise avec les internés les problèmes relatifs au bon fonctionnement et au bon entretien du camp.

Dans cette atmosphère de liberté relative, la camorra est agissante. L'égoïsme et la convoitise des uns battent allègrement en brèche la discrétion, la timidité ou la générosité des autres. Et chez nous comme au delà des fils de fer barbelés qui nous isolent, les maladroits sont « punis » pour les autres. L'autre jour, à la cuisine, un des aides avait, adroitement croyait-il, subtilisé des œufs crus qu'il avait cachés dans une poche de son pantalon. Il croyait pouvoir se dispenser de partager le fruit du larcin avec son camarade de travail. Celui-ci, par malheur pour le premier, avait la vue aussi vive que l'autre, la main. Quelques instants plus tard, il poussait nonchalamment une lourde poubelle vers la porte et, d'un geste soudain, l'appuyait

avec force contre la jambe du voleur, à la hauteur des poches . . .

Cet incident me rappelle que, le premier jour où nous nous sommes vus tous ensemble revêtus de l'uniforme du camp, quelqu'un s'était écrié :

— A partir de maintenant, nous sommes tous égaux.

Il ne fallut pas beaucoup de temps pour que ce camarade perdît cette puérile illusion. Les inégalités du cœur, de l'esprit, du corps et de la volonté ne tardèrent pas à se manifester. Et chacun réagit à sa manière devant la vie nouvelle qui lui était imposée. Voyez ces hommes de métier qui ont toujours exécuté des travaux manuels. Ce sont ceux-là mêmes que rebutent le plus ici les besognes manuelles. L'un d'eux raisonne ainsi :

— Puisque le plan naturel de notre existence est faussé et qu'on nous impose une vie anormale, aussi bien pousser l'anormalité jusqu'au bout. Puisque ce qui était normal pour nous hier ne l'est plus, pourquoi continuerions-nous à travailler ?

Ce curieux état d'esprit explique les cas les plus contraires. Voici des hommes élevés dans un milieu social au-dessus de la moyenne, des hommes de profession libérale, des chefs d'entreprise, qui s'adonnent à tout travail manuel avec une espèce de frénésie. Le propriétaire d'une importante entreprise lave les tables à la cuisine puis travaille à la construction d'un pont. Un avocat sort les poubelles de la cuisine. Un ingénieur scie du bois avec un journaliste et un ancien haut magistrat municipal.

D'étranges révolutions psychologiques se révèlent. Je

connaissais, avant de le retrouver ici, un homme de très bonne compagnie dont la bonté et la délicatesse allaient jusqu'à la timidité. Extrêmement bien élevé, grand seigneur dans l'âme, il s'est souvent laissé imposer la volonté d'autrui simplement parce qu'il ne savait pas dire « non ». Dès son arrivée au camp, il s'est adonné aux travaux les plus rudes et, comme il est robuste, il s'est complètement métamorphosé. A présent, le voici qui dit fermement ce qu'il pense et qui, pour refuser, n'hésite pas, quand les circonstances l'exigent, à employer un mot aussi net que celui de Cambronne. Quand il rentrera dans la vie civile, je suis sûr qu'il étonnera beaucoup de ses amis et, pour commencer, sa femme.

Comme on le voit, si le fait d'être interné crée une souffrance réelle, cette souffrance ne vient pas de l'existence matérielle faite aux internés. Les autorités, au contraire, s'efforcent de rendre cette condition aussi acceptable que possible. A certains égards, on peut même dire qu'elle ne manque pas de quelque agrément. Le bonheur n'est que comparaison. On sait cela et notre sort, comparé à celui de tant d'autres humains, peut être considéré par un esprit froid comme enviable.

Nous pouvons nous dire ceci que, dans tous les pays en guerre, il y a des internés comme nous. Et il y a les soldats, ceux qui souffrent le plus de la guerre, qui font des sacrifices très lourds, quand ils ne font pas le sacrifice suprême, pour leur patrie, afin de défendre une cause qu'ils croient juste. Et qui risquent de devenir comme nous des prisonniers de guerre.

Mais le soldat, lui, sait ce qui l'attend. Il a, de plus, le sentiment de servir son pays. Il a aussi l'espoir et l'ambition de gagner des honneurs, de devenir un héros.

Ici, dans notre grand village, surtout pour l'interné italien qui a vu avec angoisse son pays d'origine s'orienter vers la guerre, c'est autre chose. De plus, dans notre camp, l'âge moyen oscille entre quarante et cinquante ans. Beaucoup d'hommes de cette génération parvenaient au point culminant de leur carrière, le point après lequel on commence à entrevoir le repos mérité de la retraite. Et ces hommes craignent de voir s'écrouler irrémédiablement l'édifice patiemment bâti à force de labeur et de sacrifices.

La souffrance de l'interné est dès le début et d'abord une inquiétude morale.

Aucun de ces hommes, autant que je sache (et les faits le démontreront probablement par la suite), ne s'est rendu coupable de quelque trahison contre le pays que la plupart d'entre eux avaient adopté comme le leur. Leur faute est d'avoir exprimé de la sympathie plus ou moins marquée pour le gouvernement d'un pays étranger qui a déclaré la guerre au Canada. Et puisque faute il y a eu, il est équitable qu'ils payent. Même s'ils n'ont obéi à aucune considération de philosophie politique en témoignant de la sympathie pour le gouvernement de leur pays d'origine. Ce sont de braves gens pour la plupart dont la culture ne dépasse guère la moyenne quand elle n'est pas au-dessous. Ils ont surtout été victimes d'un besoin excessif d'extériorisation, ce trait de caractère des latins du Midi. Quelques

défilés en chemise noire... le déploiement de drapeaux .... l'ivresse de faire un discours à la fin d'un banquet, le plaisir de paraître, de voir son nom imprimé dans un journal... A cela près se résume le principal reproche qu'on puisse faire à la plupart des internés italiens du camp.

Je n'ai rien entendu de plus pathétique que ces paroles qui me furent dites par un Italien arrivé au Canada en bas âge, naturalisé depuis trente-six ans et qui était parvenu à se créer une situation enviable à force de travail :

— La privation de ma liberté, l'éloignement de ma famille, la perte de mon temps et de mon argent, tout cela, je l'accepte sans rien dire. Ce qui m'humilie profondément, c'est l'idée que ma femme, une Canadienne, et mes fils, qui sont canadiens, puissent me soupçonner d'avoir trahi notre pays.

Je me rappelle un vieillard aux cheveux blancs mais d'une forte carrure qui, pendant notre séjour au premier camp où nous fûmes internés, à quelques milles de Montréal, fumait inlassablement des pipes, assis sur son lit, sans prononcer un mot. Je l'observais de temps en temps et, chaque fois que nos regards se croisaient, il clignait mystérieusement des yeux d'un air entendu.

Au bout de dix jours, comme, après le dîner, nous nous rencontrions à la sortie du réfectoire, il me saisit le coude et dit à voix basse :

— Je voudrais vous poser une question.

— Je vous écoute, répondis-je.

— Voilà, fit le brave homme, vous qui êtes bien instruit, pourriez-vous me dire si l'Italie est entrée en guerre contre la France ou contre l'Allemagne ?

Paris avait capitulé ! Mais lui, cet homme candide, ignorait même aux mains de qui . . .

Car à plusieurs on ne pouvait reprocher que l'ignorance, une ignorance profonde et touchante, défaut d'autant plus déplorable qu'il n'est pas toujours apparent.

Et voilà : c'est de toutes ces réactions, du choc peut-être inévitable mais néanmoins douloureux de contrastes trop violents, qu'est fait le désarroi moral des habitants de notre petite ville.

J'admets que notre drame est minuscule comparé à tout ce qui se passe loin et près de nous. Et ce coin magnifique du Canada où le soleil est éblouissant à son lever et à son coucher devrait exercer une action bienfaisante sur nos âmes et nos esprits. Les cerfs font des grâces dans leurs ébats nautiques, sur l'autre rive du lac. Les oiseaux ont des accents mélodieux en lançant leurs trilles à toute volée du haut des arbres. Les écureuils prennent des poses cocasses ; dressés devant nous sur leurs petites pattes, ils nous regardent fixement de leurs yeux noirs mobiles . . .

C'est la nature solennelle et indifférente, qui se renouvelle depuis des millénaires et se moque placidement de l'état de paix ou de guerre dans lequel peuvent se trouver les hommes.

Cette nature est trop accueillante, cette paix trop riche, sans l'être aimé. Il faut être deux dans une gondole pour bien éprouver l'envoûtement de Venise.

Notre petite ville, surgie dans la beauté, est surtout triste, enfin, parce que nous y sommes seuls. C'est la ville sans femmes.

III

SYMPHONIE EN VERT ET OR

Juillet et août ! Lourdeur des journées accablantes. Le camp entier semble endormi. Rien, toutefois, ne vaudra une journée vraiment équatoriale passée dans le premier des deux villages où j'ai habité. Les citadins disent souvent, quand il fait très chaud : « Ah ! qu'on serait bien à la campagne, au grand air, loin des maisons et des rues... »

Eh bien ! ici, au bord d'un lac, en pleine forêt, on a la sensation d'étouffer. C'est au point que, durant plusieurs jours, le colonel a suspendu les travaux au bois et, après les besognes indispensables pour l'entretien du camp, il a accordé un repos complet à toute la population.

Nous passons le reste de la journée étendus sur nos lits ou sur des bancs ou dans les solariums construits par les internés eux-mêmes, aux portes des baraques, avec des planches rudimentaires et des troncs d'arbre.

L'air est d'une immobilité absolue. On dirait que le monde entier, en contemplation extatique, admire les épousailles mythologiques du soleil avec notre mère la terre. Tel un amant vigoureux et toujours jeune, l'astre d'or féconde de ses rayons ardents les flancs augustes de la vieille planète

qui, plus tard, à l'automne, nous donnera les fruits de ses accouchements.

Eté, été, saison de la liberté, de la verdure et de l'amour, que l'on souffre d'être cloîtré ici, quand tu règnes ! Tu donnes à la nature et aux hommes la féerie des couleurs. Tu es la providence des pauvres et, comme le chantait le poète romantique :

L'été, c'est la saison de feu,
C'est l'air tiède et la fraîche aurore :
L'été, c'est le regard de Dieu !
....
Toujours sereine et pacifique
Elle offre à l'auguste indigent
Des dons de reine magnifique,
Des soins d'esclave intelligent.

A-t-il faim ? Au fruit de la branche
Elle dit : — Tombe ! ô fruit vermeil ;
A-t-il soif ? — Que l'onde s'épanche !
A-t-il froid ? — Lève toi, soleil ! . . .

Tandis que l'hiver . . .

C'est Dieu qui dort.

Mais il y a été et été, soleil et soleil.

Il y a des journées d'été pendant lesquelles, comme disent les paysans de France, « le soleil est gras ». Des sen-

teurs d'herbe traînent lourdement au ras du sol. Les mouches, ivres de lumière et de chaleur, ronflent des aîles et les guêpes, dont le corsage brille comme une armure d'or, bourdonnent incessamment.

Si fastidieuse que la chaleur puisse paraître par moments, elle est quand même le symbole de la vie. Un vieux Napolitain à la figure ridée et bronzée me disait tout à l'heure avec un petit sourire ironique :

— Je me moque de ceux qui se plaignent de l'été. Quand l'hiver approche, ils s'enrhument et ils toussent. Alors ils courent chez le médecin, qui, après les avoir auscultés, leur dit : « C'est la grippe. Prenez ces pilules, elles vous feront transpirer ! Cela coûte $3.00. » En été, on sue à l'œil et sans le secours des pilules.

J'ai suivi l'exemple de tout le monde. Habitué désormais à vivre dans le plus simple appareil, je m'adonne au plaisir de l'héliothérapie. Nous sommes des centaines de corps qui n'ont plus rien à cacher, qui brûlent, se tannent, cuisent au feu de la rôtissoire céleste.

A côté de moi, un camarade que l'on a surnommé l'ingénieur met au point un système à lui pour « avoir frais tout en ayant chaud ».

— Il me serait assez difficile d'expliquer mon système, avoue l'ingénieur, mais il atteint son but et c'est là l'essentiel.

Mais voici que des cris déchirent la somnolence de l'heure et atteignent rapidement le diapason le plus haut :

— Je l'ai vu moi-même !

— C'est faux !

— Tu es un idiot !

— Répète voir, si tu en as le courage...

— J'ai dit « idiot » et je ne rétracte rien.

— Et moi, je vais te casser la g...

Les camarades s'interposent. On sépare les deux adversaires. Voilà la quatrième querelle qui éclate dans le camp à propos de bottes depuis le matin. Celle-ci a failli tourner au pugilat.

— C'est la chaleur, m'explique l'« ingénieur » occupé à présent à réparer un outil à aiguiser les lames de rasoir, mais c'est aussi et surtout l'énervement dans lequel nous vivons.

— C'est vrai, dit un autre, nous sommes isolés du monde et nous ignorons tout de ce qui se passe à l'extérieur. Nous ne savons même rien sur notre propre sort.

Cette conversation me crispe. Je laisse l'« ingénieur » à sa réparation et je m'en vais traîner dans notre « rue Ste-Catherine » blanchie par la chaleur. Il y a là une exposition de nus à faire devenir végétarien le carnassier le plus endurci. D'autant que le nu est porté de préférence par les gras, ce qui est conforme à la logique si l'esthétique n'y trouve pas son profit. Les gras sont plus pressés que les autres de faire fondre leur surplus. Les maigres y vont progressivement et de façon discrète. On dirait qu'ils ont honte d'étaler leurs os. Un personnage célèbre aussi bien par ses fonctions que par la rondeur de sa taille a été un des premiers à se... déboutonner complètement. Certains d'entre nous ont d'abord été offusqués d'un tel sans-gêne. Mais cet homme très populaire surprit bientôt

ses admirateurs par la sveltesse de ligne qu'il acquit en très peu de temps.

Je me regarde à mon tour et je constate que l'effet combiné d'un penchant trop prononcé pour la bonne chair et d'une occupation trop sédentaire me donne un tour bedonnant qui ne laisse pas d'être inquiétant.

Et, comme les autres, je me mets à profiter de mes « vacances ». Un ouvrier en chômage, père de huit enfants, dit à côté de moi :

— Jamais mes moyens ne m'auraient permis de passer des vacances aussi salutaires !

— Cette existence au grand air va me donner de la santé pour tout l'hiver ! assure un employé de commerce malingre et courbé.

Mais le « philosophe », qui entend ces réflexions, éclate :

— Tout ça, dit-il, c'est des bravades ! C'est toujours de la logique sentimentale. Qu'on leur ouvre la grille d'entrée et tu les verras se sauver en courant et à pied s'il le faut pour arriver plus vite chez eux !

La plupart des hommes nus que j'aperçois, étendus à l'ombre, appartiennent à une génération usée, déjà sur le déclin. Plusieurs d'entre eux, qui n'ont pas eu une enfance heureuse, furent obligés de travailler durement dès l'adolescence. Ils sont arrivés très jeunes au Canada avec des groupes d'émigrants italiens, il y a trente ou quarante ans, et ont trimé péniblement avant de réussir plus ou moins dans différents domaines. Il y a ici des hommes riches qui ont travaillé comme des bêtes à l'âge où leurs petits camarades allaient encore à l'école. La pauvreté marque d'un

sceau indélibile. Elle laisse des traces que les ans n'effacent pas.

Au coin de la rue Sainte-Catherine et de la cuisine, je rencontre un avocat qui est un vibrant partisan des bains de soleil. La température de feu qu'il fait le comble d'aise. Très « anglais » dans sa manière de considérer l'hygiène et le confort, il est toujours épilé, rasé, astiqué, parfumé, tiré à quatre épingles. Cette « élégance » n'est pas seulement extérieure chez lui. Du matin au soir, on voit dodeliner sa silhouette d'un bout du village à l'autre. Il se hâte vers les occupations les plus hétéroclites. Tantôt il s'en va rédiger des épîtres en anglais, en français ou en italien pour les « peu forts en lettres ». Puis il donne généreusement des conseils à ceux qui le prennent comme confident des échecs subis dans leurs affaires. On l'appelle pour servir d'interprète chez le juge qui vient au camp interroger les internés. Enfin, on l'aperçoit portant des brouettées de déchets de cuisine, besogne qu'il a briguée avec habileté afin de pouvoir profiter des quelques avantages qui viennent de la fréquentation du garde-manger.

La chaleur n'a pas affaibli son entrain.

— Je viens de finir mon boulot, me dit-il, rayonnant ; je vais maintenant prendre un bon bain de soleil ; après quoi, la douche . . . .

Aguiché par le fumet d'une vapeur dense que dégagent les proches marmites, je lui demande :

— Qu'aurons-nous de bon à manger ce soir ?

— Pouah ! fait-il avec une moue de dégoût : de la viande !

Et, en connaisseur instruit de tous les régimes vitaminisés, il poursuit :

— Avec tout ce que j'ai reçu aujourd'hui de chez moi, je vais me confectionner un plat de mon cru. Du lait, du sucre, des bananes en rondelles, des biscottes émiettées, des noix pilées, des figues sèches hachées, du raisin sec écrasé, des pruneaux . . .

Il se tait brusquement. Je suis son regard et je comprends. Un groupe qui approche nous menace d'une discussion sur la guerre, sujet rebâché du matin jusqu'au soir par beaucoup d'entre nous et qui, étant donné le peu de nouvelles qui parviennent jusqu'à nous depuis quelques semaines, ne peut donner lieu qu'à des déductions fantaisistes. Nous sommes plusieurs, toutefois, qui évitons non seulement de parler de la guerre, vu l'inanité de tout entretien sur une question dont nous ne savons plus rien, mais aussi de nous trouver au milieu de ceux qui en parlent.

Un de ceux qui viennent de notre côté est précisément l'un des internés qui sont le plus obsédés par la guerre. Le fait que nous ignorons à peu près tout des événements gigantesques qui se déroulent exacerbe sa hantise. Les yeux noirs désorbités, la barbe souvent inculte, on l'aperçoit partout, le dos voûté, qui roule dans sa tête de très graves pensées. Des souvenirs de la précédente « dernière guerre » — qu'il a faite vaillamment, d'ailleurs —

lui reviennent avec acuité et on l'entend souvent murmurer :

— Mon Dieu ! Quel massacre . . .

L'« avocat » me prend le bras avec autorité et me dit à haute voix que « nous sommes attendus ». Et nous nous esquivons, évitant ainsi de justesse une énervante et dérisoire discussion.

* * *

Une fois le dîner expédié dans une température d'étuve, nous nous sommes traînés jusqu'à la cantine pour nous disputer quelques boissons glacées, comme des nectars, puis, finalement, rentrés, nous nous sommes laissés tomber sur nos paillasses au moment où des grondements lointains présageaient un orage.

La baraque est cadenassée à neuf heures, après l'appel du chef de la chambrée en présence du sergent. Le silence sonne à dix heures. Il est ensuite interdit de parler à haute voix et même d'allumer une cigarette (ce qui n'empêche que tout le monde parle et que tout le monde fume).

L'orage approche et nous sommes éveillés dans l'obscurité, incapables de trouver le sommeil.

Le tonnerre se reprend brusquement à rugir, de plus en plus près, à une vitesse vertigineuse. Les cataractes du ciel s'ouvrent enfin. L'eau coule à flots dans une éruption violente. On dirait que chaque filet est une canne frappant à toute volée nos baraques, les arbres, la terre . . .

Les éclairs qui, tout à l'heure, ponctuaient vivement l'horizon de leurs zébrures, s'attardent maintenant. Tout le paysage, sous cet éclairage saccadé, prend un aspect fantomatique. On dirait que « l'électricien d'en haut » veut prendre quelques secondes pour contempler à sa guise notre petite ville éclairée à **giorno** et confondre, par la puissance de ses moyens, les pauvres petits phares qui entourent le camp.

L'artilleur suit l'électricien. Il allume les mèches de ses bombes et les lance dans notre direction à une cadence accélérée. Elles éclatent avec des déchirements secs que l'écho répercute dans toute l'étendue de l'espace en vrombissements assourdissants. C'est eschylien.

Cela dure depuis plus d'une heure. Un à un nous nous levons et regardons dehors. Nous sommes à la fois heureux, soulagés et terrifiés. Certains d'entre nous ont vraiment peur et ne bougent pas dans leur lit.

La foudre vient de tomber dans l'enceinte même du bourg. Nous avons entendu quelque chose craquer et se casser à l'extrémité nord du camp.

Maintenant c'est devant nous, à quelques pas de notre baraque, qu'un fil incandescent tombé du ciel vient s'abattre au bord du lac en produisant une explosion assourdissante.

Puis, avec la même rapidité qu'il est venu, l'orage s'en va porter ailleurs sa terrible et bienfaisante fraîcheur.

Le ciel s'apaise. Les feuilles des arbres s'égouttent en frissonnant. L'horizon est déjà redevenu serein. Des étoiles. Demain il fera beau, il fera bon . . .

IV

INFIRMIER

Dès mon arrivée à la ville sans femmes, j'avais remarqué une construction à laquelle on parvenait par une allée ornée de troncs d'arbres disposés en forme d'arc et sur laquelle trônait une énorme croix rouge. C'était l'hôpital du camp, édifié exactement suivant le modèle de l'hôpital militaire bâti à l'extérieur des fils de fer et réservé exclusivement aux soldats.

Des Allemands arrivés au camp avant moi m'avaient dit non sans fierté :

— Vous devriez visiter l'hôpital. C'est notre œuvre ! Nous l'avons bâti nous-mêmes et il est certain qu'on ne peut faire mieux dans le genre.

Mais j'avais courtoisement décliné cette invitation, poussant même mon idiosyncrasie jusqu'au point de détourner mon regard de l'hôpital chaque fois que je passais devant.

J'avais toujours été ainsi. Le spectacle de la douleur ou de ce qui la représente avait toujours provoqué en moi ce curieux réflexe de fuite. La vue de la souffrance morale

m'attristait, mais la vue de la souffrance physique avait toujours causé chez moi de véritables contractions nerveuses. Si bien — et je l'avoue avec honte — que les rares visites que j'avais dû rendre à des amis malades avant le 10 juin furent toutes faites à contre-cœur et m'avaient chaque fois plongé dans un profond malaise dont je n'avais jamais su me défendre.

Il faut croire que toutes les épreuves sont utiles pour former le caractère de l'homme. Quoi qu'il en soit, ce détestable complexe d'infériorité auquel j'obéissais a maintenant disparu. A la suite des circonstances que je vais maintenant relater.

Il y avait environ quatre semaines que j'étais arrivé au camp lorsque, un soir, je fus pris subitement de frissons et me mis à claquer des dents. J'allais entrer dans ma baraque quand je croisai un des médecins internés, excellent praticien et grand ami des lettres et des arts, qui, après m'avoir tâté le pouls, m'entraîna de force à l'hôpital.

Le thermomètre révéla que ma température s'était élevée à 104 degrés. Rien d'extrêmement grave : une forte grippe. Le médecin m'obligea, néanmoins, à me coucher dans un véritable lit, dans des draps blancs et la tête appuyée sur des oreillers. Sous l'effet d'un sulphatazoïde quelconque, je m'endormis profondément. Au réveil, une vive angoisse s'empara de moi.

Je me disais : « Une maladie grave et nécessitant une intervention chirurgicale peut frapper l'homme le mieux portant, chez lui, à la ville. C'est, bien entendu, un accident pénible mais que l'on affronte sans grand désarroi

quand on a, à côté de soi, sa famille, sa femme, ses amis. Mais ici, enserré dans une forêt, exilé de tout ce qui existe de familier, si loin de tout et de tous... »

Une idée m'éblouit. Et si j'allais mourir ?... Mourir sans avoir revu les miens, sans leur avoir parlé ? La fièvre approfondissait mon désespoir.

Au moment opportun, par bonheur, quelqu'un s'approche et me souffle à l'oreille :

— Voulez-vous que je vous fasse une bonne orangeade ?

Celui qui m'adresse la parole est un curieux personnage : un garçon de petite taille, très râblé et très musclé. Il a le torse nu et porte des shorts et il trouve le moyen d'accentuer sa petitesse en se tenant courbé. Son visage, jeune et rasé, possède, au repos, une expression normale. Mais dès qu'il trahit un sentiment quelconque, il se transforme en un jeu très compliqué de rides qui, de la bouche, du front, des oreilles, de partout, aboutissent aux yeux, plissés comme si le mistral soufflait.

Je demande, étonné :

— Qui es-tu ?

— Je suis l'infirmier adjoint, dit-il. Voulez-vous que je vous fasse une bonne orangeade ?

Et, sans attendre de réponse, il s'éloigne sur la pointe des pieds en prenant toutes sortes de précautions pour ne pas faire le moindre bruit. Puis, arrivé au seuil de la chambre, il referme tapageusement la porte derrière lui.

Cet aide-infirmier improvisé était timonnier à bord d'un navire italien. Bon garçon malgré quelques sautes d'humeur, il possède la très précieuse qualité d'expulser en

paroles tout ce qu'il peut y avoir de mauvais en lui et de réaliser en actes ce qu'il a de meilleur.

J'attends avec impatience l'arrivée du médecin militaire qui, en l'occurrence, est un jeune capitaine et docteur distingué qui manifeste un sens profond d'humanité. Il est le quatrième qui passe au camp depuis peu de temps. C'est à lui que l'on doit ici l'intelligente utilisation des services des treize médecins internés avec nous.

Tel est, en effet, le nombre des médecins du bourg : onze d'origine italienne, un Canadien français et un Anglo-Canadien. Sans compter un chirurgien-dentiste canadien-français.

Aidé d'un tel état-major dont la bonne volonté égale la bonne discipline, un chef peut faire beaucoup de choses. Et le service médical, au camp, est parfaitement organisé. Le médecin militaire a divisé ses lieutenants en deux groupes. Le premier assure le service quotidien de garde à l'infirmerie de l'hôpital tandis que l'autre s'occupe surtout des malades hospitalisés. Au moment de mon entrée à l'hôpital, ce deuxième groupe comprenait un médecin malade lui-même qui, souffrant d'insomnie chronique, habitait le bâtiment en qualité de docteur de nuit.

La santé des internés faisait, du reste, l'objet d'une surveillance constante. Si bien que sur les mille habitants du camp — si l'on excepte les maladies chroniques des vieillards (il y avait parmi nous quelques impotents, des aveugles et des paralytiques) —, il y avait rarement plus de douze lits occupés à l'hôpital. Quant au dispensaire, une cinquantaine d'internés y passaient par jour pour de petits

maux sans gravité. Et pendant les vingt-quatre mois que j'ai passés dans ce premier camp, nous n'eûmes qu'un seul décès, celui d'un poitrinaire.

Le médecin militaire qui est venu m'examiner a approuvé le traitement recommandé par le docteur interné et m'a ordonné de garder le lit. La fièvre tombe un peu, mais je reste sous observation.

Rester constamment couché, cela engendre, à la longue, un ennui profond. Alors je fais ce que font tous les malades indociles : je me lève. Je bouge. Je furète un peu partout dans l'hôpital, baraque de dimensions moins considérables que les autres et divisée en deux parties dans le sens longitudinal. D'un côté, la porte donne accès à la salle d'hôpital proprement dite où les lits s'alignent de part et d'autre. Au milieu, un cabinet de toilette rudimentaire pour des Montréalais mais luxueux par comparaison avec ceux des autres baraques du camp puisqu'il est muni d'une baignoire, de douches et de lavabos. L'autre porte, du côté opposé, est celle du dispensaire. Elle ouvre sur un petit couloir dans lequel se découpent trois entrées : la chambre de l'aide-infirmier, qui remplit aussi les fonctions de veilleur de nuit, et où l'on fait des médications durant la journée ; la chambre de l'infirmier, qui est en même temps le directeur de l'hôpital (c'est dans cette pièce que se trouve le poêle qui fournit l'eau chaude à toute la bâtisse), et, au fond, le bureau où domine une table en bois blanc pour les écritures ; c'est aussi là que se trouvent les armoires contenant la pharmacie.

Le matin, tous les hommes qui ressentent un mal quelconque passent par ce bureau où ils « marquent visite » et sont examinés par le médecin de service sous la direction du médecin militaire. Celui-ci vient accompagné d'un sergent du service sanitaire et il est assisté d'un des médecins internés, chirurgien de grande expérience et de grande valeur.

Ceux dont l'état exige un traitement suivi sont hospitalisés. Ils vont chercher leurs couvertures et se mettent au lit. Les autres reçoivent des soins sur le champ ou reviennent une ou plusieurs fois par jour selon les cas.

Restant à l'hôpital, je m'intéresse à tous ces malades et je compatise avec eux. Je m'aperçois bientôt que le mal physique ne me rebute plus et j'apprends le devoir d'aider ses semblables à supporter les maux dont ils sont affligés.

Cette transformation qui s'est opérée en moi, pour subtile qu'elle fût, n'a pas échappé à l'esprit observateur du médecin qui me soigne et qui me dit à brûle-pourpoint :

— Pourquoi ne deviendrais-tu pas l'infirmier-directeur de l'hôpital ?

— Quoi ?

— Parfaitement, insiste-t-il. La place est libre. Le jeune Roumain qui était ici a donné sa démission. Il ne faut pas être grand clerc ni spécialiste en quoi que ce soit pour bien remplir cette fonction. Il suffit d'avoir de l'ordre, de la bonne volonté, du cœur et un peu d'intelligence. Sans compter l'énorme avantage que tu aurais d'être le seul interné sur les quelque neuf cents du camp à avoir une chambre à toi, un lit à toi, des draps blancs, un

oreiller et le droit d'avoir la lumière allumée toute la nuit... Tu pourrais lire et écrire à ta guise jusqu'au matin...

Est-il besoin d'avouer que ces pauvres avantages matériels, qui m'apportaient, toutefois, un inappréciable réconfort moral, entraînèrent sur le champ ma décision ? J'acceptai. Et c'est ainsi qu'entré à l'hôpital en infirme et malgré moi, j'y suis resté comme infirmier.

Cela ne se fit pas sans quelque difficulté. Je me heurtai, en premier lieu, à mon ignorance de l'anglais.

Un camarade, brillant entrepreneur en construction de Montréal, me donna un conseil :

— L'important, dit-il, quand on te parle, c'est de ne pas donner l'impression que tu ne comprends pas. Réponds toujours avec conviction : « Yesssss Sir » en appuyant très fort sur l's et, tu verras, tout ira bien.

Le premier soir de mon entrée en fonction, le sergent-major vint tout d'abord me demander combien de malades il y avait à l'hôpital.

— Seven, répondis-je, sachant cela.

— O.K., dit-il. I shall come back in ten minutes, to check.

Cela aussi, je le compris et j'attendis les dix minutes au bout desquelles il revint.

—Have you anybody that escaped to-night ? me demanda-t-il le plus sérieusement du monde.

Ne comprenant pas la plaisanterie et n'entendant goutte à ce qu'il me disait, je me souviens fort à propos du conseil de l'ami constructeur.

Je souris et je réponds triomphalement :

— Yessss, Sir !

Le sergent-major fait un bond. Mais le docteur de nuit, heureusement témoin de la scène, explique le quiproquo. Tels furent mes débuts comme directeur de l'hôpital.

Bien entendu, quand je dis « directeur de l'hôpital », j'exagère. Il faudrait dire : « gérant » ou « directeur-administrateur » ou « animateur » ou « metteur en scène » de l'hôpital. Dans le sens que mes fonctions consistent surtout à assurer le bon fonctionnement de l'hôpital, à coordonner les services d'assistance médicale assurés par les médecins et à faire rigoureusement appliquer tout ce que les médecins prescrivent et ordonnent. J'écris ces lignes presque deux ans après le jour où, ayant changé de camp, j'ai quitté mes fonctions, et je voudrais pouvoir livrer ici les noms de tous les médecins internés pour les indiquer comme de beaux exemples de l'esprit professionnel, de l'amour de leur art et de désintéressement. A n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, quand j'ai dû les réveiller pour les envoyer auprès d'un malade en détresse, d'un blessé à soigner, je les ai vus accourir empressés, dévoués, pleins d'entrain et de dévouement.

Dix de ces médecins étaient des Canadiens d'origine italienne, établis au Canada depuis de longues années, mariés et ayant des enfants nés au Canada. Cinq de Montréal, deux de Toronto, un d'Ottawa, un d'un autre endroit de l'Ontario, le dixième, enfin, d'une ville en bordure de la frontière américaine. Le onzième était un Canadien français d'une ville faisant partie de l'agglomération montréalaise. Après deux ans de séjour parmi nous,

il est sorti du camp pour entrer dans le corps médical de l'Armée, où il est depuis un excellent officier. Le douzième, un Canadien de langue anglaise, resta peu de temps, assez toutefois pour démontrer sa bonne volonté. Le treizième, enfin, (on peut parler de lui parce qu'il n'est plus au Canada ; qui sait même s'il est encore de ce monde ?) était certainement une des personnalités les plus caractéristiques du camp. Son histoire vaut la peine d'être racontée en quelques mots.

Né à Turin, aux environs de 1875, d'une famille aisée, il vint s'établir au Canada en 1900. Il exerça sa profession et épousa une Canadienne dont le frère occupait une situation très en vue dans la politique québecoise. Par sa belle famille, il eut l'occasion d'approcher et de connaître assez intimement des hommes politiques éminents dont quelques-uns remplissent encore à l'heure actuelle de hautes fonctions dans le gouvernement. — 1914 ! La première guerre mondiale éclate. Notre médecin s'en va faire la guerre en Italie. En 1918, à son retour, après la victoire commune, il abandonne sa profession et devient vice-consul honoraire d'Italie à Montréal. Il est le président de l'Association des vétérans de son pays, et représente au Canada une grande marque de vermouth et de vin de Turin. Resté veuf, il éprouva un très vif chagrin car il adorait sa femme. Sa silhouette était connue à Montréal, dans les salons de la société anglaise et française, et sur le turf, car il était un passionné amateur de chevaux. Un peu large d'épaules, légèrement courbé, le menton orné d'une barbiche « deuxième Empire », il traînait un pas lent et non-

chalant. Son visage très expressif s'animait de grands yeux gris rieurs, qui avaient toujours l'air un peu moqueurs. Par tout le monde, il était considéré comme un Canadien. Et, en effet, le 10 juin, il y eut quelques flottements à son égard. Allait-on le renvoyer en Italie, avec le corps diplomatique, le laisser libre ou l'interner ? Finalement cette troisième solution prévalut. La vie au camp lui semblait dure. Il n'aimait pas les Allemands et souffrait de les voir impératifs comme des maîtres.

— Vois-tu, me disait-il, je ne suis pas malheureux, mais je souffre d'être privé de liberté pendant les dernières années de ma vie... J'endure mal toutes ces petites restrictions qui nous sont imposées. En faisant valoir ma qualité de vice-consul, je peux obtenir d'être échangé avec les diplomates restés sur le continent. Aux environs de Turin, je possède une petite maison, où je vivrai tranquille, où je laisserai passer les événements dans le calme le plus absolu. Et puis je reviendrai, quand la guerre sera finie.

Il se démena si bien qu'il fut exaucé. En juin 1942, il partit à bord du « Gripsholm » fier et content. Il quitta ce qu'il croyait être un purgatoire pour tomber dans l'enfer d'une Italie vaincue, déchirée par la guerre civile et finit dans une région complètement dominée par les Allemands. Qu'est-il devenu dans la tourmente ? On l'ignore.

Naturellement, quand je parle des médecins internés qui assuraient le service médical, il faut s'entendre aussi. La responsabilité de ce service appartenait naturellement aux médecins militaires, les Medical Officers, ou M.O. comme on les appelait plus simplement. Les médecins internés

travaillaient d'accord et sous les ordres de ces M.O. En deux ans, j'en vis défiler plusieurs. Un capitaine, au début, sérieux et très aimable ; un autre, resté presque un an, vétéran de l'autre guerre, quelquefois bizarre mais au fond excellent homme ; un autre, un capitaine d'une courtoisie exquise ; un autre, major, déjà âgé, vétéran de l'autre guerre, bon diable, doux et gentil et compatissant, car il avait été prisonnier en Allemagne pendant deux ans ; et enfin un jeune capitaine, actuellement outre-mer, d'esprit ardent et combatif. Tous très humains et très courtois.

Leur chef était un colonel qui, avant la guerre, avait une clinique en Europe et une à New-York ; médecin de renommée mondiale, homme d'une parfaite urbanité.

Les relations entre les médecins internés et les médecins militaires furent toujours très correctes et par moment même empreintes d'une cordiale confraternité. La solidarité professionnelle primait tout. Peut-être pas tout à fait au début, mais par la suite, au fur et à mesure que les preuves étaient faites que, parmi les médecins internés, il n'y avait point de traîtres ni d'ennemis du Canada. Au fait, le jour de notre départ du premier camp, le colonel, chef du service sanitaire, vint lui-même surveiller les opérations d'embarquement dans le train. En nous quittant, il nous serra la main, et nous dit d'une voix émue :

— J'espère que vous pourrez être libérés bientôt. Bonne chance !

* * *

Le deuxième soir que j'occupai mon poste de « directeur » il se produisit une scène que je n'oublierai pas de si tôt.

Le propriétaire d'un élégant restaurant de Montréal se rétablissait d'une opération très délicate. Il souffrait déjà d'un mal impardonnable quand il fut appréhendé avec les autres, le 10 juin. Le malheureux, incapable d'aucun effort, tint bon jusqu'à son arrivée ici. Nous avions été placés dans la même baraque. Il y passait tout son temps, lisant ou jouant les cartes. Le mal qui le rongeait se révélait seulement dans ses prunelles qui s'enflammaient par moments d'une lueur fébrile.

Vint un jour où il parut avoir atteint la limite de sa résistance. Il se replia sur lui-même comme une plante desséchée. Il dut s'aliter. Et on le transporta à l'hôpital où il vécut trois semaines, miné sans répit par la souffrance, qui faisait tantôt pâlir et tantôt rougir les pommettes saillantes de son visage.

Les médecins allaient chaque matin lui dire bonjour, sachant bien qu'ils ne pouvaient plus rien faire pour lui. Il ne fallait pas désespérer, toutefois, car il arrive que la nature soit plus généreuse que la science et révèle dans le corps humain des ressources insoupçonnées.

Sur le conseil du chirurgien, les autorités du camp se firent envoyer l'historique clinique de la maladie et on demanda le transport du malade chez lui. Puis on attendit la réponse.

Ce soir-là, comme le « silence » avait enfermé tout le monde dans les baraques et que, à l'hôpital, six malades

s'apprêtaient à dormir, la porte s'ouvrit bruyamment. C'était un soldat suivi du sergent-major.

— Mon ami, dit ce dernier en s'adressant au restaurateur, levez-vous. Vous allez partir.

— Partir ? Pour où ?

— Pour chez vous... Vous êtes libre !

L'infirme retrouva soudainement les forces de ses vingt ans. D'un bond, il fut debout. Un brave ouvrier, qui lui avait toujours servi d'aide dévoué et qu'on avait fait appeler, surgit au même moment. Le propriétaire d'un cinéma, amené à l'hôpital sur un brancard, — il souffrait d'une attaque d'arthrite aux deux genoux —, un ingénieur, hospitalisé pour un lumbago, un menuisier de Toronto alité par la grippe, le médecin de nuit et les autres malades entourèrent celui qui allait partir tandis qu'on ramassait ses effets personnels pour les entasser dans une valise. Mais le restaurateur voulut y voir lui-même. On essaya de le calmer, de le soutenir. Il se dégagea, pressé de partir, de s'en aller, de ne plus subir de contrainte, de se sentir libre enfin...

Il s'habilla tout seul, comme il put, et nous le regardions avec cette joie mêlée d'un peu d'envie qui s'empare des êtres humains à la vue du bonheur d'autrui.

Enfin, tout fut prêt.

Le sergent-major était déjà au seuil de l'hôpital. Le libéré allait le suivre quand, brusquement, il se tourna vers nous. Et il nous enveloppa d'un regard pathétique. On aurait dit qu'il avait presque honte de la joie qui lui échouait.

— Mes enfants, dit-il d'une voix rauque, vous restez tandis que je m'en vais...

Il fut incapable d'en dire davantage. Mais le sentiment de sa propre souffrance le prit soudainement à la gorge et il éclata en sanglots.

Personne ne prononça un mot durant une longue minute. Le restaurateur libéré se tourna alors vers celui de notre groupe qui était le plus proche de lui et lui donna une accolade. Et il répéta le geste à la ronde avec une sorte de frénésie.

Précédé par le sergent, suivi de l'ouvrier et du soldat qui portaient ses bagages, il s'enfonça dans la nuit, laissant derrière lui un sillage d'émoi visible pendant un long moment sur le visage de chacun de nous...

* * *

L'autre soir, l'adjudant du commandant, jeune officier d'une distinction parfaite, vint me voir pour me demander des nouvelles d'un malade venu de Montréal. Il venait de recevoir un appel téléphonique de la famille inquiète et, à l'expression de ses yeux, je compris qu'il était content de pouvoir la rassurer.

Cette bienveillance des autorités militaires du camp envers les internés malades s'est manifestée chaque fois que s'est présenté un cas grave. Ainsi, je veille plusieurs nuits un malade dont l'état est alarmant. C'est un Lithuanien dont le sourire et le regard angéliques contrastent avec une

taille de colosse et le caractère farouche de son attachement à la foi communiste.

Ce Lithuanien souffre de thrombose au cœur compliqué de pneumonie. Le jour de son arrivée à l'hôpital, le chirurgien, dont la haute probité et la parfaite conscience professionnelle ont chaque jour l'occasion de s'affirmer, m'avoua que, dans la meilleure des hypothèses, le malheureux en aurait pour longtemps avant de se remettre et qu'en attendant une issue fatale de la maladie était toujours à craindre. Le commandant, qui fait chaque jour une inspection minutieuse de notre petite ville et qui ne manque pas de visiter l'hôpital, même pendant la nuit, est venu voir plusieurs fois le malade et il a fini par accorder à la femme et au fils de ce dernier la faveur d'une visite.

Le Lithuanien, un type d'intellectuel slave, a eu naguère son heure de notoriété à New-York, où il chanta dans la troupe de la Metropolitan House, à côté de Caruso. Sa femme est elle-même un excellent contralto ; plusieurs disques, enregistrés par de grandes maisons des Etats-Unis, témoignent de la pureté de sa voix, surtout dans les chansons de folklore.

Tout était décidé depuis plusieurs jours déjà, mais ce ne fut qu'à la dernière minute qu'on prévint le malade. Celui-ci était astreint depuis quinze jours à l'immobilité la plus complète. Il parut revivre en apprenant la bonne nouvelle. Puis il eut un réflexe de coquetterie charmante :

— Avant de la revoir, dit-il, je voudrais me barbifier !

Le fait est que son menton couvert de poils hirsutes le rendait tout à ait méconnaissable. Ce fut l'infirmier adjoint

— le factotum de l'hôpital — qui s'occupa de la besogne en déployant dans l'art de Figaro autant d'adresse qu'il en montrait jadis à la conduite du gouvernail de son bateau.

En attendant, la nouvelle de l'événement s'était répandue comme une traînée de poudre dans le camp et de nombreux internés se postèrent discrètement le long du trajet conduisant de la grille d'entrée à l'hôpital pour voir, ne fut-ce qu'un instant et de loin, passer une silhouette féminine.

J'attendais les visiteurs sur le seuil de l'hôpital. La dame, un peu forte, déjà sur le retour, mais très gracieuse et montrant un visage empreint d'une profonde résignation, arriva suivie par son fils, un gaillard d'une vingtaine d'années rayonnant de joie, et d'un capitaine.

De leur lit, les autres malades suivaient la scène avec des regards en dessous. A peine la porte ouverte, la femme jeta un petit cri et s'élança vers son mari. Puis il n'y eut plus entre eux qu'une longue, très longue étreinte muette.

La visite avait été limitée à un quart d'heure, mais le capitaine qui remplissait les fonctions de censeur feignit de ne pas s'apercevoir qu'il s'était écoulé cinq minutes de plus quand la séparation eut lieu.

En s'éloignant, la femme du Lithuanien laissa un sillage de clarté dans l'ombre du soir tombant.

Dans les baraques — est-ce par reconnaissance ? — les internés font tourner sur leur phonographe des disques de la dame qui vient de partir . . .

Le mari, qui avait très bien supporté l'épreuve de la

visite, défaille tout à coup et je vois ses yeux se mouiller tout doucement.

Durant toute la soirée, on ne parle que de cette visite dans le camp, surtout ici, à l'hôpital, où chaque malade essaie d'aggraver son cas dans l'espoir d'obtenir la même faveur.

— Après tout, dit un arthritique, je souffre beaucoup...

— La visite de sa femme, ça devrait être une prime à la souffrance, ajoute un autre qui est atteint d'un mal peu grave dont l'effet se manifeste, toutefois, en douleurs spasmodiques.

Un géant toujours souriant, originaire de la Vénitie, qui justifie à lui seul les soixante et quelques comédies écrites par Goldoni à la gloire de la faconde vénitienne et qui est ici parce qu'il éprouve des douleurs à une jambe, approuve à son tour. Et il profite de l'incident pour tailler une autre bavette avec son voisin, un Autrichien à la voix tonitruante, qui fait pétarader les syllabes comme des coups de mitrailleuse.

— Ah ! finit par constater amèrement le Vénitien, dire que j'ai fait l'autre guerre comme soldat et que me voici maintenant prisonnier...

— Moi aussi, je me suis battu dans l'autre guerre, observe l'Autrichien sur le même ton.

— Moi, j'étais artilleur, précise le premier.

— Et moi, fantassin, dit le deuxième.

— J'ai même failli laisser ma peau au Val Brenta, reprend le premier.

— Moi aussi, dit l'autre.

— Dans le terrible combat du 15 juin 1918...

— Moi aussi !...

Et à force de précisions et de souvenirs, d'évocations de lieux et de dates, de récits d'avances et de reculs, les deux hommes finissent par établir, sans aucun doute possible, cette chose stupéfiante qu'il y a vingt-deux ans, ils se sont trouvés l'un en face de l'autre, l'arme à la main, dans un coin de l'Europe, dans le Trentin, où ils auraient pu s'entretuer ! Aujourd'hui, les voici tous deux, côte à côte, internés de guerre, sur des lits d'hôpital, quelque part au Canada. Que le monde est petit et quel vent de folie l'emporte !

* * *

Les internés atteints d'une maladie grave, ceux que nous appelons proprement « les patients » (et qui sont souvent des « impatients », c'est-à-dire des névrosés), sont relativement peu nombreux. Mais la grippe, l'influenza et tant d'autres indispositions légères qui exigent néanmoins des soins amènent à tour de rôle à l'hôpital tous les hommes du camp. L'hôpital devient ainsi un excellent observatoire psychologique. D'autant plus que les internés qui y défilent, par le seul fait qu'ils sont malades, exercent sur eux-mêmes une maîtrise moins vigilante qu'à l'ordinaire et se révèlent avec plus de sincérité. Il est donc naturel que le préposé aux écritures à l'hôpital pose habituellement comme première question, en arrivant, le matin :

— Avons-nous des clients de marque aujourd'hui ?

Bien entendu, nous n'en avons pas tous les jours. Il en vient, toutefois, assez fréquemment. Ainsi, nous avons eu, pour peu de temps, un peintre, quelques industriels, des leaders de baraques, entre autre un Canadien qui, pendant l'autre guerre, était officier dans un camp d'internement et un ancien détective de Montréal qui a opéré des arrestations sensationnelles avant d'être arrêté à son tour. Le leader de la baraque numéro cinq, célèbre et fort riche entrepreneur en travaux publics de Toronto, a aussi passé quelques jours à l'hôpital. Homme de grand cœur, il a comblé les malades de mille gâteries pendant son séjour ici.

Enfin, notre service de secours immédiat aux accidentés n'a pas, non plus, été inactif.

Tout cela, sûrement, fait beaucoup de travail. Mais il faut dire que « mon » hôpital, pour petit et modeste qu'il soit, dispose d'un personnel nombreux. Le soin des malades pendant la journée est confié à un brave vieux de Hamilton sachant fort bien partager son temps entre ses devoirs d'infirmier et son penchant pour l'art oratoire qui le pousse à parler souvent et d'abondance même lorsqu'il opère, à la perfection, des massages simples. L'ostéopathie et les massages compliqués sont la spécialité d'un camarade que nous appelons Marius et qui, contrairement à ce que l'on suppose de tout Marius qui se respecte, ne vient pas de Marseille mais est originaire de la riante petite ville de Saint-Boniface, près de Winnipeg.

Pour maintenir l'ordre (il en faut) et faire la police à l'extérieur comme à l'intérieur de l'hôpital, j'ai un surveillant, sévère et attentif, montréalais enraciné, brave

homme qui, après avoir passé une grande partie de son existence dans la couture, fonda une paroisse. Ici, on l'appelle « le père », afin de le distinguer du fils, jeune et brillant notaire interné lui aussi mais pour peu de temps. Un Allemand carré et massif comme un rocher apporte les repas aux malades. L'infirmier adjoint, lui, me seconde le jour et la nuit en toutes circonstances.

Malgré toute la vigilance possible, il arrive souvent des coups imprévus. Ainsi, lundi, on amena à l'hôpital, vers cinq heures du soir, un marin hollandais qui, s'étant fracturé la cheville en jouant au football, eut le pied mis en plâtre. Mardi matin, l'infirmier adjoint fit irruption dans mon bureau, la mine bouleversée :

— Vous savez... le Hollandais ?

— Eh bien ?

— Il a fichu le camp !

Je faillis tomber à la renverse. Ce fut le veilleur de nuit qui me fournit l'explication de cette disparition :

— Comme le blessé ne parlait que le hollandais, il s'ennuyait ici et il est retourné dans sa baraque.

Le plus fort, c'est que c'était vrai.

Les fuites à l'hôpital sont plutôt extraordinaires, car cet asile, par les modestes commodités qu'il offre, constitue un oasis de bien-être dans l'ambiance tapageuse et le milieu mêlé des chambrées. Si bien qu'au contraire de ce qui se passe dans tous les autres hôpitaux du monde, où un malade est toujours heureux d'apprendre du médecin qu'il pourra bientôt sortir, personne ici n'est joyeux de s'en aller et

chacun accueille avec mauvaise humeur la nouvelle de son prochain départ.

Il y a même mieux.

La semaine dernière, quatre lits étaient occupés. Il s'agissait de maladies relativement bénignes. A la dernière minute arriva un malade souffrant d'une bronchite. Il fut accueilli par les autres comme un chien dans un jeu de quilles. Finalement, deux d'entre eux vinrent me voir :

— Il y a cet homme qui tousse à fendre l'âme et qui crache tout le temps . . .

— Je le sais. Le malheureux est malade.

— Oui, on comprend . . . mais ne pourrait-on pas . . . ?

Pour un peu ils auraient voulu que je misse le vrai malade à la porte pour les garder, eux qui ne l'étaient qu'à demi. Ah ! quand l'égoïsme humain veut faire des siennes !

Ce n'est pas seulement à l'infirmerie que toutes les valeurs sont renversées. Il en va de même au dispensaire, véritable kaléidoscope de la petite ville.

Dès le matin, le docteur de service arrive. Il examine les malades hospitalisés. Puis voici les autres qui arrivent un à un, chacun apportant le dernier potin ou la dernière rumeur qui circule dans sa baraque. Pendant dix minutes, on dirait le Café du Commerce de la petite ville avec ses cancans, ses discussions et ses confidences.

Après le défilé des malades et des indisposés devant le médecin militaire, commence la distribution des médicaments et cette scène se poursuit durant tout le reste de la journée transformant une partie de l'hôpital en une véri-

table pharmacie. Avec cette différence qu'ici les clients n'en ont jamais assez.

Dans la vie courante, si quelqu'un entre chez le pharmacien et demande deux comprimés, il s'entend répondre :

— C'est dix cents les deux. Si vous en achetez quatre, cela ne vous coûtera que quinze sous.

Mais le client n'en démord pas :

— Merci, j'en ai assez de deux.

Au contraire ici, si on donne à un client les deux comprimés qu'il a demandés, il s'étonne :

— Comment ? Seulement deux ?

— Dame, c'est ce que vous avez demandé.

— Je le sais, mais vous auriez pu m'en donner quatre du moment que vous y étiez. Il ne faut pas être chiche.

Ce qui crée la différence, bien entendu, c'est qu'ici on ne paye pas. D'où, pour moi, l'obligation d'être avare et de ne pas trop écouter le client qui se plaint d'avoir « mal » à la « tête », à la « gorge » et « partout » . . .

Il y en a qui sont de véritables artistes.

Un matin, trois marins hongrois portent à l'hôpital un petit bonhomme au visage rusé qui se tord en se plaignant de douleurs au pied droit, qu'il ne peut, dit-il, « même pas poser à terre ». Je le fais attendre dans la salle du dispensaire. Resté seul, le petit renard, ignorant que je le surveille par une fente de la porte, se déchausse vivement et regarde attentivement ses deux pieds. Puis je l'entends murmurer :

— Le pied gauche fera l'affaire.

Je le laisse faire et il joue si bien la comédie qu'à la

visite du médecin il finit par obtenir ce qu'il désirait : trois bonnes journées de repos.

C'est depuis que je vis avec des médecins et des malades que j'ai pénétré le sens profond de l'œuvre de Jules Romain **Knock**. Malgré tout ce qu'elle doit et emprunte à la science, la médecine reste un art. Et comme tous les arts elle a besoin d'une mise en scène. C'est pour cela qu'elle emprunte aussi beaucoup au théâtre de même qu'il est facilement compréhensible que tant de disciples d'Esculape se soient adonnés à la littérature.

Pour quelques vrais malades, il y a combien de paranoïques, de névrosés, traqués par un mal imaginaire comme autrefois les gens l'étaient par un mauvais esprit. Ils viennent tous les jours, souffrant chaque fois d'une affection nouvelle. Ce qu'ils attendent, c'est « quelque chose », n'importe quoi, qui leur donnera l'illusion de la guérison. Je crois qu'on appelle cela en jargon médical « l'hospitalité » . . .

J'ai comme cela, ici, un habitué, un petit vieux que j'ai surnommé « le père Tranquille », qui s'émeut lui-même au récit de ses maux :

— Si je reste debout, j'ai mal . . . Si je m'assieds, j'ai mal . . . Si je mange, j'ai mal . . . Si je me couche, je dors mal . . . Donnez-moi quelque chose parce que je ne sais plus ce que je vais devenir.

En disant cela, sa voix sanglote et ses yeux s'emplissent de larmes sincères. On a essayé de tout. On lui a donné de tout. Des calmants, des lénitifs, des dépuratifs. Il avale tout consciencieusement puis s'en va, plié en courbettes, se

confondant en remerciements et en des « Que Dieu vous bénisse de m'avoir redonné la vie ! » qui n'en finissent plus. Et il revient le lendemain :

— Ce que vous m'avez donné hier m'a guéri l'estomac. Mais aujourd'hui j'ai mal à la tête. Tellement mal que, si j'ouvre les yeux, je meurs. Si je les ferme, c'est pis encore.

On lui donne un peu de sirop dilué dans de l'eau. Et il s'en va heureux, de nouveau guéri. Jusqu'au lendemain . . .

La seule fois qu'il parut aller vraiment mieux ce fut le jour où, à bout de médicaments à lui donner, je lui glissai dans une boîte une innocente pastille de bicarbonate de soude.

— Prends cela, dis-je, mais ne dis rien à personne parce que je l'ai dérobée à un autre malade. Avale-la en deux fois, et tu verras . . .

Le lendemain, il faillit m'embrasser de reconnaissance.

— Votre pastille m'a redonné la vie. Tâchez donc de m'avoir l'ordonnance pour que je puisse en acheter à Montréal . . .

Heureusement, le père Tranquille était libéré quelques jours après.

Un autre habitué se plaint toujours en étalant des notions assez déconcertantes de l'anatomie humaine.

Il dit, par exemple :

— Ce matin, j'ai un arthritisme au cerveau . . .

Ou bien :

— J'ai attrapé un rhume à la colonne vertébrale. J'ai le frisson.

Il vient régulièrement à la visite, chaque jour, qu'il pleuve ou qu'il vente n'importe. Une seule fois, il ne s'est pas montré, mercredi dernier ; ce jour-là, il devait être réellement malade.

Avant-hier, nous avons été tenus toute la journée sur les dents. Un rôti de porc sur la fraîcheur duquel il y a eu contestation a provoqué une épidémie de coliques ? En deux heures, nous avons distribué plus de deux cents doses de bismuth et presque autant d'huile de ricin. J'ai fini par constater que cet honnête purgatif de nos grand'mères présenté pur au fond d'un verre dans sa couleur jaunâtre manquait d'attrait. Une petite mise en scène ici encore s'imposait. Avec l'autorisation du médecin de service, je me suis permis d'innover. J'ai mélangé l'huile de ricin avec de la cascara et du lait de magnésie. Les trois liquides, le jaune, le blanc et le noir, en couches superposées, font un bel effet. Un effet qui devient puissant après l'ingurgitation. J'ai appelé cela « le cocktail suprême Turcotte », du nom de l'entrepreneur des vidanges de la petite ville. Ce fut un succès.

A présent on en redemande. L'article est lancé.

* * *

Nous eûmes à l'hôpital comme médecin militaire pendant tout un hiver un lieutenant pince-sans-rire qui aimait bavarder en français avec moi. Il s'était aperçu que tout le problème des visites du matin reposait sur le désir de nombre d'internés de « couper » aux corvées et au travail

ordinaire pour rester, surtout durant la mauvaise saison, bien étendus sur leurs lits. Et il décida de livrer une petite guerre à sa manière aux trop indolents flémards.

— Vous allez, me dit-il, mettre de l'huile de ricin en flacons et vous collerez sur ces flacons une étiquette portant pour toute indication : **Numéro 2.** Quand je vous dirai : Donnez au malade du « numéro 2 », vous lui servirez ce nectar.

Et cela agrémenta la visite médicale pendant longtemps de toute une série de scènes du plus haut comique.

Voici, par exemple.

Un grand garçon très rigolo, de Hamilton, vint se plaindre un matin de douleurs mystérieuses qui l'empêchaient de faire tout mouvement. Le lieutenant l'écouta attentivement avec le plus vif intérêt. Puis, clignant de l'œil de mon côté, il dit :

— **Give this man Medicine No. 2.**

Rien qu'à la couleur du flacon, le « rigolo » de Hamilton comprit de quoi il en retournait et me souffla près de l'oreille :

— Ne versez rien dans le verre et passez-le moi vide.

Ce que je fis, en feignant, bien entendu, de le remplir d'huile de ricin. Il prit le verre dans sa main droite de manière à en dérober toute la partie inférieure à la vue du médecin. Puis il joua une énorme pantomime accompagnée de force grimaces et moues de dégoût pour donner l'impression qu'il avalait vraiment de l'huile de ricin. A la fin, il partit l'air outré, ce qui fit éclater de rire le lieutenant.

Mais une autre fois, la scène fut beaucoup plus drôle encore.

Le « malade » attendit que je remplisse le verre puis il en but le contenu à petites gorgées. Quand il l'eut vidé, il le déposa calmement sur la table et s'exclama :

— Huile de ricin, j'adore ça !

Ce fut au tour du lieutenant de faire la moue.

Enfin, nous avons un dentiste qui vient à différentes périodes obturer ou arracher les dents malades. C'est un praticien de l'armée, rarement le même deux fois de suite, qui arrive flanqué de deux aides porteurs de deux valises métalliques contenant de quoi meubler et outiller en quelques instants un cabinet dentaire ultramoderne. Certes, un interné, chirurgien-dentiste, pourrait soulager les malheureux qui geignent parce qu'ils souffrent des dents et sont obligés d'attendre la visite du spécialiste militaire, mais cela ne se fera qu'au bout d'un an.

Parmi les dentistes de l'armée qui sont venus au camp, il en est un qui a étonné tout le monde par l'aisance et la rapidité avec lesquelles il arrachait les dents par deux et par trois à la fois. Quelqu'un a dit qu'il effeuillait les gencives comme des marguerites.

Comme on le voit, l'hôpital de la ville ne manque pas d'animation le jour, depuis l'instant où j'ouvre les yeux jusqu'à celui où on cadenasse les portes. Rarement — grâce au Ciel ! — en revanche la paix y est-elle rompue la nuit par des cas d'urgence. Quand l'obscurité est complète, une seule lumière brille encore dans la petite ville, celle de ma chambre, où j'écris éperdûment.

* * *

Que de souvenirs, d'épisodes tristes ou gais, d'anecdotes se sont accumulés durant les deux années que j'ai « géré » le petit hôpital du premier camp où j'ai séjourné.

Je note au hasard.

En plein hiver, nous avons eu une épidémie de grippe. Plus de deux cent cinquante cas. Heureusement, la maladie était bénigne et, comme aucune mesure de précaution ne fut négligée, on put enrayer le mal en moins d'une semaine grâce au dévouement infatigable et à l'esprit de sacrifice de tous les médecins internés.

Plusieurs cas graves ont nécessité des interventions chirurgicales impossibles à l'hôpital de notre petite ville et qui furent effectuées à l'hôpital d'un grand camp militaire situé à une quinzaine de milles de distance. Il y a eu des interventions pour appendicites, hernies, ulcères à l'estomac, et, vraiment, l'œuvre des chirurgiens militaires fut parfaite.

La première année, on ajouta un annexe à notre hôpital. La deuxième année, ce fut une baraque entière que nous nommions « Les Invalides » parce qu'elle abritait surtout les vieux, les malades souffrant de maux chroniques et, de façon générale, ceux qui étaient physiquement très faibles. L'annexe abritait les malades souffrant de maladies contagieuses, mais on finit par soigner tous les patients à l'hôpital même et elle fut supprimée.

Au point de vue psychologique, l'hôpital exerçait une curieuse attraction sur les internés. Comme un certain nom-

bre de malades avaient été libérés après une permanence de quelques mois à l'hôpital, l'idée s'était ancrée chez les internés qu'il suffisait d'être reconnu comme malade par le médecin militaire pour être libéré au bout d'un certain temps. C'en était au point que d'aucuns enviaient les malades :

— Celui-là, en a-t-il de la veine ! Il a une tachycardie aigue compliquée d'asthme. Dans deux semaines, vous verrez, il sera chez lui, dit devant moi un grand gaillard qui, malgré tous ses efforts pour faire voir qu'il était de constitution délicate, ne parvenait pas à cacher une santé de fer.

— Bougre d'imbécile ! lui répondit le philosophe. Apprécie à sa juste valeur d'être aussi bien portant. Comme ça, au moins, ta famille n'est pas inquiète. Quant au fait d'être ici, prends donc les choses gaiement et tout ira pour le mieux !

De tels raisonnements n'empêchaient pas nombre d'internés de considérer l'hôpital comme de bienheureuses limbes où il fallait séjourner avant de goûter au paradis de la libération. Il y avait un Allemand, en particulier, qui avait refusé énergiquement de travailler sous prétexte d'un mal mystérieux. Le médecin militaire voulut convaincre cet homme de mensonge et consentit à le soumettre à toutes les épreuves, à tous les essais, à toutes les visites et contre-visites qu'il demanda. Cela dura deux mois. Après que les dernières analyses eurent démontré que le prétendu malade ne souffrait de rien, l'officier le fit venir dans son bureau et, lui mettant sous les yeux des documents probants, lui dit :

BIBLIOTHÈQUE SAINT-SULPICE

— Vous voyez que vous ne pouvez pas nous accuser d'avoir négligé quoi que ce soit. Nous avons fait tout ce qui était possible pour vous trouver une maladie. Mais vous n'êtes pas malade. Soyez heureux de constater avec nous que vous ne souffrez d'absolument rien. Je dois ajouter que, maintenant, si vous ne vous décidez pas à faire comme tout le monde, c'est-à-dire à donner votre part de travail pour l'entretien du camp, vous irez en prison pour une semaine au moins.

L'Allemand réfléchit une minute, puis, résolument :

— Faites-moi conduire en prison : je ne travaillerai pas.

Une précaution que les autorités médicales du camp eurent soin de prendre fut de soumettre tous, ou presque tous, les internés à un examen du sang. La réaction Wassermann fut négative sauf dans une quinzaine de cas et les internés malades furent aussitôt traités par un des médecins spécialistes de la ville, un docteur italien d'Ottawa, qui, une ou deux fois par semaine, donnait les bienfaisantes piqûres.

On constata au bout de quelques mois que l'hôpital était devenu trop petit pour les besoins d'un nombre grandissant d'internés. Il fut agrandi et cela eut pour effet d'amener un plus grand nombre de « pensionnaires » et de me donner à moi plus d'aise et de confort. Une pièce assez grande resta même libre et, avec l'autorisation du commandant, nous l'utilisâmes pour des conférences sur la littérature française et pour des leçons sur des sujets de médecine données par les praticiens internés devant des médecins seulement.

Détail curieux à noter. Comme je l'ai déjà fait observer, il y avait parmi les internés des hommes de tous les âges, depuis 17 jusqu'à 73 ans. Il semble évident que ceux qui devaient regretter le plus leur internement, c'étaient les jeunes gens ainsi privés des plaisirs et des agréments auxquels la vie, à leur âge, doit le plus de son prix. Or c'étaient les vieux, que leur âge excluait déjà dans la vie civile de ces plaisirs et de ces agréments, qui se plaignaient le plus. Ils étaient plongés dans une sorte de noir pessimisme. Quand ils se rencontraient et qu'ils faisaient cercle à trois ou quatre, on les entendait murmurer sur un ton lugubre :

— Hé, c'est fini !

— Ça ne va plus, c'est sûr . . .

— Fumons une pipe en attendant doucement la fin !

Et ainsi de suite.

Les jeunes gens étaient souvent gais. Ils faisaient du sport, des exercises physiques, menaient une vie active et salubre au grand air, mangeaient chacun pour quatre et ils limitaient leurs plaintes à l'expression d'une seule. L'un d'eux me la formula de façon lapidaire un jour que je lui demandais :

— Eh ! bien, comment va le moral ?

Il me répondit :

— Le moral va bien. C'est l'immoral qui ne va pas !

Quant à moi, si l'hôpital me donne beaucoup de travail, j'y trouve sans cesse une distraction toujours nouvelle et souvent inattendue. Après les visites, les parades médicales, les soins aux malades, il me restait beaucoup de

temps pour écouter les histoires de chacun et celles-ci me renseignaient bien plus sur l'état d'âme que sur l'état physique de ceux qui me les racontaient.

J'admirais surtout un brave type toujours souriant, toujours gai, toujours prêt à rendre service et qui trouvait en toute occasion un mot d'encouragement pour chacun. Je me disais en moi-même que cet homme-là était sûrement doué d'une nature exceptionnelle pour réussir à s'évader ainsi de son drame personnel. Un beau jour, il fut admis à l'hôpital et je constatai avec étonnement que, bien qu'il fût allongé dans un lit et dévoré de fièvre, ses amis venaient le voir pour recevoir de lui le réconfort dont ils avaient besoin. Lui-même, en dépit de sa fièvre, semblait heureux de continuer à jouer ce rôle, qu'il remplissait comme une mission. Il les encourageait tous avec le même sourire et la même bonne humeur.

Un soir, cependant, après le départ des visiteurs et comme la nuit tombait, je vis la figure du brave homme s'assombrir, devenir triste et grave. Je l'observai longuement et, pour la première fois, je découvris dans sa physionomie une expression de lassitude profonde. Je m'approchai et lui dis :

— Comment, vous paraissez soucieux, vous qui êtes toujours si gai ?

— Je vais vous expliquer, dit-il. Toute la journée, j'oublie mes ennuis parce que je passe mon temps à consoler les autres. Mais une fois seul, le soir, je pense aux miens . . . et dame !

Les soirées à l'hôpital jusqu'à l'heure de la fermeture de la lumière étaient assez amusantes. Sauf les « cas graves » placés au fond de l'immense pièce, les autres malades se levaient pour s'approcher de grandes tables autour desquelles ils jouaient aux cartes, aux dames ou aux échecs. Ou encore ils se groupaient pour causer et se raconter des plaisanteries. Je parlerai plus loin des sujets qui faisaient le fond des discours au camp. On trouve là un aspect intéressant de l'évolution des préoccupations des internés. La plupart du temps, le soir, à l'hôpital, on se racontait des blagues. Il y avait notamment un ancien berger, un petit bonhomme pas plus haut que Tom Pouce à la peau noire comme celle d'un Africain qui s'était créé une solide renommée d'onicromancien par la fantaisie avec laquelle il expliquait les songes. Pour encourager les autres et donner le bon exemple, il commençait par lui-même :

— J'ai rêvé cette nuit que je me trouvais auprès de ma femme, disait-il. Et j'étais sur le point de l'embrasser. Tout à coup survint un orage qui nous sépara. Mais au bout d'un certain laps de temps, pendant lequel nous n'avions cessé de nous chercher, nous nous sommes enfin embrassés. Eh ! bien, concluait-il, le moment où j'allais l'embrasser, c'était notre vie commune avant mon internement ; l'orage, c'est moi ici ; la fin, évidemment, c'est mon retour à la maison. Je suis sûr que, d'ici huit jours, je serai chez moi.

Le brave homme n'eut pas tort d'attendre en espérant car il a fini, en effet, par rentrer chez lui. Mais ce ne fut pas au bout de huit jours. Ce qui n'empêcha pas les autres,

ce laps de temps écoulé, de revenir le consulter sur le sens de leurs rêves imaginés ou réels.

Un autre habitué de l'hôpital était un vieillard qui, avant l'internement, remplissait les fonctions de gardien dans une institution religieuse. Il continuait d'étaler une piété presque théâtrale. Affligé d'hémorroïdes, il visait surtout à se faire opérer. Comme l'opération tardait, il en était arrivé à une sorte d'exhibitionnisme dans le but d'apitoyer. Un après-midi, il entra comme une flèche dans le bureau où je travaillais :

— Monsieur, me dit-il, je tombe bien puisque vous n'êtes pas occupé. Je vais vous montrer mes hémorroïdes afin que vous puissiez me recommander au médecin militaire en vue de l'opération.

Il commençait déjà à déboutonner ses bretelles. J'eus beaucoup de peine à le dissuader. Le médecin de service arriva sur les entrefaites et je m'empressai de lui confier l'encombrant malade. Brave homme au fond, il avait une manière à lui d'apprécier les bienfaits de l'internement. Comme il était doué d'un appétit gargantuesque et qu'en mangeant trois portions au lieu d'une il parvenait à peine à contenter sa faim, il me dit un jour :

— Au fond, quand je partirai d'ici, je regretterai l'internement.

— ? ? ?

— Mais oui, songez donc ! Ici on ne reçoit pas de factures, on ne paye pas de loyer, on se nourrit à sa faim. Si nos chaussures se déchirent, il n'y a qu'à aller voir le **Quartermaster** qui vous les remplace. On n'est pas em-

bêté par les femmes et on ne craint pas les voleurs. Que voulez-vous de mieux ?

Ce curieux homme exerçait une curieuse profession au camp. Il se tenait à l'affût, comme un chien devant le gibier, dans la salle où l'on défaisait les colis et il ramassait tous les bouts de ficelle, de cordonnets, de corde de toutes les couleurs et longueurs qu'il pouvait trouver. Puis il les roulait, les disposait convenablement et se faisait ainsi un stock digne de l'envie d'un mercier de profession.

— Que faites-vous de tout cela ? lui demandai-je un jour.

— Vous verrez, me dit-il. Ça deviendra précieux.

Il ne croyait peut-être pas si bien dire car, le jour où on nous annonça que nous étions transférés dans un autre camp, chacun eut besoin de ficelle pour apporter ses effets personnels. Ce fut son heure de gloire. On allait à lui. On le sollicitait. Il devenait subitement très populaire. Il vendait ou faisait cadeau de ses ficelles au gré de ses sentiments pour chacun. Il me tendit un gros rouleau de corde en me disant :

— C'est le témoignage de reconnaissance pour mes hémorroïdes . . .

L'hôpital était pour une autre raison un centre d'attraction dans le camp. L'hôpital, en effet, était une véritable agence d'information sur les événements extérieurs aussi bien qu'intérieurs. Pendant les premiers mois de notre séjour dans la ville sans femmes nous n'eûmes pas de journaux parce que le camp, dont la population était entièrement composée d'Allemands avant notre arrivée, avait été puni de façon collective à la suite de je ne sais quel

acte d'indiscipline. Puis les autorités permirent l'entrée de journaux avec sept jours de retard, mais ce retard fut progressivement réduit jusqu'au moment où nous pûmes les lire au jour le jour. Ensuite nous eûmes la radio qui nous apportait les principales nouvelles régulièrement. Les premiers temps, une véritable soif de nouvelles tourmentait donc tout le monde. Comme les médecins internés et moi étions chaque jour en relations personnelles avec le médecin militaire et le sergent du service sanitaire, les autres internés s'imaginèrent que nous recevions d'eux des confidences et des « tuyaux ». Aussi, à peine la visite officielle était-elle terminée que commençait une sorte de pèlerinage à l'hôpital. Et les questions pleuvaient :

— Qu'a dit le médecin ?

— Avait-il l'air de bonne humeur ?

— A-t-il fait allusion à quelque chose ?

Mais il nous était tout simplement impossible de répondre à la plupart des questions pour la bonne raison que nous ne recevions ni « tuyaux » ni confidences et que nos visiteurs ne commettaient jamais d'indiscrétions.

Ce questionnaire quotidien fournissait toutefois l'occasion de lancer des blagues sur notre condition, blagues qui finissaient par faire rire tout le monde. Par exemple, l'un de nous disait :

— Le médecin militaire nous a dit ce matin que tous les internés seront divisés en deux catégories.

— Ah ! ah ! disait-on plein de curiosité. Et alors ?

— Ceux qui ne seront pas libérés d'un côté et ceux qui resteront ici de l'autre.

Dans une telle atmosphère, les plaisanteries les plus innocentes ont de la saveur et la bonne humeur avec laquelle on accueillait ces boutades était un signe de l'état d'esprit, meilleur au fond qu'à la surface, qui régnait dans la ville sans femmes.

Certes, il y avait des cas pénibles. Ce brave ouvrier, par exemple, qui avait laissé chez lui sa femme et cinq ou six enfants en bas âge. Après deux ans d'internement, le malheureux se plaignait de ce que le plus jeune ne le connaissait plus. Un autre, père d'une fille de dix-sept ans, avait l'esprit torturé de ce qu'il avait appris que son enfant « tournait » mal.

Il y avait des situations plus délicates. Ainsi, le mari et l'amant de la même femme se trouvaient internés ensemble. C'était vraiment par trop cruel pour celle-ci !

Parfois on assistait à de brèves explosions de révolte d'un comique achevé. Un plombier, venu de Hamilton, je crois, passa plusieurs mois à l'hôpital paralysé par la goutte. Un jour, en recevant une lettre sur laquelle il y avait comme de juste la mention « prisonnier de guerre », il s'indigna violemment :

— Prisonnier de guerre ? Mais je n'ai jamais voulu faire la guerre, moi ! J'ai même déserté l'autre !

Un autre, un marin, auquel je reprochais de ne pas faire un certain travail me répondit :

— Je ne le ferai pas parce que rien ne m'attache à cette besogne. Je me fiche de savoir si mon refus est bien ou mal. Ce n'est pas ma vie de faire cela et je ne le ferai jamais.

Le fait est que ce monde qui nous enveloppe, que l'on s'approprie peu à peu, qu'on respire et qu'on absorbe sans s'en rendre compte, finit par devenir le maître de nos caractères et nous dicte ses habitudes aussi bien que ses exigences.

Vivre ici, dans cette promiscuité, c'est rompre peu à peu et de plus en plus avec certaines conventions sociales ; c'est en quelque sorte un retour à l'animalité ; c'est détourner le cerveau de sa fonction de penser. Nous sommes des Robinsons dont les qualités personnelles s'affirment sous l'aiguillon des nécessités. Le seul moyen de se sauver, de surnager malgré tout, c'est pour chacun de garder son esprit vivant par des exercices répétés. A cette condition seulement, l'épreuve, qui n'a rien de vraiment douloureux au point de vue matériel mais qui est lourde au point de vue moral et spirituel, peut devenir un excellent stimulant pour le caractère et transformer des êtres faibles, nerveux, instables et irrascibles en hommes mûris capables de tenir le coup contre le mauvais sort et de surmonter victorieusement les grandes difficultés.

Dans la vie, tout est question de compréhension. Il nous faut d'abord admettre que ce n'est pas sans un motif valable que nous sommes ici. Acceptons la situation telle qu'elle se présente. L'heure viendra où tout s'éclaircira et nous apprécierons mieux ensuite le don magnifique de la liberté.

Ce dont on souffre le plus ici, ce sont les souvenirs. Nostalgie du passé. Marcel Proust se retrouve en chacun de nous. Chacun de nous fait minutieusement la recherche

du temps perdu. Nos cerveaux en sont tout occupés. C'est le passé, d'une valeur soudain accrue, qui nous assaille de toutes parts. Il y a des moments où la nostalgie d'un paysage, d'un visage ou d'une voix prend à la gorge et au cœur, comme une tenaille de fer, et serre. Tout à coup, pendant que je causais avec un malade, durant une promenade, en distribuant des remèdes, surgissait devant mes yeux un coin de Montréal... la rue Sherbrooke devant l'université McGill... les jardins LaFontaine... le jardin qui sépare la gare Windsor de la cathédrale... La figure d'un ami prenait forme subitement... Une voix chère murmurait à mon oreille... Alors, je restais là, haletant, bouleversé par un grand trouble intérieur, les yeux embués. Après de tels moments, il faut un rude coup de barre pour retomber d'aplomb. Puis l'on savoure la joie amère d'avoir su résister à une nouvelle attaque du passé.

Mais chez les natures faibles, cela ne laisse pas de causer des dérèglements. L'un des internés a même fait la constatation curieuse que ces phénomènes de dépression morale correspondaient à certains mouvements des astres. Certains médecins internés affirment que les astres influent sur l'âpreté des caractères. Au moment de la pleine lune, le nombre des disputes, des rixes et des incidents désagréables augmentait dans le camp. Et certains esprits qui, en temps ordinaire, ne sont pas déjà très solidement formés défaillent et chavirent. Pendant les quarante mois de mon internement, j'ai vu ainsi une dizaine d'hommes suivre la courbe descendante... Il y en a un dont je n'ai jamais entendu le son de la voix. Il avait des yeux de bête tra-

quée. Toujours sans chapeau, on le voyait parcourir le camp de l'allure d'un homme allant à une besogne urgente. Il s'arrêtait à l'entrée d'une baraque et restait là, immobile, durant un long moment. S'il s'apercevait qu'on le regardait, il s'en allait en courant comme si on le poursuivait.

Un autre s'était mis dans la tête qu'on allait le fusiller. Un autre encore croyait que son voisin de lit était armé pour le tuer pendant la nuit.

Ces êtres étaient déjà déséquilibrés avant leur entrée au camp. On les a menés ailleurs, où ils ont été soignés, et quelques-uns sont revenus guéris.

Dernière remarque sur l'hôpital. Nous n'avons eu à y déplorer qu'un seul décès survenu quelques jours avant notre départ en masse du camp. C'était un cas désespéré. Le malheureux était un homme de couleur, originaire des Indes néerlandaises. Il était atteint à la fois de tuberculose et de syphilis. Après un séjour assez long dans un sanatorium, il nous avait été renvoyé et nous avions aménagé une chambre pour le recevoir et le garder à l'écart des autres. Nous l'avons gâté de notre mieux. Son âme, qui s'était tournée avec une profonde sincérité vers Dieu, trouva dans le dévouement de l'aumônier militaire catholique un réconfort immense.

Un sourire doux comme celui d'un enfant illuminait son visage chaque fois qu'on allait lui rendre visite.

Un matin, à sept heures, l'infirmier vint me prévenir :

— Je viens de le trouver mort par terre. Il a probablement voulu se lever et il a dû tomber en mettant le pied à terre.

Nous transformâmes la petite chambre en chapelle ardente et nous y disposâmes toutes les fleurs des champs que nous pûmes recueillir. Le surlendemain matin, à l'aube, un corbillard-automobile vint chercher le corps. La voiture, escortée par la troupe qui rendit les honneurs militaires, traversa notre petite ville. Presque tous les habitants s'étaient rangés sur son passage et saluèrent, émus, la libération définitive de leur camarade d'aventure.

V

MARMITES ET MARMITONS

Dis-moi ce que tu manges et je te dirai ce que tu es, proclamait l'aphorisme du conseiller à la cour de cassation Brillat Savarin dont la renommée de physiologiste du goût se perpétue dans le temps bien plus que sa réputation de jurisconsulte. Et le « sieur de Bellay » n'avait pas tout à fait tort.

Je m'en suis rendu compte, du reste, à mon retour de la ville sans femmes quand mes amis, en me revoyant, me posèrent tous en premier lieu la même question:

— Et . . . « là-bas » . . . mangiez-vous à votre faim ?

Oui nous mangions à notre faim et même très bien, si l'on tient compte de tout. La ration réglementaire pour chaque interné était pour le pain, la viande, le sucre, le lait, le café, les œufs, et la marmelade exactement la même que celle de l'armée.

Nous complétions cet « ordinaire » par les achats faits avec les bénéfices de la cantine du camp qui étaient loin d'être négligeables.

Tout ceci mérite sans doute quelques mots d'éclaircissements. D'abord au sujet de la cantine, ensuite sur l'organisation de notre cuisine.

En devenant citadin de la ville sans femmes, on perd naturellement le droit de garder par devers soi la moindre somme d'argent ou de papier-monnaie. Tout ce que nous avions sur nous au moment de l'internement et tout ce que par la suite nous recevions de chez nous était porté à notre crédit dans un compte ouvert chez l'officier payeur. Celui-ci émettait contre le crédit ainsi obtenu des coupons de cinq, dix et vingt-cinq cents et d'un dollar. C'était là la seule monnaie qui avait cours légal dans le camp.

Telle était la forme de notre argent de poche. Notre avoir servait, par ailleurs, à constituer le fonds de roulement de la cantine, sorte d'entreprise coopérative qui nous appartenait et où nous pouvions acheter les marchandises les plus hétéroclites, depuis les cigares et les cigarettes, en passant par les conserves, les légumes et les fruits frais, jusqu'à la crème glacée, les boissons gazeuses et même les huîtres et la bière.

Au début, les bénéfices réalisés par la cantine furent distribués en parts égales aux internés puis on finit par les employer à l'achat de certaines denrées destinées à améliorer et enrichir l'ordinaire de la cuisine.

C'est ainsi que, disposant comme base d'une ration individuelle égale pour la quantité et pour la qualité à celle du soldat, nous avions, grâce à nos achats complémentaires, le régime alimentaire suivant :

Petit déjeuner (entre six heures et sept heures): une tasse de café, une tasse de lait, du pooridge ou avoine, du beurre, du bacon frit et, selon les jours, du jus

de tomates ou d'autres fruits, un gâteau ou un œuf ou des pruneaux cuits ou une orange ; pain à volonté.

Déjeuner (entre 11h.45 et 12h.45): potage, un plat de viande avec légumes ou une omelette au lard ou aux pommes de terre, café au lait, pain à volonté.

Dîner (entre cinq et six heures): un plat de viande ou de poisson avec légumes ou un plat de macaronis, café au lait, beurre; selon la saison, une pomme ou une tomate ou de la laitue fraîche ou un oignon; pain à volonté.

Quant au choix des menus, à la manière d'apprêter les repas, à leur distribution et au service de la table, c'étaient autant de questions sur lesquelles nous étions entièrement libres. C'était à notre administration de se débrouiller avec ça. Ainsi, à notre arrivée dans le premier des deux camps où j'ai séjourné, nous avons trouvé celui-ci habité uniquement par des Allemands. Le chef et le personnel de la cuisine étaient des Allemands. On mangeait naturellement à l'allemande. Un jour, la plupart des anciens furent transférés dans un autre camp situé à quelque quatre mille milles de distance. Restés en majorité absolue, les Italiens assumèrent la gestion du service alimentaire. Seulement, il leur manquait un chef. Lorsqu'un jour l'on vit arriver tout seul, amené en auto, un nouvel interné . . .

On le reconnut immédiatement. C'était l'un des plus fameux « maîtres-queux » non seulement d'Amérique mais même d'Europe. Étant alors à la tête des cuisines de l'un des plus grand hôtels du Canada, il fut chargé de

préparer les repas royaux lors du passage de nos Souverains. Son arrivée parmi nous fut considérée comme une aubaine et l'on s'écria : « Voici enfin le chef que nous cherchions ! »

Le nouveau Vatel, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, organisa le service de la cuisine au point que tout ce qui nous fut servi après ce jour mémorable portait en quelque sorte sa marque personnelle. Les sauces changèrent de goût et la nourriture prit une saveur nouvelle.

Non pas que l'ordinaire fût subitement devenu lucullien. Si adroit qu'il soit, un chef est limité par ce que peuvent donner les denrées qu'on lui fournit. Mais l'éternel pooridge flanqué des non moins éternelles lichettes de bacon avaient plus de « jus » et alternaient avec des omelettes plus relevées. Même le bœuf, ou madame sa femme qui le remplaçait souvent, éveillait une appétance plus marquée en dépit de la persistance avec laquelle il revenait sous l'un des quatre aspects du pot-au-feu, du rôti, du ragoût ou du haché.

Un soir, enfin, se produisit un grand événement. On servit des macaronis à la tomate. On ne s'imagine pas ce que peut être ce plat traditionnel pour des Italiens. Ils ne mangeraient que cela. Ils s'en régalent. Ils s'en délectent. C'est pour eux non seulement un plaisir mais un besoin.

Un jeune et éminent médecin de Toronto m'a raconté qu'un de ses clients, un napolitain diabétique, ne pou-

vait se résoudre à s'abstenir de manger des pâtes. Pour le persuader en l'alarmant, le médecin lui dit:

— Si vous continuez de la sorte, vous mourrez bientôt.

— Dans combien de temps? demanda le malade.

— D'ici trois ans sûrement.

L'autre réfléchit un instant, puis:

— Tant pis, docteur ; j'aime mieux mourir dans trois ans et manger des macaronis.

Ce soir-là, les deux réfectoires retentirent donc des cris d'allégresse des dîneurs gavés de pâtes excellentes.

Le grand chef, qui surveillait la préparation de tels repas gargantuesques, commençait à sourire seulement quand il voyait ses « clients » satisfaits. Alors son visage glabre s'épanouissait Puis, le dîner terminé, il allait se détendre, « rue Ste-Catherine », par d'interminables parties de boules.

Un soir qu'il était absorbé par son sport favori, un soldat vint l'appeler. Quelques instants plus tard il faisait ses paquets, montait dans une auto et disparaissait comme il était venu.

Après quelques tâtonnements, il fut remplacé par un des plus anciens restaurateurs de Montréal, propriétaire jadis d'un cabaret situé non loin de la gare Windsor et qui eut son heure de renommée. Au cours de la crise économique des premières années 1930 il avait dû déménager dans un local plus modeste mais dans le même quartier et son établissement était devenu le rendez-vous de nombreux artistes, journalistes et hommes de lettres.

Rondelet, rablé, le teint coloré, les cheveux noirs drus et taillés en brosse, ondoyant dans sa démarche comme l'océan en bonasse, caractère vif mais généreux, notre nouveau chef était célèbre pour ses réparties gouailleuses qui fusaient de sa bouche avec une drôlerie d'autant plus piquante qu'il ignorait lui-même combien elles étaient amusantes. Son français zézayant, toujours en lutte avec les h aspirés et en querelle avec les genres, lui faisait dire qu'il avait «manzé des aricots nouvelles» ou bien que «dans les ors d'œuvres figurent les arengs».

Ici comme dans la vie civile, il se montre d'une probité exemplaire, défendant énergiquement le bien collectif contre toute tentative de **camorra**, préoccupé seulement de voir à ce que « chacun ait sa juste part ». Extrêmement bon et serviable, il manipule les sauces avec une patience de chartreux, convaincu que « la lumière sera bientôt faite autour de lui ». Il ne tarda pas, en effet, à être libéré.

Deux autres chefs prirent après lui la direction de la cuisine. L'un d'eux possédait aussi un restaurant à Montréal. Celui-ci garda assez longtemps son poste, qu'il quitta finalement pour passer à la cuisine du commandant. Son départ causa des regrets, car, actif et adroit, il avait su se faire aimer. Durant quelques mois ensuite nous eûmes à la direction des fourneaux l'ancien chef d'un bateau italien, un Gênois, qui avait toujours l'air de bougonner et de ne pas être content mais qui était, au fond, un type honnête et gentil.

À côté, au-dessous et au-dessus du chef, la cuisine comprend un personnel nombreux et varié. Je parle de la cuisine du premier camp où j'ai séjourné. Le service ne fonctionnait pas de même façon dans les deux endroits. Dans notre premier camp, les fourneaux, la glacière, le magasin et l'entrepôt étaient placés dans un bâtiment central auquel s'accotaient deux baraques meublées de tables et de bancs alignés qui servaient de réfectoires. La conjonction entre l'édifice central et les deux autres formait comme deux grands guichets. Appelés par ordre de baraque, les hommes faisaient la queue en file indienne devant ces guichets pour y recevoir tout à la fois leur ration de nourriture, de pain et de café au lait. Puis ils allaient s'asseoir à l'une des tables pour y prendre leurs repas.

La cuisine de notre deuxième camp, au contraire, comprenait un service de garçons de table .... si l'on peut dire. C'étaient des internés qui avaient la mission de mettre les couverts, d'apporter les plats et de débarrasser les tables après les repas.

Revenons à notre première ville sans femmes. La nécessité de surveiller la confection des repas pour certains malades m'obligeait à aller assez souvent à la cuisine. J'y restais volontiers quelques minutes, car il s'y déroulait des scènes fort amusantes de cette éternelle comédie humaine à laquelle Balzac et Courteline doivent leur gloire. La cuisine, que tenaient sans cesse en mouvement la préparation et le service des repas puis le nettoyage et le recurage des assiettes, des marmites, des casseroles et des

couverts salis, éveille, en effet, des convoitises immodérées. Tous les bâfreurs et les gourmands rôdent autour de cette modeste gargotte transformée par leur imagination en une sorte de Mecque de la bonne chair où quelques muftis seuls se gargarisent le tube digestif de gueuletons délicats. Désireux d'avoir leur part de ces festins imaginaires, ils déploient des ruses d'apache pour chiper n'importe quoi.

La semaine dernière, un de ces chapardeurs me montra un vulgaire chou.

— Je l'ai volé à la cuisine, me dit-il triomphalement.

— Que vas-tu en faire?

— Je n'en sais rien! Le manger cru .... oui, peut-être ....

Et il le cacha soigneusement.

Hier, j'ai revu l'auteur du larcin. Le chou avait lamentablement jauni. Mais il était encore intact.

— Je vais le jeter, finit-il par m'avouer mélancoliquement.

Les œufs, le sucre et le lait exercent une attirance particulière. Les forts mangeurs tiennent sans cesse la cuisine en alerte. Tout le personnel est sur le qui-vive, surtout le directeur et le sous-directeur de la dépense. Le premier est un restaurateur d'Ottawa qui a fait vaillamment l'autre guerre. Le second est un jeune et sympathique commerçant qui fréquentait assidûment l'Institut de culture de Montréal. Ce dernier, tel saint Pierre aux portes du Paradis, dispose de toute une série et de tout un attirail de clefs et de cadenas et il veille farouche-

ment sur les garde-manger, la glacière et les magasins où sont entassées les victuailles.

Entre tous les ennemis acharnés de la cuisine, se signale un Canadien français, mort depuis peu de temps, un vrai «Canayen» de la vieille génération, un type d'autrefois, rude dans ses gestes mais d'une sensibilité exquise et d'une grande courtoisie pour tous les internés. Grand, gros, bâti en force, il a une stature imposante. On l'appelle le «major» parce qu'il a, en effet, eu ce grade dans l'armée canadienne. D'un caractère d'acier et d'une endurance à toute épreuve, il a, toutefois, une faiblesse : son appétit. À table, tout en devisant de choses et d'autres, il nettoie avec aisance trois portions dans le temps qu'il faut à un convive ordinaire pour en avaler une. Et il est aussitôt prêt à recommencer. Le « major » a naturellement pointé vers la cuisine, où il parvient à se faufiler malgré la surveillance de tout le haut personnel. Est-ce coïncidence, fatalité, hasard ? Toujours est-il que chaque passage du major aux alentours des fourneaux est immanquablement marqué par la mystérieuse disparition de quelque chose.

Précisément, il y a huit jours, le chef, notre brave chef montréalais rondelet et rablé, était en train de faire cuire deux œufs sur le plat. Le beurre avait fondu et crépitait, joyeusement soulevé en mousse dorée. Le chef casse ses œufs et, sans méfiance, s'éloigne pour aller chercher la salière. À cet instant précis, le « major » survient. Tel un éclair, entrant par une porte, il traverse la cuisine dans toute sa longueur et sort par l'autre extrémité. Mais

cet instant a suffi. Revenant à son fourneau, le chef est sidéré. Il constate que lèchefrite, beurre et œufs se sont volatilisés comme par enchantement.

Après deux ou trois incidents de ce genre, les rapports entre le chef et le « major » devinrent singulièrement tendus. Ce fut tout juste s'il n'y eut point rupture complète des relations diplomatiques. Et depuis, bien entendu, le chef est devenu extrêmement méfiant. Dès qu'il voit paraître le « major », il abandonne prudemment tout ce qu'il a en train et se met, lui, petit, à côté de l'autre qui est un géant, le suit pas à pas, surveille chacun de ses gestes, ne le quitte pas des yeux une seconde. Et c'est seulement lorsqu'il est sûr que le major est parti qu'il retrouve sa tranquillité et reprend son travail.

La cuisine offre aussi un bel exemple de la facilité avec laquelle peut se faire une réadaptation sociale de l'individu. Les cinquante cuisiniers, marmitons, laveurs de vaisselle, chauffeurs, qui s'agitent et se démènent autour des fourneaux rougis par le feu de bois, sont loin d'être tous des « gens du métier ». Un commerçant de Hamilton et un mineur de la Nouvelle-Ecosse entretiennent les fournaises. L'ancien directeur d'un journal hebdomadaire est chargé de la distribution des mets. Un commerçant, un employé de bureau et le propriétaire d'un garage de Lachine avec un coiffeur de Montréal, un fruitier de Sydney et le propriétaire d'une fabrique de pâtes en Ontario, pour n'en désigner que quelques-uns, font un excellent travail à la cuisine et l'on ne peut dire,

certes, que leur activité passée les prédisposait de façon particulière à devenir des cordons bleus.

Les quelques right men in the right place sont, d'une part, le boulanger, qui était un bon boulanger à Sydney, et le pâtissier assez adroit pour obscurcir la gloire de Ragueneau car il est vraiment grand dans son art malgré sa petite taille — il était à la tête de la pâtisserie du premier magasin de la métropole — et, d'autre part, les trois hommes chargés du dépeçage des quartiers de bœuf.

L'un de ces derniers est un boucher allemand de Toronto — figure rose, lunettes d'écaille, allure feutrée — qui ressemble à un diplomate. Les deux autres sont des commerçants très connus de Montréal. Le premier, ancien aviateur, a établi une florissante fabrique de saucisse et le second possède une importante boucherie et biscuiterie dans le haut de la ville. Tous deux sont originaires du Piémont et ils ont gardé de leur région natale les plus belles caractéristiques : la gaîté, un bon cœur et la joie de vivre.

Un interné dont le rôle est ici singulièrement différent de celui qu'il jouait dans la vie civile, c'est un brave homme qui vendait de la bière à Hamilton et qui, maintenant, prépare le thé et le café au lait, les deux seules boissons servies et auquel on attribue, grâce à l'adjonction d'une poudre magique, des effets... comment dire ? .... à l'opposé de ceux qu'on prête à la bière, laquelle passe pour un aphrodisiaque. Il est vrai que le brave homme affirme tout ignorer de cette histoire. Et comme

le breuvage n'est pas mauvais, pour qui n'est pas trop difficile, tout le monde s'en envoie de pleines rasades.

Enfin, parmi les déracinés, se trouvent un contracteur de Windsor et un négociant de la même ville devenus ici les cuisiniers des malades pour lesquels ils s'efforcent de façon fort méritoire à préparer quelque chose de « spécial » avec du simple « ordinaire ».

Ce désaxement social est encore plus frappant dans une sorte d'annexe de la cuisine où sont installés les épluchеurs de légumes. Ce sont, pour la plupart, des hommes âgés et de santé délicate. Ils travaillent assis en rond, tête baissée, en échangeant discrètement des propos que personne n'entend. Ce service a eu plusieurs chefs. Ce fut d'abord un artiste distingué, fort respectable sous sa chevelure argentée, qui arborait une moustache pleine comme on les portait autrefois. Cet homme fut le dessinateur le plus réputé de la mode féminine à Montréal. Un autre artiste lui succéda, un artiste dans toute l'acception du mot: un Florentin esprit « Renaissance » qui, après avoir passé une jeunesse studieuse et profitable à Paris, où son goût naturel du beau trouva matière à pleine satisfaction et à forte culture, vint s'établir au Canada. En peu d'années, il fonda à Toronto et porta rapidement au plus haut degré de prospérité une très grande fabrique d'objets d'art et il réussit non seulement à s'imposer sur le marché canadien mais aussi à faire triompher ses produits à l'extérieur, principalement aux Etats-Unis. Cet artiste est ici le modèle du travailleur de la patate. Il s'est confectionné lui-même un

gantelet qui lui permet de peler sans risque de se couper, de peler en toute sécurité le tubercule de Parmentier. Il sourit aimablement aux amis et donne l'exemple de la besogne soigneusement faite.

Il faut bien l'avouer: ici, on pense beaucoup à manger. Et ce fut mon ami le « philosophe » qui m'en donna une explication:

— Ils veulent tous être bien portants le jour de la libération. Les lapins disaient, si l'on en croit Molière: primo vivere ... ils philosopheront après! ...

Ce à quoi un nouveau marié qui ne peut rien voir ni rien entendre sans penser immédiatement à sa douce moitié crut bon d'ajouter :

— Nos femmes nous pardonneront cette légèreté en songeant que la table est le seul plaisir qui nous soit resté, puisque, vraiment, on nous a privés des autres . . .

Le fait est que, surtout certains jours, aller au réfectoire, s'asseoir, manger, bavarder, c'est un peu comme au cours d'un long voyage aller aux trois services du wagon-restaurant, même si l'on n'a pas faim. Cela aide à faire passer le temps et il y a des jours où le temps est désespérément long.

* * *

Quand on parle des « plaisirs de la table » dans notre ville sans femmes, il ne faut, toutefois, rien exagérer. Le problème de la nourriture est incontestablement résolu ici d'une manière excellente. Chacun est bien nourri. Mais pour ce qui est de bien apprécier ce que l'on man-

ge, c'est là le plaisir des repas prolongés. Or, ici, on se nourrit en quinze ou vingt minutes et, en un si court espace de temps, on a tout juste la possibilité d'avaler rapidement. On trouve, cependant, le moyen de s'arranger. En premier lieu, chaque table autour de laquelle s'assoient dix personnes réunit un groupe d'amis ou de copains qui se connaissent bien et ont l'habitude d'être ensemble. Pendant la belle saison, d'autre part, de petits groupes déjeunent ou dînent au grand air. Ils ont découvert dans le camp un coin tranquille et ombragé. En ajoutant à la ration ordinaire ce que l'on a reçu de chez soi et grâce au fourneau de la petite cuisine (cabane construite à côté de la cuisine où l'on se confectionne des petits plats), on parvient à goûter vraiment aux fameux plaisirs de la table. Il fut un temps où, dans le groupe auquel j'appartenais, on se faisait venir des poulets, du foie de veau, du poisson frais. Beaucoup de groupes, d'ailleurs, étaient de même favorisés.

Nous eûmes même des banquets. De temps à autre, soit que les habitants d'une baraque se fussent cotisés entre eux, soit que quelques-uns d'entre eux eussent reçu de l'extérieur d'importants colis de nourriture, cinquante, cent, deux cents, jusqu'à trois cents internés quelquefois commandaient au chef de la cuisine un dîner en règle comme ils l'auraient fait chez n'importe quel grand restaurateur d'une grande ville. Il était entendu que le personnel de la cuisine ainsi mobilisé pour ce travail extraordinaire était ensuite convié au repas et que ces membres recevaient aussi un cadeau. Moyennant quoi ces re-

pas spéciaux étaient servis après que les dîneurs du repas régulier eussent quitté le réfectoire.

Les autorités du camp étaient invitées à ces agapes organisées à l'occasion de la fête de quelqu'un ou pour célébrer une date ou la libération d'un camarade. Autorités, je veux dire le porte-parole, les chefs des baraques, les médecins et moi-même en ma qualité de directeur de l'hôpital.

La décoration des tables, ornées de papier coloré, de fleurs et de feuillages, avait quelque chose de tout à fait cocasse. Il y avait aussi des places d'honneur. En un mot, on retrouvait l'atmosphère caractéristique des grands banquets. Au dessert, plusieurs orateurs faisaient des allocutions. Et les gens invités à parler le faisaient toujours sur un ton plaisant avec le plus de jovialité et de bonne humeur possible.

Le camp possédait trois orchestres et il arrivait souvent qu'un de ces orchestres ou même deux ou même quelquefois les trois fussent invités à ces occasions. Le banquet se déroulait alors au son d'une musique appropriée. Après le café, des ténors, des barytons et même des « rigolos » offraient un programme artistique.

Ces banquets étaient donc de véritables événements mais, comme me l'expliquait le nouveau marié, quelque chose y manquait toujours: le vin.

Si l'appétit vient en mangeant, la soif s'en va en buvant, disait un personnage illustre du XVIème siècle qui, sûrement, sous-entendait du vin. Mais, au camp, il n'y avait que de l'eau! Tous les méchants sont buveurs

d'eau, comme l'a prouvé le déluge. Sans être à proprement parler méchant, à force de boire de l'eau, on devient triste. Il faut bien dire, toutefois, que, malgré le manque de vin, on bavardait fort et on s'amusait ferme durant ces grands dîners. Le plus curieux, c'était les sujets de conversations particulières échangées entre les voisins de table.

Certains d'entre nous étaient de parfaits monocordes; ils ne changeaient jamais de sujet. Ils répétaient inlassablement la même chose: les circonstances de leur arrestations, le 10 juin 1940, et ce qu'ils avaient répondu aux questions que leur avait posées le juge lorsque celui-ci vint au camp pour examiner un à un les cas des Italo-Canadiens.

— Figure-toi, commençait l'un, que, le 10 juin, j'étais à peine sorti de chez moi lorsque des agents de la Gendarmerie sont venus me chercher. Alors ma femme m'a téléphoné ...

Et ainsi de suite, pendant des heures, avec force détails.

Un deuxième, sans écouter le premier et sans lui répondre, disait:

— C'est ce que j'ai dit au juge lorsqu'il m'a interrogé. Mais il a été très gentil ... etc.

Les plus amusants sont ceux qui se mêlent de parler de la guerre et des grands événements qui se déroulent en Europe et en Asie. Les idées les plus abracadabrantes sont émises avec un sérieux invraisemblable. Certains se croient capables d'analyser les grands problèmes de la di-

plomatie internationale avec la même facilité qu'ils peuvent se prononcer sur de petits différends entre amis.

— Moi, dit l'un, si j'étais l'Angleterre, je dirais à l'Italie : c'est un tort d'être intervenue dans la guerre. Retire-toi de là et nous te laisserons tranquille.

— Oui, répliquait un autre, mais, moi, je répondrais: je veux bien me retirer, mais, alors, soyons amis comme avant.

Et ainsi de suite, durant des heures. Puis l'on dira que les femmes sont bavardes!

Heureusement que dans ces réunions on pouvait compter pour créer de l'animation sur le petit groupe des blagueurs qui ne manquaient jamais de lancer des choses nouvelles. Le meilleur à ce jeu était le fabricant de saucisse qui, travaillant à la cuisine des soldats, rentrait toujours très tard et prétendait avoir « entendu la radio ». Combien de fois m'a-t-il dit:

— Tu vas voir. Je vais dire « confidentiellement » quelque chose au premier copain que nous allons rencontrer. Je parie qu'au bout d'une heure la nouvelle me reviendra à l'oreille considérablement agrandie et déformée.

Il ne se trompait jamais. Sauf que la nouvelle lui revenait le plus souvent beaucoup plus vite qu'il ne l'avait prévu.

Un autre jour, un homme extrêmement sérieux mit en émoi tout le camp en jurant ses grands dieux, et le plus solennellement du monde, qu'une sentinelle postée à l'une des tourelles de l'enceinte lui avait dit :

— The war is ended !

Et nous étions au mois de mai 1941 !

Mais tout cela ne vaut certes pas l'incident qui se produisit le troisième ou quatrième soir de notre arrivée.

Il était peut-être minuit. La forêt autour de nous était plongée dans un silence de tombe, lorsque, tout à coup, on entendit des cris, des chants, des vivats, accompagnés d'un son de cornemuse. Toute la chambrée fut debout. Chacun mit la tête à la grille de la fenêtre... et nous vîmes des soldats qui dansaient, chantaient et s'amusaient...

— La guerre est finie ! s'exclama quelqu'un.

— C'est vrai ! observèrent les autres en chœur, sinon, pourquoi ces manifestations ?

Oui... mais comment savoir, puisque nous étions enfermés dans la baraque à double tour de clef ? Soudainement, un gros importateur de fruits et de primeurs de Montréal — qui était, d'ailleurs, extrêmement bien doué pour l'art dramatique — commença à se tordre à cause d'une rage de dent, et à geindre sur un ton à émouvoir les pierres.

— Il faut appeler le garde et demander l'assistance de l'hôpital ! proposa le chef de la baraque.

Un soldat du service sanitaire accourut armé d'une tenaille :

— Je peux vous arracher la dent, dit-il.

Nouveaux cris du malade qui, cette fois, refusait énergiquement. Mais, au moment où le soldat allait repartir avec ses tenailles, l'importateur de fruits et de primeurs, baissa la voix et lui demanda :

— Pourquoi les soldats chantent-ils ainsi ?

— Mais, répondit l'autre, parce qu'ils sont gais. Ils ont touché la paye ! . . .

On imagine la tête de celui qui avait imaginé toute cette comédie dans le seul but de savoir . . . si, vraiment, la guerre était finie !

* * *

Pour revenir à notre propos, dès un repas terminé, la cuisine est dédaigneusement abandonnée par les cuisiniers, qui se retirent dans le réduit du boulanger où ils mangent à leur tour, et elle devient la propriété des « laveurs de vaisselle ». Cette équipe fait des merveilles, puisqu'elle parvient à rendre reluisants nos couverts de nickel, à astiquer et désinfecter nos assiettes en étain et à redonner leur candeur première à nos bols en émail pour la soupe.

Leur « chef » est un Anglo-Canadien de Toronto.

C'est au rythme endiablé d'un jazz à tue-tête que les « rinceurs » de vaisselle, le torse nu ruisselant de sueur, auréolés de buée savonneuse, sentant bon la lessive, jonglent avec les assiettes comme des prestidigitateurs avec des cerceaux de bois.

Une ombre au tableau : le regret de « l'ingénieur » dont j'ai déjà parlé, le seul Italien du groupe, de n'avoir pas eu le premier l'idée d'adopter une méthode nouvelle pour plonger dans l'eau bouillante vingt assiettes à la fois et les sortir toutes propres tout aussi simultanément.

Un de ses camarades canadiens a eu avant lui cette idée de génie. C'est le « major », grand spécialiste en travaux manuels.

Dès le matin, le « major » est au chantier de bois de la cuisine et il donne sur les pièces de bois des coups à assommer un bœuf. À peine son premier repas terminé, il passe au « lavage de la vaisselle », besogne qu'il a lui-même grandement simplifiée grâce à deux inventions dont il est l'auteur. Puis, il va se joindre à l'équipe des scieurs de bois pour la cuisine. Ce sont exclusivement des Canadiens français. Leur boss était naguère le chef d'un parti politique et il a comme camarades un dentiste, un industriel, un marchand-tailleur, un employé de librairie, un coiffeur, un comptable, un plombier, etc. L'équipe du bois entasse consciencieusement, et en bel ordre, des milliers et des milliers de morceaux de bois, qui forment comme un mur de défense autour de la cuisine.

Ce travail fait l'admiration d'un officier supérieur, qui a un penchant particulier pour les pièces de bois disposées en rangs réguliers et bien ajustés. Il vient tous les jours mesurer et contempler le bois coupé pour la cuisine.

* * *

C'est une spectacle curieux que celui de tous ces hommes appartenant à des mondes différents et assis à table aux réfectoires.

En réalité, quand il s'agit de manger, tout le monde agit de la même manière. Il y a des nuances, mais elles ne dépendent pas des classes dont sont issus les camarades. Les goinfres sont goinfres à tous les degrés de la fortune, sous toutes les latitudes et dans tous les partis politiques. De même que les insatiables, les timides ou les discrets.

Un jour de jubilation générale, ce fut celui où — après avoir été privés pendant longtemps de légumes frais — nous en reçûmes de chez nous, en même temps que la cantine se trouva en mesure de nous en vendre.

On eut dit la fête des couleurs, tellement les verts des salades, des piments et des concombres, et le rouge des tomates dominaient l'étendue du camp.

* * *

Après avoir ainsi satisfait à l'exigence première de l'existence, celle de la nourriture, un cigare, une cigarette ou la pipe à la bouche, d'aucuns vont « faire deux pas, rue Ste-Catherine » et d'autres se mettent à jouer...

Puis l'heure angoissante où il faut rentrer approche.

Le jour baisse.

C'est l'heure mélancolique où la nostalgie prend plus fortement, comme une morsure, et où tout ce qui monte du cœur aux lèvres n'a pour tout écho que la brise de la forêt dans laquelle on a l'impression d'être emmuré.

VI

SANGLOTS D'AUTOMNE

Aujourd'hui, je me promenais du côté de la baraque 10, en bordure du lac qui commence à perdre son ondoyante couronne verte, lorsque mon regard fut attiré par un papier blanc que le vent avait poussé dans l'encoignure d'une grosse racine d'arbre. Je le ramassai. C'était une lettre. Je l'ai lue... Elle ne portait aucun nom et aucune adresse. Mais elle me parut écrite par mon copain le « jeune marié ». C'est, en tout cas, un document tellement significatif que je ne peux résister à la tentation de le publier.

La voici :

Ma chérie,

J'ouvre les yeux, ce matin d'octobre avancé, et, à travers la fenêtre, j'aperçois dans l'air les vastes arabesques des feuilles desséchées, qui, de toute leur légèreté, essaient de résister à la chute définitive au sol.

Verlaine chante à mon oreille :

Les sanglots longs,
Des violons
De l'automne,
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone (...)

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte,
De ça, de là,
Pareil à la
Feuille morte !

Moi aussi, je suis poussé par un vent mauvais *qui m'emporte vers une destinée sans issue, sans lendemain...*

Je m'habille lentement. Le ciel de plomb annonce une sale journée. Le surouët, qui souffle par rafales et annonce la pluie, fait trembler les baraques comme s'il voulait les arracher de leurs risibles fondations. Pourquoi ne va-t-il pas jusqu'au bout et ne les enlève-t-il pas pour de vrai, dans l'espace, vers n'importe où, mais ailleurs, vers la liberté ?

Sur la rive opposée du lac, les arbres entourés d'un hâlo bleuâtre ne montrent plus que leurs troncs blanchis comme des os de squelette. Les frondaisons sont tombées comme nos espoirs. Ce qui reste encore de feuilles accrochées aux branches a perdu la souplesse verte du végétal. Ces feuilles se sont métallisées : elles ont pris d'innombrables nuances, depuis les rouges feu du cuivre, en passant par les jaunes safranés du laiton, jusqu'aux grisailles dorées du bronze...

La surface du lac frissonne, et ses reflets sont livides.

Cette symphonie automnale s'achève par une pluie triste comme des pleurs.

Je cherche à me secouer. Je quitte précipitamment la vue de la forêt et je jette un coup d'œil sur notre petite

ville. C'est pire. Car l'eau dégouline lentement sur nos pauvres baraques, donnant l'impression qu'il pleut partout dans le monde.

La RUE STE-CATHERINE, *remplie d'ordinaire d'une animation factice, mais néanmoins de mouvement, est silencieuse et déserte. De temps à autre, un homme traverse, en courant, la rue pour aller à la cuisine. C'est tout. Verlaine chante encore à mon oreille:*

Il pleut sur la ville
Comme il pleut dans mon cœur
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur

Cette LANGUEUR, *je sais d'où elle me vient. Depuis quatre jours, je n'ai eu aucune lettre de toi.*

D'abord, j'ai pensé à un retard du service postal. Ensuite à un surcroît de travail de notre censeur. Hier soir, après la distribution du courrier, mon nom n'ayant pas été appelé, je suis allé demander au chef de ma baraque s'il était sûr qu'il n'y avait rien pour moi. Il m'a répondu:

— Absolument rien!...

J'ai failli lui crier:

— C'est impossible!...

C'était pourtant vrai! J'ai contraint alors l'émotion qui s'emparait de moi. Je me suis obligé à ne pas tenter de lire, dans la salle de toilette, jusqu'à trois heures du matin.

Enfin, quand je me suis allongé sur le lit, j'étais tellement vanné, que je me suis endormi d'un sommeil peuplé de cauchemars.

Oui, chérie, il faut que je l'avoue. Je suis rongé par la jalousie. Ou, plutôt non: par un sentiment qui n'a rien de commun avec cette passion irraisonnée et morbide qui torture les amoureux, les rend injustes, méfiants, insupportables, et dresse devant eux des images déformées, leur cachant les plus simples réalités. Non! Ce qui me tourmante est quelque chose de plus profond et de plus douloureux à la fois.

Voilà quatre mois que nous sommes séparés, quatre mois au bout desquels tu dois commencer à sentir tout de même le besoin de commencer à te distraire, à rire, à vivre...

Les conventions sociales, basées sur un QUANTUM *de regret raisonnable, limitent la durée des deuils que l'on doit porter pour les défunts qui nous sont chers...Mais moi, pour combien de temps serai-je encore un* DEFUNT *pour toi? Un mois? Un an? Davantage?*

Et tu devrais, tu pourrais prolonger le veuvage qui t'est imposé pendant tout ce laps de temps? D'abord aurais-je même le droit de te demander cela?

Je t'ai écrit, il y a quelques semaines, que j'avais besoin de toi pour supporter l'épreuve que je traverse. Eh bien, ce n'était pas vrai! Je t'ai menti! Maintenant, je me dis que si je ne t'avais pas, je serais beaucoup plus à l'aise, et plus fort, et mieux aguerri, pour accepter mon sort misérable.

Je me porte bien. On me nourrit convenablement et sainement. Que pourrais-je vouloir de plus? Je n'aurais qu'à penser à moi, vivre pour moi, faire dépendre toute

peine et toute joie de moi. Un égocentrisme aussi complet serait idéal...

Je tressaille. Quelqu'un, derrière moi, me touche l'épaule. Je réponds par un grognement et me retourne. C'est un petit bonhomme, gonflé comme un ballon, dans son uniforme de toile grossie par la pluie.

Je le reconnais. Il est venu me demander plusieurs fois une pommade blanche mentholisée que l'on met sur le front pour calmer la migraine.

— Toujours mal à la tête ? lui demandai-je.

— Eh, dame ! ... tu comprends ...

Je comprends, en effet. Et je me sens soulagé. Heureux, presque, d'avoir trouvé un frère inconnu. Lui aussi a le spleen comme moi; comme tous les autres, par la même cause. Car le mal est général.

Hier soir, ma table — d'ordinaire assez bruyante, sinon absolument gaie — présentait l'aspect réjouissant d'un transport funèbre de première classe. Six têtes longues comme des journées sans pain ...

Le plus jeune de nous n'était pas maître de lui. Ses gestes habituellement adroits manquaient d'aisance. Il finit par renverser de l'huile dans le café de son voisin, qui, sans prononcer un mot, donna un formidable coup de poing sur la planche, faisant culbuter tous les couverts. Un autre, de plus en plus sombre, mangeait à peine. Un autre encore n'avait pas même apporté d'assiette devant lui. Il regardait dans le vide, sans prononcer un mot. Quant au cinquième, il dîna de deux cigarettes fumées

rageusement...Il répondit par une rebuffade à un camarade qui voulait plaisanter. Puis il se leva et s'en alla, pâle, sans plus saluer.

Moi, je feignais l'indifférence. Mais je me disais, avec envie, dans mon for intérieur : « Ils sont plus agacés aujourd'hui que les autres jours, seulement ils n'ont pas de motifs particuliers pour cela, puisqu'ils reçoivent leurs lettres, eux...Tandis que moi!... »

Et voilà maintenant, ce petit bonhomme qui est peut-être dans mon cas...Comme je vais sympathiser avec lui. Comme nous allons nous sentir solidaires...

— Ta femme ne t'écrit pas ?

— Hélas, fait-il d'une voix sourde, mon cas est plus lamentable encore. Je n'ai absolument personne.

— Tant mieux!

Le petit bonhomme a un soubresaut de révolte. Et puis, d'un ton éperdu:

— Vous croyez cela, vous, parce que vous avez quelqu'un qui pense à vous, qui vit pour vous...Mais si vous saviez la désolation d'être seul au monde, et de se dire que personne ne vous écrira, que personne ne vous adressera un colis, que personne ne vous enverra une pensée!...

Et, sans même attendre la pommade qu'il était venu chercher, il sort précipitamment.

Je vais jusqu'à la porte et le suis du regard. Il s'en va sous la pluie, le dos courbé, comme l'image de la désolation.

Quelle malédiction que la vie!...Il n'y a donc pas moyen d'en sortir? Que ce soit d'une manière ou d'une autre... Faut-il donc toujours souffrir?

Évidemment, je me dis qu'être seul, cela doit être bien pénible. Mais est-ce comparable à l'horreur que j'éprouve en sachant ta destinée, ma chère femme, que j'associe involontairement à mon sort dans cette aventure? Puis-je prolonger une hypothèque sur ton existence et t'enchaîner à mon sort, alors que ce sort est lui-même enchaîné?

La loi de l'amour ne peut pas m'accorder ce droit absurde. Le fait de m'avoir aimé ne t'impose pas la servitude d'abolir ta personnalité au bénéfice exclusif d'un être devenu quelque chose d'irréel, puisque tu ne me vois même plus, puisque, peut-être, tu ne me verras jamais plus...

Toutes sortes d'hypothèses se font place dans mon esprit. Car je ne t'ai pas menti seulement avant-hier. Je viens de te mentir à l'instant, plus haut, en t'écrivant.

Ce n'est pas pour toi que je geins, c'est pour moi. Il n'y a rien de généreux dans mes sentiments. C'est l'égoïsme seul qui m'anime. La vérité, c'est que je suis jaloux. Jaloux pour tout de bon. Jaloux de tout...

Jaloux qu'on puisse te voir, te regarder, te parler...Que tu puisses rire, vivre, t'amuser...Jaloux de savoir que tu appartiens à un monde où l'on peut encore aller à l'église ou au cinéma...Où on ne rentre pas dans une cabane à sept heures du soir et où l'on n'entend par, derrière soi, cadenasser la porte. Jaloux de ne pas pouvoir sortir à ma guise, de ne pas entendre les cloches des tramways, les

trompes des autos, de ne pas pouvoir m'asseoir au restaurant, discuter, parler...

J'ai tant lutté, jusqu'ici, pour garder dans mon souvenir la forme physique de ton corps. Et pourtant, il y a des jours où tu deviens si vague dans mon esprit !

Et voilà, maintenant, que tu réapparais toute vivante devant mes yeux, avec ta chair tentante, tes lèvres offertes à mes baisers, tes bras ouverts pour m'accueillir avec cette caresse de la femme aimante « qui a la douceur d'une aile ».

Un prisonnier sort de la cuisine. C'est un Allemand. Il est grand, fort, il marche d'un pas calme, droit, tranquille.

En le voyant passer, je me dis que lui est ici dans la même condition que moi, depuis bien plus longtemps que moi, presque dix mois. Il devrait partager mon impatience, ressentir ma nervosité.

Pourquoi n'essaierais-je pas de l'imiter?

Nietzche — un Allemand, lui aussi, au fait — a dit que les grands stoïques sont de grands émotifs qui se sont rendus insensibles pour ne point souffrir trop. Le système est simple. Je vais annihiler ma sensibilité. Je ne souffrirai plus. Et puisqu'en moi il n'y a que toi, c'est toi que je vais chasser. Je vais ainsi me délivrer de la torture de ton amour. T'effacer de ma mémoire. Te tuer, en quelque sorte, pour ne plus te porter en moi.

Et puis, si l'on a fait de moi un mort vivant, autant que je reste parmi les morts. Tu n'es plus qu'une veuve... Tu as déjà le droit de me remplacer...

N'ai-je pas raison ? Ne t'es-tu pas déjà habituée à mon absence ? On s'habitue à tout. Qui sait, même, si, un jour, — en admettant que l'on se retrouve — nous ne regretterons pas ce temps-ci ! L'homme est ainsi fait qu'il regrette même ses peines et ses souffrances.

Mais voilà, je me rends compte que tout cela est au-dessus de mes forces. Je pense que les grands stoïques sont, au fond, de grands égoïstes qui ont cherché à justifier leur aridité par une formule commode. Malheureusement, quand on a un cœur, on l'a pour longtemps. Surtout pour souffrir . . .

Un bruit de voix m'enlève à mes réflexions. Ce sont les camarades qui vont manger . . . Je me sauve. J'étouffe au milieu d'eux. Je suis fatigué de voir toujours les mêmes visages, d'entendre toujours les mêmes propos. Je suis agacé de ne pas pouvoir choisir d'autres visages à regarder, d'autres voix à écouter.

J'ai besoin d'autre chose !

Je fuis la cuisine, les baraques : tous les lieux où il peut y avoir du monde. Je ne vais pas très loin, hélas ! En quelques enjambées, à peine, j'atteins le barrage de fils de fer barbelés, ces fils qui nous entourent comme une obsession.

Pour la première fois, je les regarde de près. Je les touche. Ils ne sont pas grand chose. Des cordelettes métalliques, munies de pointes acérées.

A sept ou huit verges, un soldat enveloppé dans un manteau imperméable va et vient, le fusil à la main.

Je l'observe, lui aussi . . .

C'est un homme d'âge mûr : un vétéran de l'autre guerre. Il a l'air bon. Son front est barré d'une ride profonde.

Qui sait ? Il a peut-être lui aussi du chagrin... Une femme, des enfants, un foyer quelque part auquel il pense, à cette même minute, avec le même degré d'intensité...

Nous voici donc, lui et moi, deux hommes que rien, personnellement, ne divise ; qui devrions nous comprendre, nous entendre, fraterniser...

Et, pourtant, si je faisais un seul geste pour franchir cette zone défendue de sept ou huit verges qui nous sépare, cet homme me tirerait dessus, et m'abattrait sur place...

Une idée folle me saisit... Pourquoi pas ?

Au milieu du léger brouillard qui accompagne la pluie, quelque chose flotte et s'en va à la dérive. C'est mon esprit qui n'a plus de consistance, plus de cohésion.

Je me sens irrésistiblement attiré par le gouffre béant qui est là devant moi... le petit espace de terre mouillée et noirâtre qui me sépare du fil de fer barbelé.

Je le mesure du regard. Exactement un pas...

Plus que ce pas à franchir, et c'est la fin, la délivrance, le néant, le rien absolu, le calme, le repos !... Plus de peines, plus de tourments, plus de bruit. Les idées que j'ai dans le cerveau, les élans qui enflamment mon âme : mon présent, mon passé, tout ce que j'ai été, tout ce que je pourrais devenir, mon nom lui-même dis-

paraîtraient, s'en iraient, seraient comme s'ils n'avaient jamais existé.

La pluie, qui a redoublé d'intensité, me fouette le visage. Sa fraîcheur me calme et m'apaise un peu. Je la regarde tomber. Elle est aussi une manifestation de la volonté du Tout-Puissant. Elle me donne le spleen. Elle me fait souffrir. Mais elle est indispensable à la bonne marche de la Nature, à cette alternance des saisons destinée à assurer le bien-être général.

Que suis-je ? Qu'es-tu ? Que sommes-nous, six ou huit cents hommes, et qu'êtes-vous, nos femmes, auprès des millions d'autres hommes et d'autres femmes qui vivront un jour plus heureux précisément parce qu'existe cette fatale continuité de journées de pluie et de beaux jours à travers l'Éternité, symbole de la marche progressive du monde ?

On ne fait pas d'ommelette sans casser d'œufs, dit-on. Il faut essayer de ne pas être œuf : voilà tout !

Il faut se résigner. Même à ne pas recevoir de lettres de toi pendant quatre jours.

Je retourne vers notre bourgade, plantant rageusement les pieds dans le sable mouillé. Tout à coup je bute contre quelqu'un qui vient en sens inverse, sans regarder, lui non plus, devant lui. C'est un vieil ami.

— Toi ?

— Oui, fait-il entre les dents.

Son visage est fermé. Ses yeux noirs, en amande, trahissent son effort pour cacher sa détresse intérieure.

Je ravale mes pensées sombres et feins l'enjouement pour le consoler :

— Où vas-tu ?

— Nulle part... Où veux-tu que j'aille ?

— Veux-tu me dire ce que tu as ?

— Mais rien ! réplique-t-il d'une voix agacée.

— Allons, allons, lui dis-je en capitulant le premier. Pourquoi aurions-nous honte l'un de l'autre ? Nous en sommes tous là...

— Eh bien, oui ! avoue-t-il. Depuis cinq jours je n'ai pas de lettres de chez moi. Alors...

Je le prends par le bras. Sans un mot, nous nous acheminons vers l'autre bout du camp. La pluie a cessé. Le vent se lève de nouveau. Il fait froid. De loin, le chef de notre baraque nous fait de grands signes.

Je lève la voix :

— Qu'y a-t-il ?

— Du courrier pour vous ! crie-t-il à toute volée.

Mon ami et moi nous mettons à courir. C'est vrai ! Il y a deux lettres pour lui et trois pour moi.

Quelques secondes plus tard, l'un après l'autre, nous déployons fébrilement les feuilles de papier.

J'entends un rire mêlé d'un sanglot. C'est mon copain qui rit et pleure à la fois.

— Sa lettre était du 28, m'explique-t-il, mais elle a été retardée... C'est pour cela que...

Il n'achève pas. Il est trop occupé à lire. D'ailleurs, je n'entends plus rien, puisque à mon tour je constate

que tes missives ont subi du retard, mais que chaque jour, régulièrement, tu m'as écrit des choses adorables...

Amour, amour, ne lis pas cette lettre . . .Déchire-la... Elle n'a aucune raison d'être... Je t'aime... je t'aime . . .

VII

L'HEURE DU VAGUEMESTRE

— Vite ! il y a un colis pour vous . . .

La voix qui me réveille ainsi brusquement, pendant la courte sieste que je m'accorde à l'hôpital, après le déjeuner, est celle de mon vaillant collaborateur le « père Achille ». Nature ardente et généreuse, il est toujours tendu comme son mythologique et illustre homonyme car sa droiture foncière le met instantanément en état de révolte dès qu'il aperçoit quelque chose en désaccord avec l'idéal qu'il s'est formé. Et comme cet idéal est très généreux, il a fort à faire. Ainsi, après m'avoir annoncé que mon nom se trouvait dans la liste des colis arrivés, il ne peut s'empêcher de me confier :

— C'est tout de même honteux, ce qui se passe là-bas ! « Ils » écrivent les noms en très petits caractères afin d'empêcher les gens de les lire . . .

— Croyez-vous ? hasardai-je en m'étirant et en me levant.

— J'en suis sûr ! C'est comme le type chargé de crier les noms. Il les dit mal exprès pour embêter ceux qui attendent . . .

Nous sommes interrompus par l'arrivée d'un autre collaborateur de l'hôpital, celui qui remplit les fonctions de pharmacien. Il porte le surnom de Torey. C'est un Calabrais qui évoque une bouffée tonifiante d'air frais

printanier tant il apporte d'optimisme et d'ardeur juvénile dans ses paroles et dans ses actes.

— Il y a un colis pour toi ! m'annonce-t-il en riant de toutes ses dents très blanches et qui se détachent plus blanches encore sur la peau brunie par le soleil.

Si le « père Achille » a une tendance à voir tout en noir, Torey, lui, voit tout en rose. Même ici. Même aux moments où il est furieux à ne pas être pris avec des pincettes car il est éperdûment amoureux d'une jeune fille écossaise à laquelle il est fiancé et qu'il épousera le jour de sa libération.

— Moi aussi j'ai un colis, d'elle ! ajoute-t-il, rayonnant.

Nantis de deux paniers vides, comme deux commères allant au marché, nous nous acheminons, Torey et moi, vers la baraque où l'on distribue les colis qui nous sont envoyés. C'est l'heure des paquets, comme on l'appelle, et cette heure nous donne, avec celle de la distribution du courrier, quelques-unes de nos joies les plus intenses. C'est un peu de notre chez-nous qui nous arrive à travers des ballots de toutes dimensions, de tous les cabaris, de toutes les couleurs, depuis la vieille valise délabrée où le baluchon maladroitement assemblé dans lequel une femme de condition modeste a entassé les objets les plus abracadabrants, jusqu'à l'élégant petit carton qui sort tout ficelé d'un grand magasin.

Nos familles et nos amis nous envoient toutes sortes de choses. Ils se figurent que nous manquons de tout. Ils nous envoient de tout. Bien entendu, nous sommes les premiers auteurs de cette illusion, car, au début,

astreints à un menu toujours identique, nous avons nous-mêmes demandé certaines gâteries que nous n'aurions pu trouver sur les tables d'un camp d'internement, fût-il aussi bien pourvu que celui-ci.

Les colis, qui arrivent à notre petite ville directement par camion de la gare prochaine du C.N.R., laquelle, entre parenthèses, fait avec cela des affaires d'or, sont d'abord emmagasinés dans un bureau où l'on prend les numéros et les noms des destinataires afin de dresser une liste qui est affichée vers les deux heures, chaque jour. Tout le monde va voir si son nom figure dans cette liste merveilleuse. Si oui, il faut se présenter à l'heure fixée pour la distribution et, quand d'autres camarades auront transporté les paquets derrière une table où se tiennent un officier et quelques soldats, pour la vérification du contenu des envois, la distribution commence. Il y a, en moyenne, de cent à cent vingt-cinq colis par jour. Le « grand chef » du transbahutement de tous ces paquets sous la surveillance du censeur est un Romain qui remplissait naguère les fonctions d'officier postal et d'agent de navigation à Windsor. Il est d'une compétence incontestée en matière de transport. Il peut dire par cœur, instantanément, le prix d'affranchissement d'un colis pour n'importe quelle destination. Les embranchements ferroviaires n'ont pas de secrets pour lui. Il manie les « acheminements » comme des œufs. Il sait les horaires des trains. Il connaît presque sur les doigts les retards probables de chacun d'eux.

Comme l'attente est toujours très longue, on interpelle discrètement « l'officier postal » en arrivant :

— Dites-donc, soyez gentil ! Passez mon colis avant ceux des autres...

Lui répond par un clignement d'œil complice. Puis, pour ne mécontenter personne, il continue régulièrement sa besogne, sans céder à aucun appel.

Si les opérations de contrôle et de censure sont plutôt longues, elles ont au moins l'avantage de nous offrir un spectacle : celui du déballage des paquets des autres.

Ce qui domine dans tous ces envois, ce sont, d'abord, les cigares, les cigarettes ou le tabac à pipe. Chaque fumeur est gâté par les siens, selon la forme qu'affecte son vice mignon. Si plusieurs reçoivent toutes sortes de grâces de Dieu sous les formes les plus variées de fruits, de légumes, de caisses de pâtes, de saucissons, de fromages, de bonbons, de café, de bidons d'huile, de bouteilles de vinaigre, de conserves, d'autres, en revanche, ne reçoivent presque jamais rien ou seulement des objects d'usage personnel : des pantoufles, des savons, du dentifrice, une serviette, des chaussettes... La figure de ces pauvres diables se contracte comme celle des enfants lorsqu'ils s'aperçoivent que le Père Noël ne leur a apporté que des étrennes utiles.

Un petit bonhomme, frêle et menu comme un adolescent, aux manières recherchées, reçoit les envois de sa femme avec des débordements d'émotion. D'ailleurs, il est constamment tendu par la pensée vers celle qu'il a laissée chez lui. Les autres le regardent, apitoyés, car

ils savent qu'elle a . . . des aventures. Et des aventures connues de tout le monde, sauf du mari, bien entendu, qui, en tout cas, feint de les ignorer. Chaque fois qu'il reçoit d'elle un colis ou une lettre, il éprouve le besoin d'en faire part : « Ma femme vient de m'envoyer des cigarettes . . . ma femme vient de m'écrire qu'il fait très froid . . . ma femme me dit que . . . » Et il s'éloigne en faisant de larges gestes. Ses bras cachent l'expression du visage, de sorte qu'on se demande toujours s'il rit ou s'il pleure.

Il y en a qui reçoivent régulièrement des envois suffisants pour ouvrir une épicerie. Ainsi, l'entrepreneur millionnaire en construction a trois ou quatre colis par jour. Le chef d'un groupement politique canadien en a parfois cinq ou six. Un homme politique bien connu de la métropole en reçut neuf en même temps. Il fallut trois grandes brouettes pour transporter toute cette grâce de Dieu dans la baraque. Un industriel de Montréal eut le premier l'idée de se faire envoyer un coussin de plumes et des draps. Il eut vite un grand nombre d'imitateurs.

Chacun ne consomme pas, naturellement, ne pourrait jamais consommer seul toutes les friandises reçues d'un coup. Les friandises, ça se partage. On en donne. On en échange. On en vend même. Il y a cependant des copains — rares je le reconnais — qui, imitant l'instinct égoïste de la fourmi, entassent ce qu'ils reçoivent dans des caisses cadenassées, qu'ils ouvrent de temps à autre, en se dissimulant, comme s'ils étaient en train de faire

une mauvaise action. En général, toutefois, comme la distribution des colis se termine quelques instants seulement avant l'heure du dîner, c'est tout de suite après, sur les tables des deux réfectoires, que l'on voit s'étaler tout ce qui vient d'arriver de meilleur ou de plus périssable. Sauf les quelques exceptions signalées, les camarades offrent généreusement. Si généreusement même que, parfois, les donateurs gardent très peu pour eux. Mais qu'importe ? Ne goûte-t-on pas à tout ce qu'ont reçu les autres ? Et cela finit par compenser amplement.

Je me suis demandé si, en se faisant envoyer tant de choses, tous ces hommes tendaient uniquement à satisfaire le besoin de manger mieux et davantage. Je ne le crois pas. C'était plutôt pour avoir l'illusion d'être encore un peu chez eux, au sein de leur famille.

Comme on s'en doute, tout ce qui arrive n'est pas distribué. Le censeur du camp fait un tri selon les règlements qui, toutefois, sont assez larges et fort judicieux.

D'abord, et cela se comprend, pas d'alcool ! Les remèdes sont remis au médecin militaire qui en fait l'examen. Les livres et les brochures sont portés au bureau du censeur pour y être lus avant de nous être remis quelques jours plus tard. Les vêtements usagés, qui pourraient introduire des maladies contagieuses dans le camp, et ceux dont le port n'est pas autorisé sont remis au capitaine d'habillement qui les garde en notre nom jusqu'au jour de la libération.

En somme, tout ce chapitre de notre existence s'est déroulé sans encombre et à la double satisfaction des

internés et des autorités. Il y eut seulement une courte période d'un régime plus sévère lors du passage d'un censeur temporaire dont les scrupules allaient jusqu'à nous faire ouvrir les boites de conserves avant de nous les remettre. Ce qui nous obligeait à consommer immédiatement ces envois, à rebours du principe de la conserve, qui est de se... conserver, ou à les mettre en dépôt, d'où on ne pouvait les retirer qu'après de multiples formalités. Mais, je le répète, cela dura fort peu de temps.

J'ai dit que l'alcool était interdit et que cela se comprenait. Mais Gœthe pensait : **Ein Mädchen un ein Gläshen Wein.** C'est-à-dire : une femme et un verre de vin soulagent tous les besoins... et celui qui ne boit ni n'embrasse est pire qu'un mort... On verra un aspect du problème soulevé ici dans un des chapitres suivants. Quant aux « verres de vin », disons qu'à plusieurs reprises on a essayé, non sans succès, d'enfreindre la « loi de prohibition » imposée à notre petite ville. On sait qu'à la cantine on a vendu de la bière durant un an environ. Il n'y eut pas d'excès à signaler. Les « cas d'ivresse » furent absolument insignifiants. D'autre part, on a tenté de fabriquer... ne disons pas du vin, mais une boisson au goût alcoolisé par la fermentation de raisin sec et d'autres fruits. On buvait un petit verre de ce « composé » et on avait l'air d'avoir dégusté un nectar. Seulement, le premier jour où l'on fit l'essai pour de bon de cette nouvelle liqueur, en distribuant un gallon entier dans la baraque no 1 habitée par les Allemands, trois

ou quatre des camarades s'en donnèrent tellement à cœur joie qu'ils ne tardèrent pas à tomber dans les vignes du Seigneur ! Le pire fut que le sergent-major, à qui on rapporta l'incident, fit irruption dans la baraque. Et cela leur coûta une semaine d'arrêts. Petits inconvénients de la situation !

Il y avait aussi les débrouillards qui se faisaient envoyer des prunes en conserve dans le vin et des olives dans le scotch. Dans l'ensemble des récipients qui arrivaient au cours d'une journée, ces frodeurs parvenaient à passer leur contrebande sans provoquer les soupçons de l'officier chargé de la vérification. D'autres encore recevaient de leur famille des gâteaux ou des tartes confectionnés avec du kirsh, du cognac ou d'autres liqueurs. Plus que cela, comme il est certain qu'il y a partout des gens qui savent toujours se tirer d'affaires et que rien n'arrête, trois ou quatre des camarades parvenaient à faire entrer un gallon entier de vin. C'était alors des petits festins dans des coins retirés où la surveillance était moins à craindre. Quelques gorgées suffisaient à donner un peu de détente à l'esprit et à provoquer une gaîté qui, pour être factice, n'en était pas moins salutaire.

* * *

Plus émouvante était l'heure de la distribution du courrier. Au début, les lettres nous parvenaient assez rapidement. Puis, par suite de certains ajustements administratifs qui, par bonheur, ne furent pas de longue

durée, le courrier subit quelque retard. Le moral général en souffrit.

Le courrier était visé d'abord par le censeur, qui le remettait au porte-parole, lequel, à son tour, le distribuait aux chefs de baraque desquels chaque interné recevait ses lettres. Quand le chef de baraque annonçait à haute voix : « Le courrier ! », c'était une course folle. Tous se précipitaient et l'entouraient. Il appelait les destinataires un à un par leur nom. Presque toujours, les « élus » cachaient mal leur émotion. Il y avait des êtres plus sensibles qui feignaient de ne pas trop s'intéresser à l'appel. Ils regardaient au dehors ou semblaient très occupés à quelque menue besogne. Mais dès que leur nom était prononcé, ils bondissaient, comme mus par un ressort, le visage empourpré ou contracté, et on voyait que leurs mains tremblaient en saisissant la lettre.

La distribution du courrier était suivie par l'échange des impressions sur ce qu'il avait apporté d'espoirs ou de déceptions :

— Ma femme, disait l'un, m'écrit qu'on nous attend bientôt. Elle croit que la semaine prochaine il y aura plusieurs libérations . . .

— Mon père, au contraire, rétorquait un autre, me fait savoir qu'il ne faut pas compter sur une mesure de clémence avant l'année prochaine.

Ceux qui n'avaient rien reçu ou qui n'avaient pas de famille s'accrochaient aux camarades plus heureux et partageaient leurs joies et leurs préoccupations :

— Ton fils aîné est-il toujours malade de la rougeole ?

Et le camarade répondait :

— Merci, il va beaucoup mieux...

— Ta femme, demandait un autre, a-t-elle pu toucher l'argent chez le sequestre ?

Pour un peu, ces déshérités du sort auraient versé des larmes pour le compte des autres.

On entendait encore des conversations comme celle-ci :

— As-tu du courrier aujourd'hui ?

— Oui, une longue lettre de chez moi.

— Ah ! et quelles nouvelles ?

— Euh... il n'y a pas de nouvelles...

— Ça ne fait rien, dis-moi même ce qui n'est pas vrai. Ça m'amusera toujours !

Certaines lettres de femmes à leurs maris étaient inspirées d'une grande noblesse de sentiments. Voici un passage que j'ai copié d'une lettre qu'un camarade m'avait montrée :

« ... Je vous prie, vous tous les hommes qui êtes internés, de cesser de penser à nous. Nous avons beaucoup de courage et nous en faisons bon emploi. Rappelle-toi ce que tu m'as dit, que tu n'as rien à te reprocher et que ta conscience est nette. Je le sais aussi. Tu as toujours été honnête, bon, et respecté par tous ceux qui t'ont connu. Ainsi, mon chéri, avec toutes ces qualités, tu es bien armé pour supporter les petits et les grands travers de la vie. Sois, à n'importe quel moment, toujours croyant : c'est là la plus grande consolation, parce que Dieu est juste et bon. Quand nous avons foi en lui, nous possédons le bien suprême. »

Les lettres d'enfants étaient particulièrement touchantes. Et leur lecture n'allait jamais sans faire rougir les yeux des pères. Je me rappelle l'une d'entre elles, grossièrement tracée en caractères maladroits par un gosse de huit ans, qui disait : « Mon cher papa, je suis heureux de t'annoncer que je travaille chez le marchand de journaux, au coin de la rue, et que je gagne $1.50 par semaine. C'est moi, maintenant, qui achèterai ton tabac et te l'enverrai chaque semaine. »

Ce fut un spectacle navrant que celui des marins originaires de la Sicile et du midi de l'Italie lorsque les alliés commencèrent le débarquement chez eux. D'ordinaire, ces marins recevaient des nouvelles de leurs familles tous les trois mois par l'entremise de la Croix-Rouge internationale. À partir du moment où les régions habitées par leurs familles devinrent le théâtre d'opérations militaires, ils ne reçurent plus aucune nouvelle. Pour eux, l'heure de la distribution du courrier était devenue une sorte de tourment. Je les voyais sortir de la baraque, s'éloigner, comme pour se soustraire à une épreuve supérieure à leurs forces.

Le thème principal, pour ne pas dire unique, de la correspondance des internés, c'était la libération. Vers la fin, les lettres qui arrivaient étaient presque publiques car on les faisait circuler. Il y était toujours question de la sortie prochaine du camp et les commentaires allaient leur train.

— Ce que X et Y écrivent, disait l'un, c'est touchant. Ce sont de belles paroles, c'est un langage de douceur

et de promesses. C'est un langage que l'on me tient depuis le début. Et, sans doute, est-ce naturel. Quand on interroge les autorités sur notre sort, elles répondent toujours humainement. C'est un peu comme les médecins qui ne disent jamais la vérité aux parents. Il est bon, toutefois, que des bruits encourageants nous parviennent de temps en temps. Ils sont préférables aux mauvaises rumeurs ou même au silence. Ils produisent un bon effet sur notre esprit. Le bonheur consiste souvent à être dupé.

— Je ne suis pas si sûr de cela, répliquait un autre. L'atmosphère qui nous entoure a-t-elle changé ? On nous garde comme des maris jaloux gardent leurs femmes. Si nous protestons, on nous répond : « Ce sont les ordres ! » Or les ordres viennent du centre et les autorités intermédiaires n'osent pas les modifier de motu proprio.

— Pour moi, disait un autre, tout ceci n'a pas d'importance. Un jour ou l'autre, cette histoire finira. Ou c'est nous qui finirons. Ce qui revient au même. J'ai toujours écrit à ma famille de ne pas s'en faire et de laisser agir ceux qui ont la responsabilité de gouverner le pays. Notre libération aura lieu un jour ou l'autre. Naturellement, je ne sais pas si nous serons ici encore longtemps, parce que je ne suis au courant de rien. Mais je pense que voilà quarante mois que nous sommes internés. Et chaque jour qui passe, qu'on le veuille ou non, nous approche fatalement de la fin.

Le « philosophe » esquissait quelquefois une moue de dégoût et ajoutait :

— Moi aussi, je voudrais sortir, naturellement. Mais je me suis obligé à l'indifférence. Je me laisse aller comme un corps mort emporté par les événements et je vais où le courant m'emporte. Voulez-vous que je lutte tout seul contre la destinée ? Je n'en ai ni la force ni l'envie. La destinée, c'est Dieu et l'homme n'est qu'une poignée de poussière...

* * *

Quant aux lettres que nous écrivions nous-mêmes... mais, d'abord, un fait. Une société littéraire anglaise avait ouvert en 1939 un concours pour déterminer quelles étaient les plus belles lettres d'amour « de tous les pays et de tous les temps ». Or, chose curieuse, le jury arriva à la conclusion que la plus belle lettre d'amour avait été écrite par un prisonnier ! La lettre primée était brève. La voici : « Loin de la prison, j'aperçois une petite échancrure dans la chaîne des collines lavées par les vagues de la mer. Et c'est là que je dirige mes regards toute la journée parce que tu es au-delà de ces collines, et mon regard me transporte aussi près de toi que possible. »

Dans son laconisme, cette lettre est d'une émotion poignante. Quand on est loin, quand on ne peut pas écrire comme on veut, la seule chose que l'on puisse adresser à celle qu'on aime, c'est un regard.

Heureusement, nous n'en étions pas là ! Nous avions le droit d'écrire trois lettres de vingt-quatre lignes et

quatre cartes postales de huit lignes chaque mois. Pour certains, cette compression de l'esprit et de la pensée était insupportable. Alors ils allaient voir le censeur ou le commandant et, invoquant toutes sortes de prétextes et de raisons, ils obtenaient l'autorisation d'envoyer une ou même plusieurs lettres supplémentaires. Cette autorisation fut presque toujours accordée et certains abusèrent de la bienveillance des autorités.

Que pouvaient écrire les internés ? D'aucuns, qui possédaient des entreprises commerciales ou industrielles, parlaient de leurs affaires. Dans l'ensemble, toutefois, le courrier qui partait du camp manquait, sinon d'originalité, du moins de variété. On le comprend aisément en lisant la lettre suivante adressée à un ami par un camarade d'un certain âge et point dépourvu de culture et qui vint accidentellement à ma connaissance : « Vous voulez que je vous écrive plus souvent ? Je vous écrirai volontiers, mais que puis-je vous raconter ? Que puis-je vous dire ? Dois-je vous raconter des fables ? Lorsque je vous ai dit que je suis bien, que l'on me traite bien, je n'ai plus rien à ajouter. La vie du prisonnier est trop simple et trop monotone. Celle du premier jour est la même tous les autres jours qui suivent, même si les semaines devaient se multiplier durant encore cent mille ans. Imaginez un homme maître d'une seule chose : vingt-quatre heures. Que doit-il faire ? Manger, lire, dormir. Dormir, lire, manger. C'est une ritournelle sur ces trois rimes. En effet, je ne fais autre chose. Je parviens à rester allongé dix-huit heures sur les vingt-quatre. Je vous avoue,

toutefois, que, lorsque je me lève, je suis un homme d'étoupe. Mais, d'ailleurs, rester couché, n'est-ce pas la même chose que rester assis ? J'ai essayé de me promener. Mais de me retrouver à chaque cent verges le nez devant les fils de fer barbelés, cela me donne le vertige. Je dois alors m'arrêter. Je me remets au lit. On raconte que, quand Charles XII alla se livrer aux mains des Turcs, il resta une année entière sans se lever de son lit. Je me sens capable de devenir son émule. De grands hommes peuvent parfois être imités par de petits ! »

Et, pour finir, voici deux petits faits dont je garantis l'authenticité.

Un jour, le porte-parole des internés fut appelé chez le colonel. Après un long entretien, je le vis revenir, l'air soucieux, et s'approcher du « jeune marié » qui avait été admis à l'hôpital depuis quelques jours souffrant d'une grippe. Le spokesman lui demanda presque à brûle-pourpoint :

— Aurais-tu l'intention de t'évader ?

— Moi ? fit l'autre en sursautant.

— Pourtant, répliqua le spokesman, je viens de voir, chez le commandant, une lettre que t'écrit ta femme et elle contient un dessin mystérieux tracé au crayon rouge.

Le jeune marié protesta :

— Qu'on me montre cette lettre et je pourrai dire de quoi il s'agit. Comment veux-tu que je réfute une semblable accusation sans voir le document ?

Bref, le jeune homme s'habilla et s'en fut chez le commandant. Celui-ci lui présenta une lettre de sa femme. Au

bas de la page on voyait, en effet, des lignes rouges aux contours sinueux.

— Voulez-vous m'expliquer ce que cela signifie ? demanda le colonel.

Notre jeune ami prit la feuille. Après un rapide coup d'œil, ses joues s'empourprèrent de joie. D'une voix tremblante d'émotion, il répondit :

— Ce dessin, mon commandant, c'est tout simplement l'empreinte des lèvres de ma femme qui a voulu m'envoyer un baiser plus marqué que les autres...

Le colonel reprit la feuille. Puis il lança un grand éclat de rire.

C'étaient bien les lèvres de la jeune femme amoureuse de son mari qui avaient laissé sur le papier la forme d'un cœur saignant. Mais, comme la pression n'avait pas été assez forte, cela pouvait ressembler, au premier coup d'œil, à un dessin.

Et voici l'autre fait.

Un jeune marin, qui n'était pas italien, un jeune homme habile et adroit, était parvenu à se trouver une marraine dans la personne d'une charmante jeune fille anglaise. Après quelques lettres banales, la correspondance, appuyée par un échange de photographies, tourna vers le tendre. Le marin, qui avait l'ardeur d'un chérubin et une sensibilité byronienne, ne parvenait pas à traduire en un anglais possible le trop plein de ses sentiments. Il eut alors recours aux services d'un interné qui avait précisément, lui, un penchant particulier pour le genre épistolaire. Ce dernier se borna d'abord à met-

tre en une forme agréable les idées que le petit marin lui exprimait. Mais, peu à peu, il finit par devenir éloquent. D'autant qu'il venait de couper toute relation avec sa femme et qu'en écrivant à cette inconnue, sous la signature d'un autre, il pouvait laisser glisser un peu de lui-même. La correspondance monta rapidement de ton. On en vint aux belles envolées tendres, aux grands mots d'amour. C'était une griserie à trois !

Un beau jour, le marin alla trouver l'ami et lui dit sur un ton grave :

— Ce n'est pas moi qu'elle aime ! C'est toi !

— Tu es fou ! protesta l'autre, étonné.

— Oui ! Lis ce qu'elle vient de m'écrire . . .

Et il lui montra une feuille de papier sur laquelle la jeune fille avait tracé ces mots :

« Mon chéri, j'ai lu et relu dix fois ta jolie lettre folle... Sache que je ne veux plus vivre sans tes paroles d'amour qui chantent dans ma tête et dans mon cœur comme une chanson joyeuse de printemps... »

Cyrano réincarné après trois siècles !...

VIII

« N'IMPORTE OÙ, HORS DU MONDE... »

Anywhere out of the world !...

La vie normale est déjà « un hôpital où chaque malade est possédé du désir de changer de lit » et « celui-ci voudrait souffrir en face du poêle, et celui-là croit qu'il guérirait près de la fenêtre »... Mais ceux qui sont bridés dans leurs mouvements, qui ne peuvent pas aller à leur gré, ni « en face du poêle » ni « près de la fenêtre », ressentent doublement le poids d'une existence constamment uniforme... Et, comme l'a dit Lamotte-Houdar : « l'ennui naquit un jour de l'uniformité ».

D'où la nécessité, le besoin, l'impératif qui existe au camp de se désennuyer n'importe comment, à tout prix, par tous les moyens...

Il faut donc « se distraire ». Penser à autre chose. S'évader, ne serait-ce que momentanément, de la réalité ambiante pour se baigner dans une réalité de rêve... Voilà le problème à résoudre.

Le tabac — sous toutes ses formes — y aide puissamment. Le poète des **Fleurs du mal** ne fait-il pas dire à sa pipe :

Quand il est comblé de douleur,
Je fume comme la chaumine
Où se prépare la cuisine
Pour le retour du laboureur.
J'enlace et je berce son âme
Dans le réseau mobile et bleu
Qui monte de ma bouche en feu...

Heureusement, le tabac n'a jamais manqué. Des envois réguliers et abondants de différentes Croix-Rouges, de la Y.M.C.A. et d'autres associations philanthropiques ont toujours permis de distribuer à tous un peu de cet efficace dictame blond... qui apaise la faim et la soif, aide à la digestion, réveille quand on est endormi, endort quand on est éveillé, charme, distrait et guérit « les fatigues de l'esprit ».

On fume donc beaucoup au camp. On y joue également beaucoup. Tout homme, pour peu qu'il vaille quelque chose, ne cesse jamais d'être un enfant. On joue à tous les jeux. Pour cela aussi les mêmes associations philanthropiques se sont montrées d'une grande générosité en offrant cartes, damiers, pions, boules, cartons, etc. Car, du matin au soir, ceux qui ne sont pas occupés à une besogne spéciale jouent. Ils jouent aux cartes, aux dames, aux échecs, au tric-trac, au bowling, au fer-à-cheval et, surtout les Italiens, aux boules et à **la morra.**

Pour ce qui est des cartes, tous les jeux sont en vogue depuis le **bridge** jusqu'au **poker.** Dans un coin de notre petite ville, huit ou dix impénitents amateurs d'émotions fortes se retrouvent pour des parties étoffées de paris. Le jeu à l'argent, comme bien l'on pense, est condamné par le Règlement. Les internés eux-mêmes n'en veulent pas, au point qu'à quelques reprises certains joueurs se sont fait battre par des camarades nettement opposés à ce genre de divertissement. Mais rien n'y a fait !... Cette table de poker s'est toujours reconstituée ; personne n'a pu la disperser.

J'ai assisté une fois à une série de parties entre deux gais lurons qui avaient l'habitude de se lancer des défis aux cartes. Un des deux était, ce jour-là, particulièrement en déveine, si bien qu'il commença par perdre tout l'argent qu'il avait sur lui. Il joua ensuite la couverture de son lit, il la perdit aussi, de même que son oreiller. Ne sachant plus sur quel enjeu disputer la dernière partie, il joua... une gifle ! Et cette fois il gagna. De sorte que, s'il perdit tout, il eut du moins la satisfaction de faire rougir son copain trop chanceux.

Un avocat qui, en arrivant ici, n'était pas très ferré au bridge, désireux de se perfectionner, écrivit une lettre à sa femme pour la prier de lui expédier un traité théorique et pratique de ce jeu. Quand il le reçut, il nous le montra. Le manuel s'intitulait : **Traité complet du jeu de bridge à apprendre en cinq ans.** L'avocat crut à une plaisanterie de sa femme et entra en fureur.

Un jeu qui a rapidement gagné la faveur générale, c'est celui des échecs chinois. On connait ce jeu. Il y a un grand carton percé de trous sur lequel sont tracés des triangles colorés réunis entre eux en forme d'étoile. Chaque joueur reçoit au départ un certain nombre de boules de la même couleur que son triangle. Il doit, par bonds successifs et suivant certaines règles, aller placer ses boules le premier dans le triangle de l'étoile dessiné en face du sien. C'est un jeu qui exige une grande rapidité de décision dans les mouvements qu'on opère, car chaque faute peut engendrer un retard considérable et compromettre le résultat de la partie.

C'est à ce jeu qu'excelle d'une manière toute particulière l'ancien premier magistrat d'une grande ville de l'Est du pays. Tous ceux qui se sont mesurés avec lui ont été battus successivement et à plate couture. Ce camarade avait une façon à lui de faire retentir les petites boules dans leurs trous, de les disposer et de les faire avancer en ordre éparpillé de manière à ne pas provoquer la méfiance de son adversaire. Tout à coup, le jeu se démasque ; l'adversaire se voit vaincu et dans l'impossibilité d'opposer une défense !

Dans le groupe des Canadiens français, on joue fervemment aux échecs. Ils sont environ vingt-six appartenant tous à un même mouvement politique dont le chef est avec eux.

Quant aux Italiens, outre quelques jeux de cartes assez tapageurs, comme la scopa, c'est-à-dire le « balai », qui ressemble un peu « à la bataille », ils se livrent avec passion à la morra, jeu qui consiste à abattre en même temps que l'adversaire un ou plusieurs doigts de la main droite en énonçant à haute voix un chiffre inférieur au numéro dix. Celui des deux joueurs qui a annoncé un chiffre égal à l'addition du nombre des doigts qu'il a abattus et que ceux qu'a abattus son adversaire marque un point. Ceux qui jouent à la morra donnent ni plus ni moins l'impression d'être des sourds s'engueulant avant de s'entr'égorger.

Pendant la belle saison une grande partie de ces jeux se pratiquent au grand air. Les Italiens s'adonnent au sport des boules, jeu très répandu également à Lyon et

dans le midi de la France, où l'on organise même des joutes de championnats qui excitent la curiosité et l'intérêt de toutes les populations de ces régions. On dispute une partie de boules soit sur un terrain préparé soigneusement d'avance et lissé comme un billard, sur lequel les boules roulent avec une aisance extrême, soit sur un terrain accidenté, où il faut tenir compte de l'imprévu représenté par un caillou ou par une déclivité du sol. L'un peut faire dévier la boule, l'autre lui imprime une vitesse inattendue. Ce jeu requiert de l'adresse, un bon œil et une certaine force physique car il s'agit, quelquefois, de **bocciare** (bouler), c'est-à-dire de frapper avec sa propre boule, lancée à toute volée, la boule de l'adversaire de manière à la jeter hors du jeu et à laisser la sienne à sa place.

À cela s'ajoutent les épreuves sportives : le foot-ball, la course à pied, le fitz-ball, le base-ball, le lancement du javelot et du poids, les sauts en hauteur et en longueur, le tennis, la boxe, etc. Tous ces amusements sportifs sont parfaitement organisés. L'un de nous remplit, en quelque sorte, les fonctions de directeur des sports. Il a en consigne tous les accessoires, tels les raquettes, balles, ballons, gants, filets, etc. À l'heure fixée, le terrain et les accessoires sont prêts, de sorte que les joueurs n'ont plus qu'à s'abandonner à leur distraction favorite sans s'occuper de rien.

Une ou deux fois par an, tous les sportifs — qui se soumettent à un entraînement intensif — se produisent dans une série d'épreuves ; c'est le jour du « champion-

nat du Camp » ou le « Field Day ». On se croirait aux jeux olympiques. Il y a un jury très sévère qui contrôle minutieusement les exploits des concurrents. Les officiers et les soldats se mêlent à nous pour assister aux épreuves et même pour en surveiller le déroulement. D'habitude, cette journée trouve sa conclusion en une sorte de collation générale, offerte à tous les habitants de la petite ville, grâce aux bénéfices de la cantine. Chocolat et café au lait à volonté, gâteaux et friandises. Puis distribution solennelle des prix aux vainqueurs de chaque catégorie agrémentée au préalable d'une série de discours.

Autre divertissement durant la belle saison dû à l'initiative du commandant. Des groupes de prisonniers, accompagnés d'une faible escorte et nantis de grands seaux, étaient autorisés à faire dans la forêt la cueillette des bluets. Le soir, ils rentraient tous éreintés de fatigue, le visage et les mains violacés, mais portant des seaux à peine à demi remplis du précieux fruit sauvage canadien, car ils avaient mangé presque toute la vendeange en cours de route.

En hiver, les jeux sportifs au grand air changent naturellement.

On prépare avec mille soins le terrain d'une patinoire, où l'on fait couler de l'eau pendant deux ou trois semaines entières, afin de créer une belle couche de glace. Puis en avant les patineurs et les joueurs de hockey !

Il y a des parties fortement disputées et, malgré le manque de confort pour l'assistance, les spectateurs sont

toujours assez nombreux. Ici, ce sont surtout les Canadiens qui excellent, car il s'agit en somme d'un sport national.

Enfin, laissant de côté les arts pour le chapitre suivant, il y a une distraction qui pourrait être pratiquée avec profit par tous : la lecture. Mais elle n'est pas si aisée que l'on peut croire, surtout pendant la mauvaise saison. En effet, durant l'hiver, la baraque, cette frêle forteresse érigée contre le froid, devient une sorte de centre du monde. Dehors, tout est hostile, étranger. La pluie, la froidure, la brise... Parfois il fait beau, c'est vrai. Le soleil brille sur les cristaux de la neige avec des reflets irisés. Mais — et surtout dans le deuxième camp où nous avons habité — nous avons dû soutenir jusqu'à quatre, cinq jours de pluie d'affilée. Ensuite, le vent souffle pendant autant de temps avec une violence inouïe. La neige, soulevée en poussière, traverse le camp en rafale, s'amoncelle derrière un talus qui entoure le réfectoire, formant des barrières qu'il faut attaquer à la pelle, le matin, lorsqu'on veut passer pour aller au premier repas. On rentre du déjeuner en courant, la peau râpée par le froid humide et la neige.

C'est alors que, dans la baraque, l'existence devient intolérable.

Des soixante-dix hommes en moyenne qui l'habitent, il y en a qui parlent, qui sifflent, qui chantent, qui jouent divers instruments de musique, qui se bataillent aux cartes, qui discutent politique, qui travaillent aux « souvenirs », avec la lime, la scie, le marteau, et raclent

avec des instruments pointus le bois et le fer en produisant des crissements à faire sursauter les nerfs. Car depuis le début de notre internement beaucoup d'artisans, auxquels se sont joints beaucoup d'amateurs qui ont vite fait des progrès, se sont mis à fabriquer des « souvenirs », objets divers façonnés surtout dans le bois, qui est à la portée de la main ici.

On fabrique ainsi toutes sortes d'objets : des boîtes, des porte-plumes, des cuillers, des potiches, des statuettes, des bijoux, tels des bracelets et des bagues, des bateaux qui sont de véritables petits chefs-d'œuvre, etc. Ces objets constituent la base d'un commerce très florissant, car deux ou trois fois par an, ils sont exposés dans une sorte de Salon et mis en vente.

On trouve des acheteurs non seulement parmi les camarades mais aussi parmi les soldats et les officiers de la garde du camp. Ensuite, une fois le salon fermé, les internés sont autorisés à expédier chez eux ou à des amis des colis contenant des « souvenirs »... C'est surtout à la veille de Noël et de Pâques que ces envois ont lieu.

Les Canadiens français, sous la conduite de leur « major », qui a démontré en cela un vrai talent d'organisation — produisent de ces souvenirs sur une très grande échelle. Pour faciliter le travail, ils ont construit, avec les roues de multiplication et le pédalier d'une bicyclette, un tour actionné par les pieds qui est une merveille d'ingéniosité.

Pour revenir à la vie dans la baraque, l'hiver, il est certain, toutefois, que tous ces bruits y créent une cacophonie exaspérante qui donne l'envie de sortir, même si dehors la température est glaciale.

Comment lire dans cette ambiance ? Comment, par exemple, les médecins qui voudraient poursuivre leurs études peuvent-ils se tenir au courant des derniers progrès de la médecine et de la chirurgie ? On a bien essayé à plusieurs reprises d'organiser une salle de lecture, mais ce beau projet, qui aurait pourtant rendu tant de services, n'a jamais pu se réaliser...

Outre le bruit, il y a l'indiscrétion de certains camarades de baraque qui rend toute lecture impossible. Il suffit de s'asseoir près de son lit, devant sa grossière petite table de bois de fabrication « domestique » et d'ouvrir un livre pour qu'aussitôt un de ces indiscrets s'approche :

— Tiens ! Qu'est-ce que vous lisez de beau ?

Et là-dessus il commence à parler des livres qu'il a lus, de ceux qu'il n'a pas lus. Peu lui chaud qu'on puisse avoir envie de l'envoyer au diable !

Les livres sont pourtant l'un des grands réconforts des internés. Si tous ceux qui ont un parent ou un ami prisonnier de guerre pouvaient savoir la valeur d'un simple bouquin dans un camp d'internement, ils n'hésiteraient pas à en envoyer beaucoup.

On lit de tout ici, des manuels, des essais, des travaux d'histoire, des romans, etc. Les personnes cultivées profitent de cette longue période d'inaction pour revoir

certains classiques qu'ils avaient oubliés et c'est curieux de constater quel effet bienfaisant cette lecture exerce sur leur esprit.

Parmi les passe-temps, il faut également citer la radio. Elle n'est venue que deux ans après notre installation dans notre premier bourg et encore sous une forme très sommaire. Elle est autorisée deux ou trois fois par jour, à heure fixe, pour permettre aux intéressés d'entendre la lecture des bulletins officiels et des dernières nouvelles de la guerre.

Comme les émissions proviennent d'un petit poste local, il ne faut guère compter entendre quelque beau programme. Un peu de musique seulement avant et après le journal parlé. C'est tout !

Un mot, enfin, des animaux savants.

Un Allemand — libéré depuis et maintenant gardien d'un Zoo, quelque part au Canada — qui avait été autrefois propriétaire d'une importante ménagerie, possède deux chiennes savantes auxquelles il fait exécuter toutes sortes de tours. Il les fait asseoir sur une petite bicyclette placée sur une corde raide ; il leur fait porter des objets, sauter, danser et que sais-je encore ? Un jour, un jeune chien appartenant au censeur finit par être séduit par les charmes des deux gentilles acrobates et le résultat fut que, peu de temps après, les bureaux de l'état civil du camp eurent à enregistrer pour la première fois dans leurs annales des naissances : deux portées de sept chiots chacune !

Un autre camarade — un constructeur de Montréal, type du **gentleman-farmer** — s'est amusé à capturer dans la forêt deux taupes qu'il a essayé d'apprivoiser, sans grand résultat, il faut bien le reconnaître. Une de ces taupes, qui s'appelait Pitt, était aveugle et cela ajoutait au pathétique de son sort car la pauvre bête restait enfouie dans les coins reculés d'une cage. Le jour où le **gentleman-farmer** fut libéré, ses deux taupes le furent aussi. On ouvrit la porte de la petite cabane où elles étaient enfermées. Pendant quelques minutes, les deux bêtes n'eurent pas l'air de comprendre ce qui leur arrivait. Mais s'étant hasardées hors de la cabane et constatant que le chemin ne leur était plus barré, d'instinct elles s'orientèrent vers la forêt. Courant de toutes leurs forces, elles s'y engouffrèrent, heureuses de la retrouver et de la respirer après un si long séjour parmi les hommes !

Un autre animal dressé : une corneille appelée Jacob qu'un Allemand a ramassée dans une forêt alors qu'il habitait un autre camp, à trois ou quatre mille milles d'ici. La corneille, recueillie très jeune, s'est attachée à son maître, qui l'a amenée avec lui. Elle est très drôle, cette bête. Elle participe avec une effusion déconcertante à la vie collective du camp. Le matin, à l'heure de l'appel alors que tous les internés sont rangés sur la grande esplanade du camp pour être comptés, la corneille arrive en battant des ailes, se pose sur les fils électriques tendus entre les poteaux et assiste à toute la manœuvre. À peine l'ordre de rompre est-il donné, la corneille s'en

va vers la grille de sortie, où se forment les équipes des travailleurs qui partent pour la forêt et, consciencieusement, elle les suit jusqu'à pied d'œuvre. Elle revient pour le déjeuner et assiste aux différents défilés comme si elle était chargée d'une mission de haute surveillance. Jacob a deux défauts : cet oiseau est voleur et rancunier. Un jour quelqu'un lui lança une pierre. Le lendemain il attendit l'homme au passage et le piqua d'un coup de bec. D'autre part, il entre dans les baraques par les fenêtres et fait « main » basse sur les crayons, plumes et autres objets qu'on laisse traîner sur les tables. Quelquefois il exagère.

Ainsi, il y a quelques jours, il entre dans une salle de bains. Un brave petit vieux était en train de se rincer la bouche, et pour être à son aise, il avait ôté son ratelier, qu'il avait déposé sur le bord de la cuvette. Jacob voit cet objet qui lui est inconnu, fonce dessus, s'en empare et disparaît par la fenêtre, laissant le pauvre vieux... doublement bouche bée !

IX

LES MUSES

J'écris ces lignes un des premiers soirs après mon arrivée au camp. J'ai la tête toute sonore encore d'une orgie musicale. L'âme et le cerveau déborde de vibrations rythmiques. Il me semble avoir subi une transfusion de sang. Je me sens un autre homme...

Jamais, comme à cette minute, je n'ai saisi toute la valeur d'un épisode qui me fut raconté jadis par un confrère, envoyé spécial d'un journal parisien sur le front italo-autrichien, pendant la guerre de 1914-1918, et qui en fut témoin.

C'était sur le Carso.

Un petit soldat sicilien, écrasé sur un rocher, pleurait silencieusement.

— Qu'est-ce qui te chagrine de la sorte ? lui demanda un lieutenant.

— Ma mère est morte, ma femme est à l'hôpital et j'ai deux petits enfants.

— Chante ! répondit l'officier. Cela te soulagera !

C'est bien par le chant et par la musique que les peuples méridionaux de l'Europe exalent toute leur tristesse. Et ces peuples sont beaucoup plus mélancoliques que ceux du Nord.

Qu'y a-t-il de plus élégiaque que les airs arabes psalmodiants comme des nenies, et que les « malaguenas »

espagnoles, dont les cadences évoquent des gémissements, et que certaines chansonnettes napolitaines, où l'amour et la nostalgie se confondent en une seule plainte ?

J'en ai eu une preuve le jour de notre voyage de Montréal à notre établissement. L'angoisse nous dominait à cause de l'incertitude de notre sort immédiat. Il y avait déjà plus de deux heures que le train filait sur une voie unique, traversant des agglomérations minuscules et sans nom. Chaque tour de bielle de la locomotive semblait alourdir nos cœurs, car il nous éloignait un peu plus de nos foyers, de nos familles, de tout ce qui nous était cher et connu, pour nous porter toujours plus loin vers l'inconnu.

Tout à coup le train s'arrêta à la hauteur d'une petite ferme, dont les habitants avaient l'air d'être familiers avec les cheminots descendus du convoi pour causer avec eux.

J'attendis, le cœur battant d'incertitude, cinq minutes, un quart d'heure... Mes compagnons étaient également anxieux.

Au milieu du grand silence qui s'était fait dans les quatre wagons que nous occupions, une voix fraîche, ténorisante, s'éleva et entonna une romance populaire italienne aux cadences langoureuses :

Non ti scordar di me

La vita mia legata a te...

(Ne m'oublie pas, ma vie est liée à toi pour toujours...) disait le refrain...

J'avoue humblement que je me défends mal contre l'envoûtement de ces airs simples, de ces rengaines gnangnan, où invariablement « brune » rime avec « lune $ et « amour » avec « toujours » . . . En tout cas, l'émotion dont j'étais envahi à cette minute, je la sentis gagner de proche en proche tous les autres hommes qui étaient là. La voix chantait, chantait toujours . . .

C'était celle d'un médecin montréalais qui possède un organe vocal en tout point excellent.

Non ti scordar di me . . .

insistait la voix, avec des tonalités tantôt chaudes et passionnées, tantôt désespérées.

Chacun de nous répétait en lui-même ces mots, fredonnait ces notes à l'adresse de la « femme aimée » qu'il laissait derrière lui.

Quand le point culminant de la mélodie fut atteint, le point culminant de notre émotion le fut également.

Nous étions soulagés, délivrés de notre souffrance. Exorcisés, en quelque sorte. Une fois de plus, la magie de la Musique avait opéré : cette magie qui veut que, seule entre toutes les autres formes de l'Art, elle trouve d'emblée, directement, la voie mystérieuse de l'âme humaine.

Seulement, c'était dans notre chair saignante que le prestige s'était accompli.

Le vers magnifique de Baudelaire me revient à l'esprit : « la musique, parfois, me prend comme une mer ».

On comprend parfaitement à quel but généreux ont obéi les autorités militaires qui commandent notre petite

ville en autorisant nos divertissements musicaux, et en les favorisant même dans toute la mesure du possible.

Les Allemands, qui habitaient seuls le camp avant nous, avaient, d'ailleurs, profité largement de cette autorisation.

Le sergent du service médical sanitaire leur avait prêté un piano que nous avons nous-mêmes gardé pendant un certain temps avant d'en acheter un à notre compte. Le musicien d'une brasserie munichoise de Montréal fort fréquentée durant quelques années avait formé un premier embryon d'orchestre avec un accordéon et trois violons. Cet orchestre s'élargit considérablement par la suite. D'autres, suivant le goût de leur pays, avaient formé une chorale.

Le lendemain de notre arrivée, les Allemands organisèrent un concert en notre honneur. Ce fut pour nous une stupéfaction, une révélation et un réconfort à la fois.

Les violons et l'accordéon se firent entendre dans les valses de Strauss.

Jamais je n'ai été autant pénétré par les roulades enveloppantes du « Beau Danube Bleu ». Ah ! Vienne, Vienne, ville frivole et charmante, où es-tu ?

Enfin, le chœur rangé, discipliné, carré, massif comme un régiment de Poméraniens, n'eut ni une faiblesse, ni une rature en exécutant une marche de Wagner.

Les concerts qui suivirent furent naturellement mixtes. Les Italiens eurent vite leur part. Car, outre le médecin, ils pouvaient mettre en ligne un musicien accompli, un artiste dans toute l'acception du mot : un jeune

maestro au double talent de compositeur et d'exécuteur, titulaire de la chaire d'orgue d'une grande église de Toronto. Ce grand jeune homme au nez aquilin très prononcé, frémissant comme sa musique dont l'inspiration mélodique est étayée par une solide technique, ne vit réellement que lorsqu'il est assis au clavier, devant une feuille rayée. Alors, il n'est plus le même. On le sent transporté dans un autre « climat », très loin de nous, dans le royaume céleste des sons, où vraiment l'homme semble pouvoir approcher un peu de Dieu. Ses doigts se meuvent avec une agilité surprenante, et à une vitesse vertigineuse, soit qu'il passe d'une touche à l'autre, soit qu'il saisisse les portées entières, ou qu'il trace des« pattes de mouches » entre les rayures du papier...

En dehors de ces moments, ce musicien parfait est un homme nerveux. Il ne tient pas en place. On le voit un peu par ici, un peu par là, rôder dans le camp en rongeant le frein de se sentir bridé, lui qui possède la faculté de brider cette chose merveilleuse qu'est l'harmonie.

Depuis qu'il est au camp, il a composé plusieurs morceaux qui ont été créés ici même et accueillis par un très vif succès. D'abord une « Chanson de prisonnier » que tout le monde fredonne maintenant. Ensuite, une « Prière » sur paroles d'un autre médecin, un chirurgien de valeur, dont j'ai déjà parlé, qui manie la rime avec autant de sûreté que le scalpel. Enfin, il a composé sept **Oratorii** pour orgue, dans lesquels il a

saisi avec une justesse émotive du meilleur aloi sept moments différents de l'existence de notre petit bourg.

Naturellement les musiciens se multiplièrent par l'arrivée de nouveaux internés au point que, dans notre deuxième camp, il y avait, composés en majorité d'Allemands, une fanfare complète, un orchestre avec cuivres et cordes, un orchestre composé seulement de violons et de violoncelles et, enfin, un orchestre comique composé d'instruments hétéroclites.

Sans compter un orchestre italien de mandolines et de guitares.

Excusez du peu.

Le dimanche, quelques internés de la Baraque 7, qui possèdent un phonographe, viennent à l'hôpital donner des auditions pour égayer les malades.

D'autres « artistes » se produisent pendant ou après les « banquets ». Parmi eux, il y en a un qui a vraiment le don de la chansonnette. Il possède la finesse d'un Tino Rossi, sans tomber dans l'excès du doucereux. Il n'a que 26 ans et, à Hamilton où il exerce la profession d'ingénieur-électricien, il possède un orchestre complet d'amateurs. Il chante de la musique facile, des chansons italiennes de rues telles que **Torna piccina mia** ou **Mia bella signorina** avec des roulades charmantes et une manière bien à lui de prolonger la dernière note en la rehaussant langoureusement avant de la laisser mourir . . .

Un constructeur de Hamilton a un genre tout différent. Il a composé pour son usage personnel des chan-

sons parlées, qu'il débite sur un ton pince-sans-rire irrésistible. Son grand succès est **Suzy**, parodie du Napolitain en Amérique qui parle l'anglais avec un fort accent natif.

C'est encore un gai luron que ce Montréalais robuste à l'entrain et à la bonne humeur duquel ceux d'entre nous qui restèrent enfermés pendant plus de trois semaines dans les cellules d'une prison doivent des instants de réconfort. Il possède un bagout intarissable et le talent de cent bonimenteurs de foire mis ensemble. Il s'est créé une double popularité en détaillant avec force sous-entendus verveux la rime grivoise et en poussant la note sentimentale. Cet amateur-phénomène a même innové dans le genre en construisant en plein air un jazz monstre pour lequel il a utilisé jusqu'aux boîtes de café vides en tôle et des tessons de bouteilles pour obtenir des sons. Mais l'appareil était si encombrant qu'un beau jour le sergent-major le lui fit démolir. Les instrumentistes sont nombreux. Nous avons un duo de guitare et de mandoline — deux amateurs de Hamilton — qui est excellent. Ce sont deux musiciens avertis et parfaits, au point qu'un soir, au cours d'un banquet, ils purent exécuter le fameux « quatuor » de **Rigoletto.**

On raconte que, le soir de la création de **Rigoletto** à Paris, Victor Hugo pleura et s'écria :

— Qu'on donne à la poésie le moyen de s'exprimer avec quatre rimes à la fois comme la musique fait chanter quatre voix ensemble, et je pourrais, peut-être, faire aussi bien que Verdi !

On comprend donc ce que cette évocation du fameux quatuor ait pu produire ici, sur un auditoire un peu simple mais sincèrement émotif. Lorsque la fin du morceau fut venue, un des assistants qui frémissait se leva et cria à l'adresse des deux exécutants :

— Que Dieu vous bénisse !

Un vieux Napolitain s'amuse comme un fou avec un petit accordéon sur lequel il égrène des tarentelles que, de temps en temps, d'autres soulignent avec des pas qui voudraient être des danses.

Nous avons, d'autre part, écouté avec plaisir trois ou quatre concerts de belle qualité que donne hors de l'enceinte du camp la fanfare du régiment auquel appartiennent les soldats de la garde. Cette fanfare a joué des extraits d'opéras et des marches militaires. Comme ces concerts avaient lieu à proximité des baraques militaires, qui côtoient le camp du côté du bois, il a suffi aux internés de s'approcher de la bordure de fil de fer barbelé pour ne pas perdre une note... Et c'était un spectacle significatif que celui des prisonniers et de leurs gardiens également attentifs, recueillis et silencieux pendant l'exécution des pièces, confondre ensemble, à la fin de chaque morceau, un enthousiasme égal.

Tout de suite après la musique, la faveur populaire dans notre petite ville va au cinéma.

Nous avons des séances de cinéma deux soirs par semaine, le mercredi et le samedi.

La Y.M.C.A. qui, ainsi que la Croix-Rouge internationale, mérite non seulement les éloges mais la recon-

naissance de tous ceux qui, dans tous les pays, ont été ou sont prisonniers ou des internés de guerre, nous fournit un film par semaine pour la modique somme de cinq dollars. Le prix d'entrée à la représentation de ce film est de cinq cents. Nous louons nous-mêmes un autre film par semaine, mais le prix d'entrée pour assister à la projection de celui-là est de dix cents.

Ce sont, en général, des films de la production courante d'Hollywood. Quelquefois, il nous arrive d'en avoir de très beaux. Ce sont les mêmes que l'on voit dans les cinémas de toutes les villes, sauf que tous les films qui se rapportent à la guerre sont interdits.

Les bandes comiques amusent énormément les camarades. Mais celles qui les intéressent par-dessus tout et qui provoquent à proprement parler une sorte d'ivresse collective, ce sont les films qui ont comme protagoniste une jolie actrice et comme sujet une grande aventure d'amour. Il faut entendre alors les gémissements et les murmures par lesquels le public souligne les passages les plus passionnants du film. Pendant toute la soirée, après la représentation, on ne parle que de cela. L'héroïne du film est discutée, approuvée, critiquée avec une telle ardeur qu'on se croirait au lendemain d'une première sur le Broadway.

Tous ces films sont dialogués en anglais, ce qui n'empêche pas les camarades qui ne comprennent pas l'anglais d'être des spectateurs assidus.

J'ai demandé à un de ceux-ci, un vieux marin sicilien :

— Que viens-tu faire au cinéma, puisque tu ne comprends pas un mot ?

— Cela ne fait rien ! me répondit-il. Si je ne comprends pas, je vois, et cela m'amuse.

Dans le deuxième camp, les Allemands possédaient trois ou quatre vieux films dans leur langue et nous les ont présentés à plusieurs reprises. Le grand succès fut une opérette allemande intitulée **Gasparone** dont la protagoniste est une chanteuse hongroise aux formes provocantes, et qui joue son rôle avec un entrain endiablé. La pellicule a été redonnée plus de huit fois.

On nous a présenté un seul film italien et ce fut un désastre ! Il s'agissait d'une très mauvaise adaptation cinématographique de l'**Othello** de Verdi tournée par une petite maison de New-York.

Attirés par le titre et par le nom du compositeur, les internés se pressaient nombreux dans la salle mais ils furent bien déçus quand ils s'aperçurent de quel genre de production il s'agissait.

Au moment de mon départ du camp, j'avais entamé des pourparlers afin d'obtenir quelques films en langue française pour faciliter l'enseignement du français, et je pense sincèrement que j'aurais pu en obtenir.

À côté du cinéma, nous avons aussi le théâtre. Nous étions en train de nous bâtir une scène lorsque nous fûmes transférés du premier au second des deux camps où j'ai séjourné. Là, les Allemands, qui avaient formé une troupe régulière, donnaient presque chaque mois une ou deux représentations de quelques pièces présen-

tées avec beaucoup de goût. Un ancien directeur de la U.F.A. de Berlin et le directeur d'une salle de spectacles de Toronto avaient pris la charge de construire un véritable petit théâtre, muni d'un plateau, d'une scène, d'un rideau, de coulisses et de décors. Ils donnèrent ainsi plusieurs spectacles qui remportèrent un très vif succès.

De mon côté, j'organisai une soirée en français et en italien avec une troupe d'internés des deux langues qui joua avec beaucoup d'entrain.

Outre que de bâtir des décors, les deux Allemands qui s'occupaient du théâtre avaient constitué une petite garde-robe contenant des costumes qu'un ancien tailleur, devenu pour l'occasion le costumier, adoptait ou arrangeait selon les interprètes et le personnage qu'il fallait jouer. Le coiffeur d'un bateau marchand allemand était le maquilleur en chef et il s'acquittait de sa besogne avec une maestria digne d'un professionnel.

Dans ce Parnasse à écartement réduit qu'est notre petite ville, il n'y a pas que Thalie et Euterpe. D'autres muses sont cultivées.

D'abord, la Poésie lyrique, qui a deux ou trois représentants dont l'un, ancien ministre protestant, manie la rime avec aisance et inspiration.

La Peinture a, elle, plusieurs respectables adeptes. Un artiste d'indiscutable valeur, qui dirige une excellente école à Montréal. Un jeune et très brillant ancien élève de l'Académie de Brera de Milan, portraitiste d'une personnalité marquée qui marche à grands pas vers un avenir prometteur. Sans compter plusieurs Allemands

qui reproduisent des fleurs, des animaux ou des paysages, avec un effet sûr de couleurs.

La Sculpture trouve en un Montréalais d'origine florentine un digne émule de grands ancêtres de son pays natal.

Enfin, il y a les Écoles...

La question de l'enseignement est une de celles qui importent le plus dans le camp.

Dans notre premier établissement on ouvrit quelques cours de français et d'anglais, qui obtinrent un très vif succès. Mais on était loin d'avoir créé un organisme digne de la tâche de l'enseignement. Dans le deuxième camp, je trouvai une organisation vraiment remarquable qu'il faut attribuer à la méthode et aux principes appliqués par celui qu'on appelait « le ministre de la culture populaire », un ingénieur allemand qui représentait au Canada l'une des plus grandes fabriques de moteurs d'Allemagne.

Grâce aux soins assidus de ce technicien et à la bonne volonté d'un certain nombre de collaborateurs internés transformés de but en blanc en « professeurs », il fut possible d'inaugurer et de maintenir régulièrement cinquante-deux cours d'enseignement. Il y a d'abord, en langue allemande, toute une série de cours d'un intérêt pratique ou théorique ou les deux à la fois. On y enseigne les mathématiques, la géographie, la physique, la mécanique, etc. Ces cours ne sont pas seulement un passe-temps. Ils ont aussi pour but de permettre à un certain nombre de jeunes internés qui devront reprendre

leurs études au moment de leur libération de se préparer à subir heureusement des épreuves dans les Écoles supérieures. C'est ainsi qu'il y a dans les classes plusieurs élèves qui se préparent aux examens du baccalauréat.

En outre, on étudie les langues étrangères. Il y a des cours d'anglais, de français, d'italien, d'allemand, d'espagnol et de russe.

J'ai personnellement la charge de trois classes de français (premier, deuxième et troisième cours), deux classes d'italien, une classe d'histoire de la littérature française et un cours de philosophie.

Il faut ajouter à tout cela les leçons-conférences de l'Université populaire du camp que j'ai fondée grâce à l'appui et à la bonne volonté de l'ingénieur allemand qui s'occupe de l'instruction. Les cours de cette université populaire ont lieu le samedi après-midi et le but poursuivi est d'élargir le domaine des connaissances générales des internés et de leur donner la possibilité de ne pas perdre tout à fait le temps qu'ils passent au camp. Il s'agit, en somme, d'une série de conférences sur les thèmes les plus divers et dans la forme la plus simple et la plus claire possible afin de permettre à tous — même à ceux qui ne peuvent avoir grand espoir d'améliorer leur sort d'avant-guerre — d'acquérir quelques nouvelles connaissances et de ne pas être trop handicapés au moment de leur libération. Une série de conférences de vulgarisation et voilà tout !

Tous ces cours jouissent de la faveur générale des internés, qui les suivent avec assiduité et qui font tout leur possible pour mettre cette aubaine à profit.

X

LA VILLE SANS FEMMES

Eh bien, oui ! Il faut appeler les choses par leur nom. Dans cette petite ville où, compte tenu de la situation générale, nous sommes bien nourris, bien traités, bien soignés, un seul « détail » suffit à rendre l'existence presque insupportable. Cette ville est « la ville sans femmes » !

Là réside le drame. Pas ailleurs.

Pas pour moi seulement. Pas exclusivement pour ceux qui sont ici, dans le camp. Mais également pour tous les habitants de tous les autres camps d'internés éparpillés dans le monde.

C'est à vous que je pense en écrivant ces lignes, à vous tous en captivité dans les pays alliés ou dans les pays ennemis, en France ou en Belgique, en Allemagne ou en Italie, en Russie ou au Japon. Vous tous, soldats, marins, aviateurs, civils, relégués dans des enclos entourés de sentinelles et de fils de fer barbelé, pour des raisons militaires, politiques, religieuses ou d'ordre public, jetés, volontairement ou non, coupables ou innocents, dans la mêlée de la guerre... vous tous qui souffrez dans votre chair vivante du même mal, et endurez la même peine.

Chaque groupe de personnes qui vivent ensemble possède une sorte d'esprit collectif lui appartenant en propre.

Ici, cet esprit collectif est dominé par une seule pensée : la femme.

On peut protester :

— L'amour ? Pouah !

Pourtant ! Même sous sa forme la moins idéale et la moins noble, l'amour est une chose très sérieuse. C'est par lui que marche, se renouvelle et se perpétue le monde.

Voici quelques notes cueillies sur le vif, au fil des jours.

* * *

On parle des femmes. On en parle le matin, l'après-midi, le soir.

Parfois, la nuit, dans les baraques, il y a de l'agitation, du bruit, de l'inquiétude. Les hommes parlent encore des femmes. Des anciennes qu'ils ont aimées, des nouvelles qu'ils comptent aimer un jour.

Et cela énerve, agace, excite . . .

Mais l'habitude de la continence finit tout de même par endormir les sens. Alors, on parle encore des femmes. Mais à la manière honnête. Des mères, des sœurs, des parentes.

Et cela réconforte le cœur.

* * *

Charles d'Orléans qui, au début du XVième siècle, vécut vingt ans interné, disait :

C'est le printemps...
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye
De soleil riant, cler et beau...
Il n'y a beste, ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crye...

Nous chantons aussi, comme nous pouvons. Et nous crions. Car, en ce moment où la nature tout entière célèbre son renouveau, nos âmes traversent leur période de ressuiement. Autour des baraques, près des planches noircies par la fumée de l'hiver, il y a de l'herbe qui sent bon. Des petites fleurs attirent les premiers papillons blancs. On dirait qu'une brusque folie s'est emparée des vivants.

Les chats de la cuisine, les petites chattes gris perle adoptées par les Canadiens français, s'en vont dans la nuit, par le camp, balançant leur corps dans une ondulation glissante, miaulant, se plaignant comme si une étrange peine coulait en eux et se mêlait à la douceur de l'espace.

Le chien du censeur vient de grand matin aboyer son aubade langoureuse sous les fenêtres de la baraque habitée par les deux petites chiennes de l'ancien propriétaire de cirque.

Tout autour, on entend les oiseaux chanter d'une voix si légère, si joyeuse, si allègre, qu'on a l'impression de les voir sautiller de branche en branche.

Dans la forêt qui nous entoure, les taupes s'abandonnent à des courses aventureuses... Les crapauds, en longue théorie, gagnent les petites mares en vue de leurs recherches amoureuses.

Les insectes quittent leur dépouille larvaire, se déshabillent des cocons, sortent de sous la terre, de sous les écorces et, menant leur vie parfaite, s'accouplent avant de mourir.

Les arbres craquent sous les pousses nouvelles. La terre elle-même bouge, exhale une odeur épaisse, une fermentation d'ivresse.

C'est le printemps ! le vrai !

Les hommes de la petite ville ressentent eux aussi la blessure languide de leur douloureux désir. Mais ils sont sans femmes !

* * *

Chaque médaille a son revers.

Il y a des hommes qui ont souffert constamment à cause d'une femme aimée. Pendant toute la durée de l'amour, une sorte de brouillard a entouré leur esprit.

Ici, délivrés de l'obsession amoureuse, on dirait qu'une grande clarté se soit formée en eux. Ils éprouvent de l'amertume à se sentir seuls. Mais cette amertume n'en garde pas moins sa force tonifiante.

* * *

Celui qui a une maîtresse ou une femme et vit ici pendant longtemps a l'impression que le Mur de l'Éloignement devient peu à peu le Mur de l'Oubli. Et il lui faut une grande force pour se défendre contre le découragement.

* * *

À la porte de la salle de bains, je rencontre un gros bonhomme ruisselant de sueur et d'eau savonneuse :

— Je viens de laver mon linge. C'est la première fois que cela m'arrive. Mais lorsque je rentrerai chez moi, je me garderai bien de faire des reproches à ma femme. Car, vrai ! . . . pour un sale truc, c'est un sale truc !

* * *

Je ne sais plus quel écrivain a dit : « Ce n'est plus la peine de rester dans ce monde, quand on n'y fait plus l'amour. »

Il avait rudement raison !

* * *

Heureux les premiers jours de notre arrivée ici ! Nous étions encore fraîchement imbus de la vie extérieure. Chacun revoyait sa femme, sa mère, sa sœur . . . On leur parlait, on vivait avec elles.

Aujourd'hui, hélas ! ... on est tellement pénétré par la conviction d'être seul que cette pensée grouille devant nos yeux, fourmille comme un essaim d'atomes invisibles, à travers un rayon de lumière. Elle est tellement clouée en nous, cette conviction, qu'au premier temps de notre liberté, nous nous croirons toujours seuls !

* * *

On raconte que la Vierge de Liesse faisait évader les prisonniers et employait volontiers son pouvoir à s'opposer à l'exécution des arrêts de Justice.

La Grâce n'est-elle pas meilleure que la Justice ?

* * *

Le « jeune marié » m'explique ainsi son tourment :

— Quoi que je fasse, je pense à Elle. C'est un bruissement aux oreilles. Un étourdissement à l'esprit. Une incapacité de penser ... Si je ne perds pas la raison, je pourrai dire que cette raison aura surmonté une bonne épreuve. Le souci, qui agit excentriquement, a moins de prise que lorsque la raison est normale. La douleur pique une chair déjà mortifiée. Cet état d'exaltation d'où sont sorties nos forces a produit, par loi de réaction, une paix fatiguée, une torpeur, une demi-veille de l'âme ...

* * *

Le moment est arrivé où je ne puis plus penser ni au passé, ni à l'avenir . . . ces deux espaces formidables, si commodes pour l'agrément de l'esprit. Je suis confiné dans le présent. Et le présent d'un prisonnier, n'est pas « le temps sur des ailes rapides » . . . mais une image de plomb, effondrée dans un coin.

L'ennui a aussi ses fantaisies. Des jours, je désire me voir avec deux nez ou trois yeux, ou la tête tournée en arrière. Histoire de changer. Mais je ne change pas. Personne ne change. Rien ne change.

Toujours la même promenade, dans le même camp . . . Le même lac et la même forêt . . . Les mêmes cailloux par terre, à la même place . . . Les mêmes fils de fer barbelés . . . les mêmes mitrailleuses.

Et l'on n'y rencontre jamais ni une femme, ni un enfant !

* * *

Rêver ! . . . Aimer ! . . .

Sortir du pauvre limon originaire, pour devenir quelques instants un pèlerin de l'Infini !

* * *

Le « philosophe » m'a dit ce matin :

— Tu t'étonnes que tous les types d'ici ne pensent qu'à leur femme. C'est tout à fait naturel. L'homme est composé de cœur et d'intelligence. Et le cœur a une vie à part. Il a besoin d'un aliment : espoir ou

illusion. Sinon, il se ride, il se tarit, et meurt avant longtemps. Et qui peut mieux donner à l'homme l'espoir ou l'illusion, sinon la Femme ?

* * *

Le cœur de l'homme a certaines lois organiques, qui subsisteront tant qu'il existera.

Certaines douleurs — comme celle de l'amour — le feront gémir à tous les âges, et dans n'importe quelle condition.

* * *

Répliques saisies au vol.

— Je me suis marié, mais j'ai commis une erreur ! Car pour se marier il faut beaucoup d'argent et peu d'intelligence.

— Non, non ! Vous aviez trop d'intelligence et pas assez d'argent.

— Allons, soyons exacts ! J'avais peu de l'un et de l'autre . . .

* * *

Quel est l'homme, qui, une fois au moins avant de mourir, n'a plié sous la douleur de la déception ?

* * *

Il fut un temps où j'aspirais à l'oisiveté comme un délice. Ici, elle est notre pire ennemie. On la porte comme un cilice. Je suis d'accord avec les Pères de l'Église pour la condamner comme le pire des péchés mortels.

* * *

Les idées des hommes ressemblent aux toiles d'araignée. Un rien les déchire. La prudence peut conduire exactement au même point où conduit l'imprudence. Et l'obsession de la femme aimée peut amener au même désarroi que le manque d'amour.

* * *

Un trait touchant.

Tous ceux, ici, qui ont une maman, se préoccupent surtout de la consoler.

Les femmes sont des choses faibles, par nature. Mais elles le sont bien davantage si on leur ajoute le sentiment de l'amour maternel.

— Les mères s'alarment de tout, elles grossissent tout, m'explique ce matin un ami, médecin de Toronto qui adore la sienne. D'un atome, elles font une montagne. Il faut un art raffiné pour manier le cœur d'êtres aussi délicats que les mamans...

* * *

Effet de l'ennui.

Un jeune homme m'avoue :

— Je me suis abreuvé à l'apathie comme à un narcotique. Et cet opium de l'âme me procure des rêves si délicieux, un calme tellement inexplicable, qu'il y a des jours où je ne ferais aucun mouvement, même pour gagner l'amour d'une jolie fille.

* * *

On entre en captivité en apportant avec soi toutes ses passions. Les mois et les années passent. Pour essayer de vivre, on entreprend une lutte violente afin de dompter la sensibilité et refouler les élans du cœur. Mais, de temps en temps, la sensibilité fait une rechute. Et alors, ce n'est pas drôle !

Parfois la crise du désespoir sentimental s'aggrave par le désespoir intellectuel. C'est à ce moment qu'on souffre étrangement d'être et de ne pas être.

* * *

Les hommes sont rarement discrets sur les choses intimes de l'amour. Ils ont tendance à se vanter des conquêtes faites, et même de celles qui sont restées à l'état velléitaire.

Il faut les entendre parler entre eux ! Je les écoute souvent.

Ces souvenirs lascifs ont un grave défaut : ils se ressemblent tous ! Chacun croit avoir été le seul à être

le héros d'une certaine aventure. Mais on s'aperçoit vite que l'expérience du voisin ressemble fort à la sienne. L'homme reprend ainsi sa place dans la nature : un animal parmi les autres animaux.

* * *

On console un marin qui pique une crise de désespoir :

— Ne te plains pas ! Tu es tout de même bien portant. Tu souffres moins qu'un malade. Tu souffres moins que les habitants des villes bombardées.

— Je m'en f... ! Je souffre quand même assez pour moi !

* * *

Le « jeune marié » est poète à son heure. Il se promenait avec moi tout à l'heure et nous cotoyions un jardinet tout illuminé de l'éclat coloré de fleurs sauvages et parfumées :

— Je ne peux pas voir une fleur, murmure-t-il d'une voix rauque, sans penser à elle !

* * *

Un homme me fait des confidences :

— Cet internement m'a fait du bien car, en sortant, je vais donner un adieu définitif aux femmes, qui ont tenu une large place dans ma vie. Ne plus les aimer !

Ne plus les désirer ! Quel soulagement ! Quelle joie ! En partant d'ici, je vais commencer une nouvelle vie.

Je l'écoute... et je pense : « Il y a des gens qui commencent toujours une nouvelle vie. Ils croient faire peur à la nature humaine avec un serment. En réalité, ils ne s'aperçoivent pas qu'en parlant ainsi, ils ne font que lui lancer un défi ! »

* * *

Rencontre au « parloir », où ont lieu les visites maintenant permises, entre une jolie montréalaise venue voir son mari... et un camarade.

— Comment allez-vous ? dit-elle. Le moral est bon ?

— Le moral... ça va, répond-il. C'est plutôt l'immoral qui ne va pas !

* * *

C'est Jules Romains qui a écrit : « L'âme souffre de se voir employée à des besognes dont elle sent d'une façon trop aiguë l'insuffisance ».

Et le corps, donc !

* * *

Un beau garçon de vingt-cinq ans chante une chansonnette italienne, dont les mots se suivent à peu près ainsi: « Aujourd'hui c'est un jour de grand bonheur. Ma

belle femme m'a quitté et m'a laissé enfin libre. Je suis encore maître de ma vie et je veux en jouir tant que je peux. Ah ! vivre, même si le cœur éprouve quelques instants de nostalgie ! Je n'ai de rancune contre personne. Je bénis celui qui me l'a enlevée... parce que la vie est belle, et je veux la vivre toujours davantage. »

— Pourquoi mets-tu tant d'ardeur à chanter cela ? lui demandai-je.

— Parce que ces mots correspondent exactement à ce qui vient de m'arriver, me dit-il. Et je suis heureux qu'il en soit ainsi. Heureux ! Très heureux !

Et en disant cela, ses yeux se voilent de larmes.

* * *

Minuit !...

Depuis deux heures déjà les baraques sont éteintes. La nuit de janvier est froide. Du ciel étoilé tombe une sorte de clarté pâle qui détache les contours des arbres.

Les « chauffeurs nocturnes » chargent plus qu'ils peuvent les poêles, qui lancent en l'air d'épaisses colonnes de fumée. Le camp ressemble à une immense usine : les Forges de l'Ennui.

Comme toutes les nuits à pareille heure, tout à coup, arrive de loin, long, strident, aigu, l'écho du sifflet de la locomotive du rapide qui passe à quelques milles du camp et sera demain matin à sept heures à Montréal.

Ce sifflet pénètre le cœur comme la lame froide d'une épée. On a envie de courir après lui, de s'attacher à lui, de le suivre. De le charger d'apporter demain ma-

tin, à l'aube, à la femme aimée, une touffe de pensées et de baisers...

* * *

Un jeune ameureux de Toronto, qui depuis longtemps déjà ne reçoit plus de lettres de celle qu'il aime, me dit un mot plein de profondeur :

— Au fond, l'amour ne meurt que d'une longue déshabitude...

* * *

Il est fatal que, par suite de tels tourments, beaucoup de liaisons se brisent. On ne peut pas endiguer la vie comme une rivière. Il arrive toujours fatalement un moment où elle déborde, et recouvre les malheurs d'un homme.

La vie se referme sur une douleur, comme la mer sur un cadavre. Quel que soit l'amour qui s'en est allé par le fond.

* * *

Louis est triste. Les lettres de sa femme se sont espacées. Je cherche à le consoler et à lui redonner de l'espoir...

— C'est inutile, me répond-il d'un ton résigné ; si une femme se détache d'un homme, c'est qu'elle a trouvé son point d'appui chez un autre homme...

* * *

Dans chaque baraque, des dessins en couleurs qui font des taches criardes sur les murs, les vitres des fenêtres, les cloisons de carton des couchettes, même sur le dossier des chaises, étalent des corps féminins nus ou presque nus en des poses provocantes et lascives. Ces dessins ont été découpés dans les magazines **Esquire** ou d'autres prériodiques semblables par des camarades victimes de « refoulement ». A travers cette iconographie naïve, la femme absente reste toujours omniprésente.

* * *

Ce grand jeune homme n'a eu qu'une passion et a maintenant toutes les raisons d'en être guéri. Il vient de lire un roman qui l'a fort impressionné, et il est déjà prêt à faire une rechute.

— L'auteur, me dit-il, considère la femme comme une créature, une sorte d'animal agréable qui se livre par un mouvement irrésistible de son bon cœur et de son joli corps. Elle serait donc un être purement (et quand je dis purement !...) sensuel ! Par conséquence logique, l'amour devrait être un acte physique, toujours identique à lui-même, en sa brève brutalité... Or je prétends ceci : il est possible que les femmes soient comme ça... Mais pas toutes, pas toutes. Et il est également possible que l'amour soit souvent comme ça... Mais pas toujours, pas toujours !

* * *

Le « philosophe » s'est fait une spécialité de consoler les camarades en « mal de jalousie ». Et il y parvient fort bien. Curieux, je lui ai demandé ce qu'il leur racontait.

— C'est bien simple, m'explique-t-il. En narrant leurs malheurs, ils ajoutent tous en guise de refrain : « Il aurait fallu que je me méfie... Toutes les femmes se ressemblent... » Alors je leur dis : « Non, mon vieux... Si rien ne ressemble à une femme comme une autre femme, il est également vrai que rien n'est plus différent d'une femme qu'une autre femme. » Et cette vérité première obtient toujours son effet...

J'ai voulu sonder le « philosophe » sur ce problème délicat. Mais il s'est immédiatement rebiffé.

— Ah ! non, mon vieux... Non... Pas pour moi ce truc-là. Les femmes ne valent pas les ennuis, les tracas et les peines qu'elles nous causent.

D'où j'ai conclu que le philosophe avait dû souffrir beaucoup à cause de l'amour d'une femme.

* * *

Ce qui doit toujours consoler un homme, c'est que, si les femmes possèdent réellement une prodigieuse faculté d'oubli envers ce qui fut « tout » pour elles, en revanche et en guise de compensation, elles possèdent une formidable faculté de renouveler leur amour. Et, comme on dit en termes sportifs, c'est en « longueur » qu'on finit toujours par avoir le dernier mot...

* * *

Aujourd'hui j'ai assisté à la mort de Don Juan.

Entendons-nous. Il ne s'agissait pas d'une vraie mort. Et il ne s'agissait pas du vrai Don Juan.

Mais, à cela près, c'était vrai tout de même !

« Don Juan » est un camarade que j'ai commencé à appeler de ce nom à cause des innombrables aventures d'amour qu'il a eues avant d'échouer ici. Il a dépassé de peu la quarantaine. Son aspect rappelle celui d'une coquette.

Il a précisément ceci de commun avec les coquettes : une sorte de charme qui lui permet de gagner instantanément la sympathie des personnes qu'il approche. Là où il faut à un autre des semaines ou des mois pour créer un élan d'amitié chez une femme ou chez un homme, quelques minutes suffisent à « Don Juan » pour plaire. Aux hommes, pour certaines raisons. Aux femmes, pour d'autres raisons.

J'imagine aisément ce qu'a dû être l'existence de cet homme. J'ai essayé de la percer à jour à travers les longues conversations que nous avons eues ensemble, le soir, lorsqu'il était malade, que l'hôpital était plongé dans le silence et que, ne pouvant dormir, il venait me prier humblement de le laisser s'asseoir sur les bûches entassées près du poêle.

Depuis des mois, l'hiver enveloppe notre petite ville. Dans ma chambre, à l'hôpital, il fait bon. Le poêle rumine nuit et jour en murmurant. Des chocs légers, des froissements intérieurs révèlent sa vie secrète et débonnaire. Dans la pénombre du soir, un rougeoiment éclaire

son gros ventre qui touche presque le sol. Dehors, il n'y a que du blanc. Une cité de troncs nus sortant du sol couvert de neige.

L'histoire de « Don Juan » est brève. Mais très instructive. Et très morale, dans son immoralité.

Dès son adolescence, il a mené la vie débridée. Sans freins. Toujours à la recherche du nouveau. Toujours lassé dès que son caprice était satisfait.

Au fond, toutes ses aventures ne sont qu'un long récit, stupide et monotone, d'événements forgés sur le même moule. En somme, je me rends compte que ceux qu'on appelle les **hommes à femmes**, de même que les femmes qu'on dit **à hommes** ne sont pas des artistes.

Ils ne font, les uns et les autres, que se répéter, et appliquer invariablement la même formule.

Leur seule force consiste en ceci: ils ne s'attardent jamais à un insuccès. Dès qu'une conquête s'avère difficile ou impossible, ils l'abandonnent et se lancent dans la suivante, oubliant l'autre.

Ce n'est pas la vie de Don Juan Tenorio qui offre un intérêt quelconque. Mais son entrevue avec le commandeur.

Un jour, le "Don Juan" d'ici rencontre celle qui — consciente ou inconsciente — devait venger toutes les femmes venues avant elle.

— J'aurais pu...j'aurais dû l'aimer, celle-là, me dit-il. Mais le mauvais instinct me dominait encore. Plutôt que de me laisser aller franchement et librement au sentiment qui montait en moi et grandissait, je donnai la place à

une idée infernale, diabolique. La faire mienne pour lui inculquer les mêmes penchants, le même cynisme, la même cérébralité morbide qui s'étaient à la longue installés en moi.

« Qui sait? Il y avait aussi, chez moi, le goût pervers et subtil de salir ce qui était propre...un besoin effréné de prosélytisme vers le Mal. Je me disais que l'expérience valait la peine d'être tentée, car je croyais alors que la vie, pour être vraiment la vie, devait être un arc-en-ciel, une palette avec toutes les couleurs du plaisir...depuis les plus tendres jusqu'aux plus ardentes et aux plus sombres. Je voulais qu'elle les goûtât avec moi, par moi. Une sorte de déformation professionnelle, quoi! Un instinct perverti de création me poussait à doter cet être jeune, qui s'ouvrait à la vie, d'une âme semblable à la mienne. Ce dont je ne me rendais pas compte, c'est que l'homme propose seulement. Au moment précis où l'œuvre de longue haleine que j'avais entreprise était presque accomplie, où cette jeune fille que j'avais commencé, sans m'en apercevoir, d'aimer vraiment de toutes mes forces à cause de tout ce que de moi je voyais germer en elle et s'épanouir graduellement...à ce moment précis...j'ai été séparé d'elle, puisque me voici ici! D'abord ce ne fut que douloureux. Mais la douleur était supportable parce que soutenue par l'espoir que la séparation serait de courte durée. Mais le temps passe. Les jours s'ajoutent aux jours, les semaines aux semaines. Et nulle chance de sortir. Alors, peu à peu, je commence à comprendre ce qu'elle doit faire. Puisque c'est moi qui l'ai façonnée, je sais également ce dont elle

est capable...Pour la première fois de ma vie, la jalousie me ronge.

« Moi, qui, pour des raisons d'utilité personnelle, faciles à comprendre, avais toujours soutenu qu'il ne fallait pas s'étonner des infidélités physiques, car en amour la seule fidélité qui compte est celle du cœur, je commence à éprouver, précisément au cœur, une brûlure qui s'accentue de plus en plus. La connaissant comme je la connais, je sais ce qu'elle peut apporter de bonheur ou de joie à un autre. Chaque jour je m'aperçois qu'elle m'échappe un peu plus et je ne peux rien faire pour la reprendre. Les lettres s'espacent. Quand je reste huit jours sans nouvelles d'elle, je sais d'avance le prétexte qu'elle invoquera pour justifier son retard. Car pendant de longues années j'ai moi-même joué de tous ces prétextes, de toutes ces ruses, de toutes ces roueries. Maintenant, c'est fini!

En disant ces mots, « Don Juan » s'est levé et a regardé par la fenêtre la désolation de la forêt toute blanche.

— Voilà, dit-il, la Bérezina où s'effrondre le Napoléon de l'amour que j'ai été...

— Comment, retorquai-je sur un ton badin pour essayer de le distraire de son visible désespoir, vous en êtes donc à renier l'Amour?

« Don Juan » se retourne vers moi d'un mouvement brusque. Ses yeux sont étincelants:

— Cela, jamais! dit-il d'un voix tranchante. Pour l'Amour, je n'ai aucun repentir ni aucun reniement. Ce sont les complications morales, sociales, matérielles; les con-

séquences qui ont pesé sur d'autres et sur moi-même...les personnes qu'il a fallu piétiner pour parvenir à ce que je voulais, que je rejette de moi. Quant à l'Amour lui-même, c'est la seule chose au monde qui m'ait fait croire à une autre existence que la mienne.

— Que comptez-vous faire? ne puis-je m'empêcher de lui demander.

— La justice immanente qui est dans la fatalité des choses, me répondit-il, m'a frappé à mon tour. Je commence à expier aujourd'hui tout le mal que j'ai fait. On ne peut pas se concentrer sur une vision de purification avant d'être guéri du cancer qu'on porte en soi et qui est fait de tout le mal fait aux autres. Il faut donc que je commence par faire un grand travail de libération, d'épuration intérieure si je veux retrouver l'apaisement et le calme. C'est ce que j'entreprends en ce moment. Je me suis regardé tout à l'heure dans un miroir. J'ai été atterré de me voir. J'ai reculé, sans pouvoir détacher les yeux du morceau de verre où se reflétait l'homme mort que je suis devenu...car je suis mort à tout mon passé. J'ignore ce que l'avenir me réserve, mais si je le mesure à mon présent, j'entrevois déjà qu'il me sera inexorable. J'ai voulu le désert, et je l'ai trouvé. C'est comme si j'avais creusé le fossé de mon cœur. Mais qu'importe ? Il faut le temps d'un éclair pour que l'illumination se produise, pour que la minute du salut sonne et que la vie revienne. La vie...comprenez-vous? La vie, même dénuée de joie!

Et sur ces mots, il est sorti de ma chambre, courbé sur lui-même, comme si la pierre l'avait définitivement écrasé.

On a beau faire...vouloir s'évader de cette idée fixe, s'élever, désirer s'arracher à cette obsession de l'amour... Les meilleurs d'entre nous — et j'en connais, et je les observe! — sont toujours poursuivis par la hantise de renouveler un jour l'étreinte, par la crainte, aussi, d'en être privés à jamais.

Quelle misère, tout de même, que cette maladie tenace, obstinée, qui nous tient attachés à la vie par le bas.

Évidemment, il y a les saints qui renoncent à tout, parce que touchés par la Grâce...Ce sont des êtres rares, qui arrivent à la perfection par une sorte d'illumination innée, ou par stades successifs, après des efforts d'arrachement au cours desquel ils ont laissé, comme le poète, « des lambeaux de leur chair » ...

Hé oui!...Mais ce n'est pas donné à tout le monde d'être un saint.

Il y a bien les stoïques, qui fulminent contre la volupté. Mais ils me font un peu l'effet de certains millionnaires qui affirment que « l'argent ne fait pas le bonheur ». Pour en dégoûter les autres, et en profiter d'avantage!

Il suffit de gratter leurs écrits et sous l'écorce on découvre la vérité.

Sophocle avoue: « Combien il est doux de vivre, mais sans sagesse, car c'est le poison de la vie. »

Et, ailleurs, il ajoute: « Je suis content d'être vieux, parce que délivré de l'obsession sexuelle... »

De son côté, Aristote: « L'homme a deux besoins: manger et s'accoupler... »

Et plus loin: « Ce qui est propre à chaque être, en vertu de sa nature, est aussi ce qui est le meilleur et le plus agréable.... »

Je me suis tourné vers ceux qu'on appelle «les grands ». Et je me suis aperçu que l'aiguillon du sexe ne pique pas seulement le commun des hommes, mais qu'il harcèle et bien davantage encore les natures exceptionnelles. Peut-être bien parce que « force de sang et d'esprit vont toujours ensemble... »

D'après Boccace, Dante « aimait la volupté ». Tolstoï a fait des confidences du même genre à Gorki, qui les raconte dans ses mémoires. Et si je dressais une liste, elle serait très longue.

Il n'y a que les eunuques, les hommes frigides, les pharisiens et les **quakers**, qui puissent trouver scandaleux les besoins de l'amour.

Évidemment on lutte! On lutte de bonne foi!

Saint Augustin, qui a lutté aussi et beaucoup avant de triompher, reconnaît que « c'est la volonté perverse qui crée le **libido**; que c'est l'asservissement à cette volonté qui fait l'habitude, et que c'est l'habitude, qui engendre « la nécessité ».

Donc, il n'y a qu'à se « déshabituer » peu à peu. Mais c'est long. Et c'est pénible.

Saint Paul nous y aide: « Ne vous souciez pas de la chair, nous conseille-t-il. Vous n'en éveillerez pas les appétits. »

Tout cela est très vrai, très juste, très grand. Mais on n'en souffre pas moins!

Et pourtant...

Je regarde autour de moi. Je vois et j'observe ces hommes se roulant dans le souvenir de la volupté comme des couleuvres s'ébattant au soleil d'août. Ils se contorsionnent l'âme et le corps dans le désir. Mais le désir lui-même n'est-il pas, au fond, que l'expression profonde et exaspérée de tout ce qui nous manque?

Ces hommes sont des instinctifs et des primaires.

Allons jusqu'au bout des choses.

Supposons, pour un instant, qu'ils puissent avoir l'amour qu'ils convoitent tant. Seraient-ils heureux pour cela et à cause de cela?

Les paroles de Georges Duhamel dans **Possession du monde** me reviennent à l'esprit: « Volupté! Volupté! toi qui es l'éternelle insatisfaction, est-il donc vrai, insaisissable, que tu nous tromperas toujours, et que toujours nous chercherons le bonheur à travers toi? Non, tu n'es pas le Bonheur, ô Divine!...Vivre sans toi est une disgrâce amère; mais tu n'es pas le bonheur, ô Reine ! Laisse-le moi balbutier, même à travers tes soupirs, même à travers tes sanglots, qui ressemblent toujours à ceux de la tristesse.

« Pourquoi le bonheur nous commande-t-il de te sacrifier souvent, de nous méfier de toi toujours?

« Il n'est pas de bonheur sans harmonie, tu ne l'ignores pas, toi, qui es le désordre délicieux, le râle, le rire, la ruée.... »

XI

LA TOUR DE BABEL

Notre petite ville est aussi une Tour de Babel.

Dix-huit nationalités y sont représentées. Il y a des Canadiens d'origines française et anglaise, des Allemands, des Italiens, des Hollandais, des Russes, des Ukrainiens, des Finlandais, des Hongrois, des Norvégiens, des Suédois, des Polonais, des Espagnols, des Syriens, des Estoniens, des Lithuaniens, des Tchèques, des Autrichiens, des Juifs, auxquels sont venus s'ajouter, pendant quelques semaines, trois ou quatre cents Japonais.

Dans cette collection d'échantillons de races figurent toutes les professions et tous les métiers. Il y a treize médecins, deux avocats, deux notaires, dix ingénieurs, dix journalistes, des écrivains, des professeurs de musique et des musiciens, des chimistes, des agriculteurs, des agronomes, des restaurateurs, des hôteliers, des chefs de cuisine, des garçons de café, des constructeurs, des terrassiers, des industriels, des commerçants, des étudiants, des instituteurs, des mécaniciens, des bergers, des marins avec leurs officiers, d'anciens policiers et d'anciens officiers de l'armée, des pharmaciens, des infirmiers, des bouchers, des boulangers, des imprimeurs, des photographes, des ouvriers et des paysans, des rentiers et des chômeurs professionnels, des gens timorés et des gangsters, des gens sortis des séminaires, des universités, et des pénitentiers,

sans compter le maire d'une grande ville, aussi député, quatre pasteurs protestants et un prêtre catholique! Tout cela professant les opinions les plus diverses. Il y a, en effet, parmi nous, des fascistes et des nazis, des démocrates et des totalitaires, des communistes et des républicains, des royalistes et des nihilistes et pas mal de **j'men-foutistes!**

La Tour de Babel, quoi! Il n'y a pas d'autre mot pour définir notre groupement.

Évidemment, dès le début, une sélection instinctive s'est opérée tout naturellement. D'abord de classes et de mentalités; ensuite de religions et de goûts.

Les intellectuels ont vite fait de former une sorte de clan, où chacun trouve un peu de réconfort en échangeant des idées familières, en parlant un langage plus choisi. Les autres classes font de même. Les marins, surtout, restent unis et solidaires entre eux, comme sur la mer.

Les « hors-la-loi » ont rapidement reconstitué, par des voies mystérieuses et difficiles à déceler, leur hiérarchie professionnelle. Il y a parmi eux quelques chefs connus dans le monde de la pègre, et auxquels il suffit d'un clignement des yeux pour être immédiatement compris et obéis. Un jour, un prisonnier se disputa avec l'un d'eux et lui asséna un coup de poing dans le visage. Parmi tous les amis de ce dernier se dessina instantanément un mouvement de représailles contre celui qui avait osé frapper le camarade! Il fallut l'intervention du sergent-major, qui

déploya, en l'occurrence, une diplomatie subtile, pour que l'incident en restât là.

Curieuse et étrange destinée que celle de ces « hors-la-loi »! Un de leurs chefs (et non des moindres) a vécu quarante mois environ au camp en donnant un exemple admirable de discipline, de bonne volonté, d'esprit de conciliation et de résignation. Un beau jour, il fut libéré. Il rentra chez lui. Et quelques mois après il disparut dans des circonstances mystérieuses qui n'ont pas encore été éclaircies et ne le seront peut-être jamais.

Ces « hors-la-loi » ont, d'ailleurs, une manière de parler, de marcher, de gesticuler, qui semble faire partie d'un langage particulier, intelligible seulement aux initiés.

Il y en a un qui, de temps en temps, l'après-midi, lorsque je travaille dans la pharmacie, ouvre la porte avec prudence. Il s'assure, d'abord, que je suis bien seul. Il entre sur la pointe des pieds. Puis, tout à coup, d'un mouvement brusque, il se flanque tout près de moi, l'index de la main droite tendu comme le canon d'une mitraillette, et murmure sur un air de sommation:

— Deux aspirines!

Sur le même ton avec lequel il dirait au caissier d'une banque:

— L'argent du coffre, ou je tire!

Autre contraste moral.

Un pauvre diable, qui, dans le civil, ne se serait approché d'un « monsieur » qu'avec beaucoup d'égards, de gêne et de contrainte, éprouve ici une subtile joie sadique de se sentir devenu tout à coup l'égal de ceux qui lui

sont supérieurs. Le fossé des classes sociales est disparu! Il n'y a plus de différence de milieux! Notre homme voit le gentleman habillé comme lui et en profite pour le tutoyer à sa guise.

Les communistes et les juifs, qui habitent une baraque à part, s'entendent bien. Leurs rapports avec l'hôpital, que je représente, et avec les médecins qui les soignent sont empreints de la plus parfaite correction. Car à l'hôpital, contrairement à ce qui pourrait se produire dans le camp, il n'est pas question de divergences d'opinions ou de races, mais de soigner tout le monde avec le même empressement et avec les mêmes principes de solidarité humaine.

Nombreux sont les cas d'internement multiples dans la même famille. On rencontre plusieurs frères, ou des pères avec leurs fils. Il y a, par exemple, un Montréalais très âgé mais d'un esprit gai et enjoué qui se trouve ici avec ses trois fils, dont le cadet a trente-cinq ans.

Il y a même mieux; un cas rare d'amour filial.

Un Italien, assez âgé, avait donné avant la guerre des preuves multiples d'une activité favorable au fascisme. La guerre éclate et son internement est décidé. Mais, par suite d'une erreur causée par l'identité des prénoms, ce n'est pas lui qu'on arrête; c'est son fils, âgé de trente ans, né au Canada, marié à une Canadienne et père de plusieurs enfants, qui, lui, ne s'est jamais mêlé ni de près ni de loin à la politique. Il peut le démontrer et obtenir ainsi sa libération immédiate. Mais son père prendrait sa place. Il préfère ne rien dire. Au bout de dix-huit mois,

son père meurt. Il se décida alors à parler et il est libéré sur l'heure.

Les plus ennuyés et les plus vivement frappés par la captivité, ce sont les marins. Pour plusieurs d'entre eux, c'est la première fois de leur vie qu'ils passent deux ou trois ans au même endroit. D'habitude, ils n'ont devant eux que les vastes horizons, l'étendue infinie de la mer avec, par ici et par là, quelques rapides escales.

Il suffit de les écouter parler:

— Dis donc, Joseph...Tu as là un beau mouchoir en soie!

— Je l'ai acheté à Yokohama, il y a cinq ans, et il est encore tout neuf...

— C'est comme moi!...Tu vois les chaussettes de laine que je porte? Elles viennent de Melbourne. Elles sont une merveille...Elles durent encore!

— Cela ne vaut pas l'aventure qui m'est arrivée à Odessa... On venait de jeter l'ancre lorsque une sorte d'Hindoue monta à bord et...

Les marins revivent ainsi, dans leurs souvenirs, les périples accomplis autour du monde, en évoquant des soleils de feu, des villes de féerie, des paysages de légende.

Bien entendu, il ne suffit pas d'être marin pour se lier d'amitié avec un marin. Il y a une sorte de barrière qui se forme entre les groupes de marins appartenant à différents paquebots. Ainsi, les vingt-cinq Italiens composant l'équipage d'un transport capturé dans les eaux du Saint-Laurent avec son commandant, son état-major, ses cuisiniers et même ses mousses, au moment où ils sabordaient

leur bateau, restent bien unis, tout au moins en apparence.

Cet équipage se compose surtout de Siciliens et de Napolitains et il comprend quelques Gênois. Beaucoup d'entre eux se plaignent que l'armateur n'ait pas pris les précautions nécessaires pour éviter leur emprisonnement et leur internement.

— Il y avait déjà huit jours que l'entrée en guerre de l'Italie semblait inévitable, s'écrie un petit cambusier. Il fallait donc lever l'ancre et reprendre immédiatement la mer. Au lieu de cela, on nous a fait rester inutilement à Montréal pour charger le bateau, de sorte qu'avant d'arriver à l'embouchure du fleuve, nous avons été pris...Tout cela pour permettre à l'armateur de toucher de grosses primes du gouvernement pendant toute la durée de la guerre...

Ces paroles reçoivent l'approbation du reste de l'équipage qui déverse sa rancune contre l'armateur, accusé par chacun d'avoir agi de la sorte exclusivement par esprit de lucre.

J'ai beau expliquer au petit cambusier, et aux autres, que si, au mois de juin 1940, ils avaient pu quitter le Canada et rentrer en Italie, ils auraient fatalement continué de naviguer et ils seraient, peut-être, à l'heure actuelle, au fond de la mer...Personne ne veut entendre raison. Le commandant du paquebot, un Ligurien mâtiné d'argentin, né à Buenos-Aires, d'une famille originaire de Gênes, est pris à parti à son tour. En vain, il essaie de calmer les esprits. Quand il se rend compte qu'il ne peut

pas y parvenir, il se laisse emporter par un grand éclat de colère, et, frappant du poing sur la table, s'écrie, plus fort que tous:

— En voilà assez, avec vos récriminations! N...d...D...! Vous parlez comme si j'avais été maître de décider. Vous savez pourtant bien que, dans la marine marchande, on ne peut lever l'ancre que sur l'ordre de l'armateur...!

Ces paroles suffisent à obtenir l'effet escompté. Si le silence absolu n'est pas tout à fait atteint et si l'on entend encore quelques grognements (qu'en argot de navigation les marins italiens appellent le **mogugno**), le vacarme d'il y a un instant s'est apaisé. C'est alors qu'entre en action le **capo**, le chef aux machines, un homme à la douceur persuasive, aimé par tout le monde, dont les paroles simples et touchantes, les arguments directs et convaincants finissent par emporter les dernières résistances.

Comme sur l'océan, la tempête est finie. Le beau temps revient.

Les marins allemands forment trois groupes distincts, chacun de ces groupes étant constitué par l'équipage d'un des trois navires sur lesquels ils furent capturés. Ce qu'il faut toujours admirer, chez les Allemands, c'est leur esprit de discipline, qui ne désarme jamais, quelles que soient les circonstances. Les officiers et les commandants jouissent auprès de leurs hommes de la même autorité qu'ils avaient à bord de leur bateau.

Ici, dans notre petite ville, ces marins se montrent intransigeants et « tough ». Ils font les « durs ». Ils imposent indirectement leurs quatre volontés.

Leur vie est réglée comme du papier à musique. Il y en a, parmi eux, qui vont travailler dans la forêt pendant une partie de la journée. D'autres s'occupent de la cuisine ou de l'administration du camp. L'après-midi ou le soir, presque tous suivent des cours. Ils étudient très sérieusement les mathématiques, l'algèbre, la technologie, les sciences, les langues étrangères. Plusieurs d'entre eux sont de mes élèves et je dois rendre hommage à la bonne volonté qu'ils montrent à apprendre et à l'ardeur qu'ils manifestent dans leur travail. Remarque générale: ces marins possèdent tous une instruction assez étendue et on sent chez eux la préoccupation d'augmenter le plus possible leur bagage intellectuel et culturel.

Un autre groupe de marins se compose de seize Hongrois qui naviguaient à bord d'un vieux bateau appartenant à une compagnie de Budapest dont le siège était à Londres. Le bateau, une vieille carcasse qui tenait la mer plutôt par vitesse acquise que par vertu propre, venait d'arriver dans un port canadien. L'équipage profita-t-il de cette escale pour mettre en scène une menace de grève afin de se soustraire aux dangers de torpillage ou bien a-t-il réellement fait une demande d'augmentation de salaires justifiée par l'insuffisance de leur rénumération ? Je n'en sais rien. Toujours est-il qu'ayant refusé de repartir, les seize marins hongrois furent, selon les dispositions formelles de la loi, internés et amenés ici. Pour comprendre le caractère des Hongrois, il faut connaître leur pays.

La Hongrie est un pays riche en blé, en vins capiteux, comme le tokay, et en femmes jolies et attachantes.

— Si un Hongrois mange un bon plat dans un restaurant, m'explique un de ces marins, pour l'apprécier il doit penser intensément à la femme avec laquelle il aurait bien voulu le partager. Il en va de même de la musique. Vous connaissez, n'est-ce pas? les fameuses csardas, ces airs joués d'une manière incomparable au violon par des musiciens tziganes. Eh bien, si un homme assis à l'intérieur d'un café est malheureux en amour, dès qu'il entend le violoniste jouer une csarda triste, il se lève et jette son verre par terre. Au contraire, s'il est heureux avec la femme qu'il aime, il veut qu'on joue un chant d'amour...et pendant qu'il écoute, la femme boit tant qu'elle peut.

On comprend qu'avec une telle mentalité, les marins hongrois, presque tous des moins de trente ans, dégagent une sorte d'aura chargée de désirs.

Ils passent une grande partie de leur temps à jouer du violon ou à chanter à mi-voix des mélodies langoureuses...

Parmi eux se distingue Samy, débrouillard comme un Parisien, doué d'un cœur d'or, que je vois à l'œuvre, ici, à l'hôpital, où il est employé comme infirmier et où il se prodigue avec une générosité franciscaine...Il a voyagé beaucoup: au Japon, aux Indes, en Italie, en France. Il est toujours prêt à partager ou à donner ce qu'il possède, toujours disposé à rendre service, même au prix d'un gros sacrifice. Aucune maladie ne le rebute; il soigne les malades avec dévouement et avec charité. C'est un de ces êtres qui vous reconcilient avec l'humanité.

Janos, au contraire, est un garçon susceptible à l'excès, facile à s'emporter mais heureusement prompt à revenir de ses bouderies.

Janos, qui était ingénieur sur le bateau, est devenu ici un ébéniste admirable. Il fait des travaux en marqueterie qui sont de pures merveilles et qui se vendent, même ici, au camp, à des prix variant entre vingt-cinq et cinquante dollars. Janos est né dans un village que l'on peut dire représentatif de cette Europe centrale si confuse dans ses nationalités et dans ses races, car ce petit coin de terre fut tour à tour ukrainien, polonais et roumain. Pendant la première guerre mondiale, la contrée se trouva au centre d'une bataille entre Russes et Autrichiens et elle passa, à plusieurs reprises, d'une main à l'autre. Janos avait alors sept ans. Ses parents le firent monter sur un charriot qui, traîné par deux bœufs, s'achemina vers un pont. Mais lorsque le véhicule dut le traverser, le pont, qui était miné, sauta en l'air, et le petit Janos s'en tira avec une blessure assez profonde à un pied.

En général, les Hongrois, mélange curieux de scandinaves et de slaves aux goûts latins, aiment l'aventure et sont éblouis par l'attrait de l'inconnu.

Pista, ouvrier en Belgique, combattant « rouge » en Espagne, affilié au parti communiste en France, a échoué à Londres avant de s'embarquer comme marin pour le Canada...

Niklos, coiffeur et peintre tout à la fois, a vécu un peu partout, en Autriche, en France, en Espagne, en Algérie, au Maroc, en Tunisie...

Oscar, mécanicien et fervent d'histoire ancienne et Ady, sans-filiste, qui parle je ne sais plus combien de langues et poétise en la sienne, ont traînassé par le vaste monde. Et puis, il y a Tony, grosse tête plantée sur un robuste et solide corps de paysan. Adolescent, il eut une aventure amoureuse sensationnelle, avec une dulcinée de soixante ans, qui lui coûta quelques mois de prison pour ...viol! Ici, dans notre ville sans femmes, il pourrait se promener en affichant sur le dos une pancarte avec l'inscription: « Je vends et j'achète de tout », car il a, effectivement, organisé « la petite commerce » sur une vaste échelle. Ses approvisionneurs sont les fabricants de « souvenirs», qui aiment travailler mais ont horreur de marchander, et les camarades qui reçoivent du dehors, dans les colis, des objets dont ils n'ont pas besoin ou qui font double emploi.

Tony, nanti de ces marchandises, accomplit depuis le matin jusqu'au soir le tour de chaque baraque, voit un à un tous les hommes, et fait ses offres en un langage petit nègre de son cru:

— Beau paire gants?...neufs...lavables...tout laine..deux dollars...

On le traite, comme on traitait jadis, aux terrasses des cafés parisiens, les bicots qui venaient offrir les tapis algériens.

— Tes gants ne valent pas pipette! Je t'en donne cinquante cents...

Tony a pour principe de ne jamais se fâcher:

— Pas possible. Un dollar soixante-quinze...pour toi...

— Non! Un dollar?
— Faisons un dollar cinquante...
— Un dollar vingt-cinq...
— O.K.

Et une poignée de mains scelle le marché. Tony s'en va, emportant triomphalement l'argent, et le soir à la cantine il boira en bouteilles de bière tout ce qu'il a gagné au cours de la journée.

Dans le groupe, il y a encore un bon cuisinier qui assaisonne du savoureux « goulash » au paprika selon la meilleure mode budapestoise ; un joueur d'échecs qui pourrait gagner un championnat international et, enfin, deux figures caractéristiques. L'une est celle de l'ingénieur en chef du bateau, que j'appelle Ursus, sorte de géant débonnaire, doué d'une force herculéenne, qui sait raconter, en plusieurs langues, les histoires les plus poivrées que l'on puisse imaginer. L'autre est le commandant en second du bateau, un vieil italien de Fiume, âgé, je crois, de soixante-dix-sept ans, resté obstinément fidèle aux Habsbourg. Toujours rouge de colère, il se promène dans le camp à pas hâtifs, serrant entre les lèvres de sa bouche complètement édentée une cigarette sur laquelle il s'obstine à tirer rageusement des bouffées de fumée qui ne viennent pas. Lorsqu'il peut, il attrape le premier venu par le revers du veston et l'invective comme s'il était responsable des événements.

— Les cochons ! maugrée-t-il au comble de l'irritation. C'est bien fait pour eux ! Ils ont voulu faire sauter le trône de François-Joseph . . . Tout s'est effondré! Vienne,

si belle et si opulente, est devenue une pauvresse, et Budapest, si jolie, est tombée en ruines !

Tous ces marins ont gardé une sorte de fraîcheur d'esprit qui leur est particulière. Peut-être jusqu'ici, avant cette halte forcée et très prolongée, leur vie vagabonde leur avait-elle fait apercevoir le côté le plus agréable de l'humanité, parce que le plus superficiel. Allant partout mais ne s'arrêtant nulle part, ils n'avaient le temps de voir, du reste des hommes, que juste ce qu'il fallait pour les trouver aimables et agréables. C'est ici, maintenant, qu'ils perdent peu à peu toutes leurs illusions !

Cette promiscuité d'hommes appartenant à toutes les classes sociales fait vivre la majorité des internés, qui ne sont pas riches, avec certains autres nés pauvres et devenus peu à peu très riches. Les premiers ne savent point se dépouiller d'un sentiment assez bas d'envie, semblable à celui ressenti par un joueur pour le voisin qui, autour du tapis vert du baccara, a enlevé la banque en abattant 9.

— Le veinard ! disent-ils.

Veinard, certes. Car il y a toujours un élément impondérable de chance qui intervient pour ou contre dans chaque événement de l'existence. Mais quelle place dans ces éblouissantes réussites tiennent les qualités intrinsèques et foncières du caractère de chaque individu ? Dans ce microcosme qu'est notre petite ville, où l'on a l'impression de regarder la société humaine par l'autre bout de la jumelle et où tous les phénomènes de la vie se reproduisent en un format très réduit, avec les mêmes

passions que dans le vaste monde du dehors, on a la possibilité d'analyser à son aise ces phénomènes.

Il y a ici plusieurs millionnaires. Leur réussite, découpée en étapes successives, pourrait être mise en images d'Épinal propres à servir d'exemple. Travail, esprit de suite, observation, volonté d'apprendre et d'agir, intelligence, qu'on pourrait confondre avec ruse, mais qui est plutôt de l'habileté. Voilà, en vérité, ce que l'on trouve.

Un de ces « big boss » (comme on l'appelle ici) qui, encore tout enfant, travaillait déjà comme manœuvre pour trente cents par jour, est arrivé à brasser des affaires énormes, à traiter d'égal à égal avec des banquiers, des hommes d'État, des potentats de la finance et de la politique. J'ai observé cet homme dans la vie qu'il mène ici au camp, et j'ai compris que son secret consistait à faire jaillir autour de lui le plus grand nombre d'idées possible, d'en choisir les meilleures et de les réaliser ensuite. Parce que, à la base de toute richesse, il y a, avant tout, et surtout, la matérialisation d'une idée. Le tout est de savoir choisir !

Je viens de faire un double constatation au sujet de la persistance de l'ancien esprit régionaliste. Il y a ici des Italo-Canadiens et des Canadiens d'origine allemande qui habitent l'Ontario et le Québec. Or, chaque fois qu'un de ces Canadiens d'adoption vivant dans une de ces deux provinces s'entretient avec un camarade également canadien d'adoption de l'autre province, on l'entend dire, par exemple :

— Vous autres du Québec...

— Non, c'est plutôt vous de l'Ontario qui...

Le même dualisme existe chez les Italiens et chez les Allemands du Nord et du Sud. Un natif de Hambourg ne cache pas son dédain, même courtois, pour un Bavarois. De même qu'un Milanais pour un Calabrais, et vice versa.

Dans le camp, il y a aussi des mouchards. Cela n'a rien d'étonnant. C'est un phénomène qui est dans la nature humaine car il y a toujours des gens prêts à vendre leur prochain ! Qu'un de ces individus surprenne une bribe obscure de phrase dans une conversation déjà entamée depuis un bon moment, il court aussitôt chez le sergent-major raconter ce qu'il croit avoir entendu.

Le sergent-major est le premier à en être écœuré. Il m'a dit hier :

— Si je m'écoutais, je f... à ces gars-là un coup de pied quelque part !

Un de ces mouchards, à l'imagination fertile, ne trouva rien de mieux à faire un jour que d'accuser l'ancien premier magistrat d'une grande ville canadienne d'avoir conçu un plan d'évasion ! La dénonciation était si perfidement et diaboliquement faite que pour éviter toute possibilité de tentative de fugue, l'ancien premier magistrat fut relégué pendant une semaine dans la prison située à l'extérieur du camp. Ce ne fut qu'après une longue et minutieuse enquête que la vérité put être établie et que ce personnage fut remis en liberté . . . à l'intérieur du camp !

Et, puisque je parle de ce personnage politique, il faut faire, dans cette Tour de Babel, une place à part,

pour lui, et pour quelques autres Canadiens français amenés ici pour des raisons de politique intérieure auxquelles je n'ai rien à voir. Par exemple, l'ancien magistrat municipal et le chef d'un parti politique déclaré illégal au début de la guerre étaient déjà, avant de venir ici, engagés dans une inimitiée politique publiquement connue. L'un et l'autre vivent ici depuis de longs mois, voire même depuis des années, d'une manière digne et qui fait le plus grand honneur à la race à laquelle ils appartiennent.

Au début, tous deux dirigeaient une équipe de scieurs de bois et une sorte d'émulation s'était établie entre les équipiers de chaque groupe pour produire la plus grande quantité de billots. Après un certain temps, l'un et l'autre durent quitter cette besogne pour des raisons de santé et ils employèrent autrement leur activité.

On les rencontre souvent sur la place des sports, l'ancien maire faisant du patinage avec une adresse exceptionnelle, ou jouant au ballon ; le chef du parti politique condamné jouant au tennis. Malgré la longue période de captivité qui les a réunis, chacun reste sur ses positions. Lorsque le hasard les fait se rencontrer, ils se saluent à peine, du bout des lèvres, par simple politesse.

Chacun suit son chemin, ne voulant rien abdiquer de ses idées et de ses convictions.

Malgré le sort qui aurait dû les rapprocher, les internés italiens et allemands n'ont jamais manifesté une sympathie excessive entre eux. Les causes apparentes de

ce manque de « chaleur » étaient de caractère purement matériel. Dans le premier des deux camps où j'ai séjourné, les Italiens étaient en majorité et dirigeaient l'administration. Les Allemands y jouaient volontiers et de parti pris le rôle « d'opprimés ». Dans le deuxième camp, ce fut l'inverse. Dès notre arrivée, il se produisit un incident qui faillit tourner mal. Les Allemands qui y étaient installés, mécontents d'apprendre l'arrivée soudaine et massive de quatre cents autres prisonniers, adressèrent une lettre au consul suisse chargé de la défense de leurs intérêts, employant des expressions jugées « discourtoises » par les Italiens. Aussi, ces derniers, dès le premier jour, protestèrent-ils vertement et ils demandèrent même à Ottawa leur renvoi dans un autre camp. Comme il fallait s'y attendre, on ne crut pas devoir faire droit à leur requête, mais les divergences de vues entre les deux groupes pesèrent pendant des mois sur les moindres détails de la vie du camp.

Non pas que, individuellement, les Allemands fussent peu courtois. Au contraire !

Un Allemand est un homme gentil et aimable. Deux Allemands, c'est déjà un peu l'Allemagne ! Et alors ils deviennent insupportables, a dit je ne sais quel écrivain français. Et, pourtant, on songe à l'Allemagne dont parle Jean Giraudoux dans **Siegfried**, à ses savants, à ses musiciens, à son peuple laborieux et gâté par les théories de ses philosophes et de ses chefs politiques !

Ici, soit pour la cuisine, soit pour les amusements, soit pour la distribution du travail, soit pour la disci-

pline, les contrastes sont évidents. Comment dire ? Ces contrastes entre les ressortissants des deux pays symbolisaient le vaste drame de la guerre italienne qui se jouait outre-mer. Et telles étaient vraiment les causes réelles du manque de « chaleur » entre Allemands et Italiens.

En ce qui concerne les Italiens, j'eus souvent l'occasion de parcourir des documents officiels à leur sujet et que les intéressés eux-mêmes me faisaient lire. À quelques exceptions près, l'on peut dire qu'ils s'étaient rendus, à juste raison, suspects non pas à cause de considérations doctrinales qu'ils n'auraient été en mesure ni de comprendre ni de saisir, mais surtout parce qu'ils avaient obéi à l'ambitieuse démangeaison de s'afficher aux banquets et aux parades organisés par les consuls, ou par celle de lire leur nom imprimé en toutes lettres dans un petit hebdomadaire local.

C'est pour eux que l'on pourrait paraphraser Madame Roland et dire : « Vanité, vanité, que de sottises l'on commet en ton nom ! »

Personnellement, je voudrais ajouter ceci. Humble serviteur d'un idéal latin, ayant travaillé pendant trente ans, en parfaite communauté de sentiments avec d'illustres italianisants français et d'éminents francophiles italiens, au resserrement des rapports entre la France et l'Italie, je me suis refusé toujours, jusqu'à la dernière minute, à croire en la possibilité d'une guerre fratricide entre les deux pays.

Dans une Europe parvenue au bout de sa course et sur les bords de la décadence, où les valeurs anciennes avaient perdu leur vertu, et où tous les thèmes politiques étaient enchevêtrés, au point que chaque événement prenait aussitôt une pluralité de significations simultanées et inséparables, quelque chose restait tout de même debout, intact. C'était cet esprit latin qui, de la mer du Nord aux rivages de la Sicile, unissait par un lien moral profond deux grands peuples d'origine commune et dont la langue, la religion, la sensibilité et les mœurs étaient semblables.

Le 10 juin 1940, jour où des Italiens ont osé commettre le crime d'essayer de lancer Rome contre Paris, doit être marqué d'une croix noire comme une date néfaste dans l'histoire de l'humanisme et de l'humanité.

N'est-ce pas un grand latin, D'Annunzio, qui chantait en 1914 : France, France, sans toi le monde serait seul ?

Mais comment faire partager des angoisses de cet ordre à de pauvres bougres tout imprégnés et endoloris de leur petite tragédie individuelle ?

Ici, ces gens simples ne pensent qu'à leur libération. Aussi s'agitent-ils autour des bruits contradictoires et inexacts que, pendant les premiers temps, privés comme nous l'étions de journaux, l'on colportait de tous côtés.

— Paris est tombé ! . . . La fin de la guerre dans huit jours ! annonce quelqu'un.

— L'Angleterre, menacée d'invasion, est sur le point de capituler ! proclame un autre.

À ce moment, un groupe d'internés qui sont allés travailler dans la forêt rentrent en chantant. Un d'entre eux approche.

— J'ai vu à la grille du camp une auto, dit-il. Derrière, il y a un grand écriteau et il y a tracé dessus en grandes lettres : QUOI QU'IL ARRIVE, IL Y AURA TOUJOURS UNE ANGLETERRE !

Les autres ne prêtent pas attention à ses paroles. Ils continuent de parler à pleine voix :

— La fin de la guerre dans huit jours !

— L'Angleterre est sur le point de capituler !

Le philosophe, qui les écoute, sourit étrangement, et s'approchant de moi, me murmure à l'oreille :

— Tous les hommes sont des idiots, c'est une affaire entendue ! Mais ce qu'il y a d'amusant dans la vie, c'est que chacun est idiot à sa manière !

XII

DÉPARTS ET ARRIVÉES

Depuis le jour de notre arrivée, un journaliste qui publiait un hebdomadaire à Toronto, un homme d'aspect paisible mais d'une humeur souvent farouche, capable de grands dévouements et de menues rancunes, se mit dans la tête de faire paraître dans le camp un petit journal dactylographié. Pour atteindre ce simple résultat, cet ancien confrère dut vaincre des difficultés matérielles presque insurmontables. N'empêche que son journal parut et fut publié régulièrement jusqu'au jour de la capitulation de l'Italie. Ce fut d'abord une feuille unique à laquelle vint s'ajouter une autre puis une troisième et ainsi de suite jusqu'à six et à sept feuilles. Cela s'appelait **Le Bulletin** et, au moment de sa splendeur, il tirait à autant d'exemplaires qu'il y avait de baraques.

Le directeur du **Bulletin** achevait de taper son journal quelques instants avant la fermeture des baraques. Avant l'extinction des lumières, dans chaque chambrée on en donnait lecture, surtout pour les camarades qui avaient travaillé pendant la journée dans la forêt ou qui n'avaient que des connaissances imparfaites de l'anglais ou du français et étaient ainsi heureux d'apprendre les nouvelles du jour.

Le **Bulletin,** rédigé avec verve, était rempli d'informations utiles. Il y avait d'abord un large résumé de toutes les dépêches et des communiqués publiés par les

journaux que nous étions autorisés à recevoir. Ensuite, il y avait un petit bouquet de nouvelles locales, permettant, même à ceux qui menaient, si l'on peut dire, une vie retirée, de se tenir au courant des événements les plus importants de la petite ville. Ce qui me frappait le plus, dans ce **Bulletin,** c'était la rubrique de la fin intitulée **Départs et arrivées.** Cela vous avait un petit air de ville d'eau ou de station thermale et jetait sur notre établissement une sorte de couleur mondaine qui était loin de déplaire. Dans cette partie de sa publication, le directeur du **Bulletin** notait scrupuleusement chaque jour les noms de ceux qui partaient et de ceux qui arrivaient.

En fait d'arrivées, il y eut d'abord la nôtre, restée profondément gravée dans nos mémoires. Pendant plusieurs mois, il y eut quelques rares départs, mais des nouveaux venus arrivaient continuellement, soit par groupes soit isolément, de tous les côtés et de toutes les races. Puis, d'un coup, deux cents Allemands qui résidaient dans notre petite ville avant nous sont partis très loin vers l'Ouest. L'année suivante, par contre, nous eûmes l'arrivée massive d'un certain nombre d'Allemands et d'Italiens venus de l'Ouest, arrivée qui provoqua des remue-ménages, des changements de baraques, des réajustements, des réadaptations, etc.

Au cours de l'hiver 1941-1942, des bruits commencèrent à circuler dans le camp. Ceux qui sortaient fréquemment pour travailler et étaient en relations avec les officiers ou les soldats du dehors, disaient :

— On assure que nous allons partir bientôt...

— Un capitaine m'a fait comprendre que nous déménageons le mois prochain.

— Un ingénieur de l'armée, venu aujourd'hui dans la forêt, a laissé échapper un mot indiquant que le camp sera transformé pour ne recevoir que des prisonniers militaires.

Tous ces ont-dit, répétés continuellement, avaient fini par nous faire croire à un départ imminent. Surprise ! Voilà qu'au mois d'avril, on nous demande de nous « serrer » un peu car on a besoin de trois baraques placées à l'extrémité orientale du camp.

— Que se passe-t-il ? se demande-t-on, très intrigué.

Quelques jours après, nous sommes fixés. Des réseaux de fil de fer barbelé sont tendus entre les baraques que nous venons d'abandonner et celles que nous occupons, de manière à diviser le camp en deux parties. Et puis voilà des Japonais qui arrivent et s'installent là où nous étions...

Vif mouvement de curiosité. Chacun veut voir les « jaunes ». Quant à leur parler, c'est une autre affaire, car il y a des sentinelles entre les deux parties du camp et il est formellement interdit d'échanger des conversations. Mais, malgré la défense formelle de parler, on se parle quand même. On apprend que les nouveaux venus sont pour la plupart des Japonais naturalisés canadiens qui occupaient de bonnes situations dans la région de Vancouver et qui parlent presque tous un excellent anglais.

J'ignore comment sont les Japonais internés dans les autres parties du Canada, mais ceux-ci paraissent tous très jeunes, en bonne santé et assez vigoureux. Pendant les trois mois environ que nous avons passés côte à côte, nous avons pu les voir vivre et nous avons constaté qu'ils sont bien traités, qu'ils ne manquent absolument de rien. Pour leur nourriture, ils reçoivent les mêmes rations de viande, de pain, de sucre, de lait, etc. que nous recevons nous-mêmes, avec un surcroît de riz afin qu'ils puissent se confectionner des mets à leur goût et à leur choix.

La plupart de ces Japonais ne travaillent pas. Le soir, ils s'adonnent à des ébats sportifs. Remarque frappante : ils sont presque tous des passionnés du jiu-jitsu, sorte de lutte scientifique dont les coups sont très durs: On entend parfois les battus protester ou se plaindre. Alors les « professeurs » qui enseignent ce sport leur disent des choses auxquelles nous ne comprenons goutte, mais qui ont l'air ni plus ni moins d' « engueulades ».

Enfin, à la mi-juillet, nous apprenons brusquement la nouvelle :

— Le 22 au matin, tout le monde part, y compris les Japonais, et le camp est fermé.

Et où va-t-on ?

Tout le monde sait où l'on va : dans un camp situé à l'extrémité est du Canada, tout près d'un grand port de mer.

La « liquidation » du camp, où nous avons vécu deux ans, comporte de multiples opérations pittoresques et compliquées à la fois. D'abord, il faut épuiser le stock

à la cantine : aussi tout le monde achète à tour de bras, n'importe quoi, histoire d'acheter. Ensuite, il faut mettre dans de grandes boîtes en carton ou dans des caisses et emballer tous nos objets d'usage courant — qu'il faut distinguer de nos effets personnels déposés au Quarter-Master Store. Quelle effroyable quantité d'objets inutiles, et d'accessoires encombrants chaque homme a pu entasser au cours de deux années d'existence passées au même endroit ! Objets de toilette, vêtements, récipients divers, casseroles, poêles, bouteilles, flocons, pots, tasses, cafetières, théières, livres, carnets, block-notes, lettres, souvenirs, porte-bonheur...

Les autorités aident de leur mieux. Elles mettent à notre disposition de grandes boîtes en carton et nous pouvons confectionner nous-mêmes des caisses de bois où tout est rangé en bon ordre. Les boîtes sont ficelées, les caisses sont clouées. La veille du départ, des camions viennent et transportent tout cela à trois milles de distance, à l'embranchement de la ligne de chemin de fer qui, le lendemain matin, va nous servir de gare et où tout est chargé dans les wagons.

On se couche après minuit, éreinté, excité... Et on est debout à trois heures du matin.

Les six cents hommes du camp s'en vont en camions et par groupes de cent, salués à leur passage par les Japonais qui, eux, déménageront un peu plus tard et prendront une autre direction. Avec ce départ, mes fonctions de « directeur » de l'hôpital prennent fin. J'ai seulement — comme ultime devoir — la mission de

veiller, pendant le voyage, aux malades dont aucun, heureusement, n'est dans un état grave. Ils sont du reste peu nombreux. D'ailleurs, les médecins restés avec nous sont bien peu nombreux : quatre en tout, auxquels s'ajoute le chirurgien-dentiste canadien-français.

La journée est magnifique. À neuf heures, nous sommes tous dans le train, la locomotive siffle et le train s'ébranle. Nous jetons un dernier coup d'œil sur ce coin de forêt où nous laissons deux années de notre vie.

Années perdues ? Non ! Nous y avons appris la dure et amère leçon de la vie, la seule qui conduise à la méditation profitable.

Le convoi se met en marche pour ne s'arrêter que le lendemain matin à la même heure. Pour le moment, le train file... file... à travers la campagne, les villages et les villes que nous revoyons avec une joie et une curiosité intense. L'après-midi, tout le monde somnole, lorsque, vers le crépuscule, ceux d'entre nous qui vivent à Montréal ont un moment d'émotion intense.

Le train côtoie la métropole. Elle s'étale devant nos yeux, avec sa bordure de vert et ses grandes taches blanches, comme un éventail déployé. Nous longeons les routes toutes proches de la grande ville, sillonnées d'autos remplies de gens... Je regarde autour de moi. Je surprends des hommes, les yeux collés aux fenêtres des portières, le visage contracté par l'émotion.

Au cours du voyage, on nous sert des repas chauds excellents.

Le lendemain matin, nous arrivons dans le nouveau camp habité en majorité par des Allemands où l'existence collective — tout en étant réglée de la même manière — n'est plus du tout la même.

Tout semble fait pour nous être peu accueillant. En effet, il n'y a pas assez de baraques prêtes et deux cents d'entre nous doivent camper, pendant deux mois, sous les tentes.

Durant deux ou trois semaines, le temps étant assez beau, ce cantonnement à la scout ne manque pas de pittoresque sinon d'agrément. Mais avec les premières soirées fraîches de la fin d'août, les choses se gâtent un peu. Il faut s'habiller très chaudement pour se coucher et, le matin, commencer à se déshabiller graduellement pour être de nouveau en shorts au cours de l'après-midi.

Enfin, les nouvelles baraques, pourvues du chauffage central et d'un confort ultra-moderne, sont prêtes. Nous pouvons nous y installer et en jouir en « propriétaires ».

Départs et arrivées !

Les premiers temps, il fallait voir avec quelle curiosité intense, les nouveaux arrivée étaient entourés et harcelés de questions :

— Qu'y a-t-il de nouveau ? Que dit-on ? Que fait-on ? Que pense-t-on ?

Si le nouvel arrivé était un ami de la famille de quelqu'un, les questions redoublaient d'intensité :

— As-tu vu ma femme ? Que dit-elle ? Et mes enfants ?

Si le nouveau venu n'était pas connu, il éveillait de la méfiance. Je me souviens qu'un jour, à l'arrivée d'un

de ces inconnus, on disait qu'il sortait d'un pénitencier. Pour en avoir le cœur net, je priai un des hors-la-loi, qui ne cachait aucunement sa véritable « profession », de s'en assurer :

— Toi, qui as l'habitude, lui dis-je, essaie un peu de lui tirer les vers du nez.

Mon homme revint une heure après, l'œil étincelant de joie.

— Oui, c'en est un, et un vrai ! me dit-il... Il connaît quatre gouverneurs de prison que je connais parfaitement bien, et tout ce qu'il dit est absolument exact.

Devant une telle compétence technique, tout le monde s'inclina.

Les départs sont accompagnés de scènes amusantes. D'abord, surtout chez les Italiens, de nature très expansive, il y a une série d'embrassades qui n'en finissent plus. Et même des yeux rougis et de véritables larmes qui coulent... Les recommandations et les commissions de caractère intime se croisent :

— Surtout va voir ma femme... Dis-lui que je me porte bien... et que je lui écrirai aussitôt reçu la lettre de mon avocat.

Le départ d'un avocat de Toronto, noble esprit chrétien, qui avait rempli avec beaucoup d'humanité les fonctions de spokesman, et celui du chirurgien qui avait assuré la direction médicale de l'hôpital pendant presque deux ans et dont la bonté et la hauteur d'esprit s'étaient imposées à tous, donnèrent lieu à des manifestations émouvantes de sympathie.

Seulement, ceux qui restent ne s'attardent pas longtemps à ces émotions. Ils s'occupent surtout des problèmes pratiques. Les partants sont entourés :

— Laisse-moi la petite cafetière...

— Donne-moi tes pantoufles.

— Et à moi la lèchefrite en émail.

Enfin, l'homme heureux qui s'en va passe le seuil de la grille. On le salue de loin. Puis on le voit s'éloigner dans le camion militaire. Et c'est fini !

Le lendemain, à table, on dit déjà de lui, sur un ton un peu mauvais :

— Tant mieux qu'il soit parti... Il commençait à devenir insupportable !

— D'ailleurs, ajoute un autre, il est sorti parce qu'il a accepté des choses...

— En attendant, remarque un jeune, le voilà chez lui à l'heure actuelle... Il ne doit pas s'embêter avec sa bourgeoise.

Et ici quelques allusions un peu grivoises.

Huit jours après, nous avons oublié celui qui est parti. Et lui nous a oubliés à son tour... Il n'est plus qu'un souvenir. Un mort, parmi les morts.

Départs et arrivées !...

Dans la liste des départs... provisoires, il faut signaler ceux des camarades qui ont essayé de jouer « la fille de l'air . . .»

Commençons par une constatation. Pendant quarante mois, j'ai assisté à environ six ou sept tentatives d'évasion. Aucune n'a réussi. Pourquoi ? Peut-être parce que

les précautions et les mesures de surveillance étaient bien prises. En tout cas, aussi bien pour les tentatives qui se sont produites dans les deux petites villes que j'ai habitées, comme pour celles qui se sont produites ailleurs, sauf dans un ou deux cas très exceptionnels, l'inanité de ces tentatives a été prouvée par l'arrestation presque immédiate des fuyards.

Pour qu'une fuite eut des chances d'aboutir, il eut fallu compter sur de solides connivences à l'extérieur : avoir quelqu'un en auto qui aurait attendu un temps indéterminé, dans un endroit bien fixé d'avance... des vêtements de rechange immédiatement disponibles et ensuite une retraite sûre où vivre caché, sans se montrer à âme vivante. Comme on le voit, c'étaient là des conditions presque impossibles à réaliser.

C'est pourquoi, comme, un jour, un jeune canadien venu me voir à l'hôpital me proposait le plus sérieusement du monde de m'évader avec lui, je lui répondis de la manière suivante :

— Je regrette, mais je n'accepte pas... parce que je ne suis pas fou.

Et je lui démontrai toutes les difficultés de l'entreprise.

— Cela ne fait rien, me dit-il... J'essaierai quand même...

Trois semaines plus tard il exécutait son plan. Parti avec un groupe de travailleurs dans la forêt, il s'écarta habilement. Au moment du retour, on constata qu'il manquait à l'appel. Des battues furent aussitôt organisées et le fuyard, mourant de faim, malgré la précau-

tion qu'il avait prise d'apporter de la nourriture cachée depuis plusieurs jours dans le bois, fut retrouvé à une quinzaine de milles du camp, après qu'il eut essayé en vain de se frayer un chemin à travers la forêt pour atteindre les grandes routes. Revenu au camp, il fut condamné à vingt-huit jours de prison. Mais il faut croire que ce brave garçon avait de la suite dans les idées car, la dixième nuit de son séjour en cellule, il trouva le moyen de s'évader une deuxième fois, en pratiquant un trou dans le toît. Repris de nouveau, il fut recondamné à vingt-huit jours supplémentaires de prison.

Après ce double échec, il finit par se tenir tranquille.

Une autre tentative fut exécutée par un Allemand quelques jours avant notre départ du premier camp. Il réussit à rester en liberté pendant une quinzaine de jours et, finalement arrêté, il nous fut amené dans notre nouvel établissement.

Un jeune marin allemand exécuta pour son compte une tentative très audacieuse. Il faut savoir que tous les jours, à peu près à la même heure, des camions de fournisseurs entraient dans le camp pour porter des marchandises. Profitant d'un moment d'inattention du chauffeur, le marin se glissa sous la voiture et s'accrocha au carter. Mais son geste avait été vu par une des sentinelles postées sur une tourelle. Un coup de téléphone à la grille et, comme le camion allait la franchir, le jeune marin fut appréhendé avant d'avoir pu sortir du camp.

Une autre tentative organisée par un petit groupe d'Allemands avorta de même. Ceux-ci avaient imaginé de creuser sous la cuisine un tunnel se prolongeant jusqu'au delà des fils de fer barbelés et aboutissant en pleine forêt. Mais les auteurs de ce plan avaient tout simplement oublié de trouver un endroit où mettre sans qu'on l'aperçoive la terre enlevée pendant qu'ils perçaient le tunnel. Aussi l'affaire fut vite éventée...

Je demandai un jour à l'un de ces maniaques de la fuite :

— Pourquoi faire ces tentatives, quand vous savez, avec une certitude mathématique, qu'elles ne peuvent aboutir à rien et que vous êtes fatalement condamnés à être repris ?

— Nous le savons fort bien, me répondit-il, mais cela nous est égal... Cela nous amuse... et fait passer le temps... Même si l'on reste une seule journée en pleine forêt, on a tout de même la sensation de se sentir libre...

Un autre m'avoua qu'il désirait s'échapper du camp, ne fut-ce que pendant vingt-quatre heures « afin de voir des femmes... »

Au début de l'internement, ces essais de fuite étaient punis avec rigueur : deux années de pénitencier. Il y eut deux Allemands, notamment, qui en firent l'expérience, et qui revinrent au camp après avoir passé vingt-quatre mois en cellule. Mais, par la suite, les évadés ne furent plus passibles que de vingt-huit jours de prison au camp.

Départs et arrivées !

Les arrivées les moins drôles sont celles des prisonniers libérés et arrêtés de nouveau quelque temps après pour être ramenés au camp. Il y eut quatre ou cinq de ces pénibles cas de retour.

Parmi les départs, il faut également citer le cas de ceux qui quittaient temporairement le camp pour des raisons de santé. Ils étaient envoyés à l'hôpital de la ville voisine ou au centre médical du grand camp militaire installé à une dizaine de milles de notre première petite ville.

Précisément, pour un examen des yeux, je fus amené une fois, en novembre 1940, au centre médical militaire... C'était ma première sortie depuis le mois de juin... La sensation éprouvée, me trouvant en auto, de voir devant moi l'espace libre me grisa complètement. Au retour, en pénétrant dans la forêt, j'eus l'impression d'être enseveli vivant dans les arbres. Je sentais la vitesse de l'auto qui me ramenait au camp, comme on sent dans le corps le progrès d'un événement organique mortel...

Pour la même raison, je retournai à l'hôpital de la ville voisine de notre deuxième camp, plus de deux ans après... La ville, capitale de la province, était coquette, charmante et propre. La surveillance était alors bien plus relâchée, et nous jouissions presque d'un régime de demi-liberté. Nous restâmes une bonne partie de la journée à l'hôpital militaire sous l'escorte de deux ou trois soldats, et il nous fut même permis de faire une petite promenade autour de l'hôpital et dans les rues.

Départs et arrivées...

Parmi les départs, il faut enfin signaler le cas de ceux qui, n'étant pas sortis physiquement de la petite ville, en sont partis moralement... Je veux parler des désenchantés.

Pour bien comprendre ce que je veux dire, il faut se rappeler qu'au cours du bref espace des trois ans passés dans le camp, beaucoup de valeurs politiques avaient considérablement changé au dehors. Les Italiens du premier semestre 1940, au moment où ils furent internés, étaient les sujets d'un pays qui se donnait l'impression de la force. Ils pouvaient dire que leur pays était en mesure, à un moment donné, de jouer une carte importante et décisive dans le grave conflit qui durait déjà depuis dix mois. Si le Gouvernement de Rome avait maintenu sa neutralité, il aurait acquis, avec le temps, un prestige et une force sans pareilles. Que s'est-il passé exactement à Rome ? Je l'ignore et ne veux point le savoir. Toujours est-il qu'à peine entrée en guerre, l'Italie subit coup sur coup deux échecs : un en Tripolitaine et l'autre en Grèce.

Déjà, à ce moment-là, beaucoup d'Italiens dans le camp, les uns avec de la peine, les autres avec de l'ironie, se demandaient :

— Mais que sont-elles devenues, les « huit millions de baïonnettes » dont regorgeaient les colonnes des journaux romains ?

La suite des événements ne fit qu'aggraver et accentuer ces constatations. À la fin, lorsque non seulement l'Afri-

que du Nord, mais la Sicile et le sol même de la péninsule furent occupé par les Alliés, les regrets amers sur l'intervention italienne se multiplièrent et s'aggravèrent.

Un ancien fasciste me dit au lendemain de la chute de Mussolini et de la capitulation de Badoglio :

— Quant à moi, je ne veux plus entendre parler de rien !... Comment ?... Voilà un parti qui s'est emparé du pouvoir par la force il y a vingt-et-un ans, qui a mis la main sur toute la richesse du pays, et qui s'est vanté de posséder une des plus belles armées du monde... Nous croyions à tout cela ! Puis, un beau jour, sans nous consulter, ce parti nous entraîne dans la guerre et offre au monde, coup sur coup, le spectacle ridicule d'une suite de défaites. On prétend, maintenant, que nous devons obéir encore aux débris de ce parti qui, tombé aux mains des Allemands, lance des menaces et des rodomontades dignes de Tartarin... Très peu pour moi ! Que les Italiens d'Italie fassent ce que bon leur semble ! Je n'ai rien à voir ni avec leurs querelles, ni avec leurs divergences. Je suis au Canada et je m'y trouve bien. Je veux être canadien et le demeurer pour toujours...

Cette mentalité qui s'est formée chez beaucoup d'hommes que j'ai connus ici comme internés, constitue, par elle-même, le plus bel hommage indirect qu'on puisse rendre au Canada. Quelques années d'internement ont abouti à ce résultat en apparence paradoxal : le désir sincère de devenir canadien !

XII

LES PRISONNIERS DES PRISONNIERS

Parfois, lorsque je regarde la sentinelle qui fait d'un air ennuyé la ronde autour du camp, je me fais la réflexion que les soldats qui nous gardent sont un peu les prisonniers des prisonniers ! En effet, ils sont tenus à nous surveiller nuit et jour, à ne pas nous quitter un instant, à avoir soin de nous, à se préoccuper de nous, à penser à nous... C'est pour cela qu'à la longue, entre ces deux éléments si différents et apparamment adverses et contraires, les prisonniers et leurs gardiens, il se crée une sorte de symbiose.

Combien de fois il m'est arrivé, lorsque j'étais à l'hôpital, de recevoir tard dans la nuit la visite d'un soldat malade ou blessé. Je faisais alors appeler immédiatement un des médecins internés et il était soigné avec toute la sollicitude possible. Le lendemain, le M.O. informé du fait exprimait sa reconnaissance.

Mon souvenir évoque en ce moment tous les soldats d'âges et de grades différents qui nous ont gardés depuis le jour où nous avons quitté la prison de la Sûreté Provinciale de Montréal jusqu'au moment de ma libération, et, franchement, il m'est difficile de ne pas reconnaître que tous m'ont traité d'une manière simple, empreinte d'humanité.

Il y eu, par ci et par là, les tout premiers jours, comme à Toronto ou dans la Nouvelle-Écosse, des petits incidents. Mais ces cas de caractère sporadique ont été l'effet du caractère d'une ou de deux personnes et de l'excitation générale du moment, plutôt que la conséquence d'une attitude collective, générale ou officielle.

Lorsque nous arrivâmes aux baraques de cavalerie, près de Montréal nous fûmes gardés par des jeunes soldats d'un régiment de chars de combat. Ces jeunes soldats, partis quelques jours après pour l'Europe, et peut-être morts à l'heure actuelle, se montrèrent courtois et aimables. Nous n'avions rien eu à fumer depuis deux jours et nous en étions à recueillir nos propres mégots. Sans que nous leur ayons rien demandé, plusieurs de ces braves garçons nous passèrent en cachette des paquets entiers de cigarettes. Le major qui commandait la caserne s'empressa de nous procurer des loisirs et s'occupa de nous faire assister à la messe le premier dimanche de notre internement.

Il en a été de même pour les visites que nous avons été autorisés à recevoir pendant les premiers dix-huit jours passés près de Montréal. Nos épouses pouvaient venir nous voir facilement. Puis, tout à coup, un ordre brutal. Les visites restaient permises, mais défense de se toucher. Pour s'embrasser, il fallait se placer les mains derrière le dos. N'empêche que la femme du « jeune marié » venue un soir à la brûnante, obtint du sergent l'autorisation non seulement de voir son mari mais de rester seule avec lui

pendant vingt minutes dans une petite guérite abandonnée près de l'entrée de la caserne . . .

Dans le premier camp, gardés également par un autre régiment de jeunes soldats, nous fûmes très bien traités. Je me souviens qu'au cours d'une de mes journées de travail dans la forêt, pendant les dix minutes de repos accordées pour chaque heure de travail, un des jeunes soldats d'escorte, assis à côté de moi, m'avoua :

— Je ne devrais pas vous adresser la parole parce qu'on m'a dit que vous êtes tous très dangereux... Mais je m'aperçois que cela ne doit pas être vrai.

Et là-dessus nous engageâmes une conversation des plus cordiale. Tout à coup, se levant brusquement, mon interlocuteur s'écria :

— Attention!...Voilà le sergent qui arrive!

Si les soldats chargés de la garde extérieure du camp changeaient tous les trois mois, par contre ceux qui avaient la tâche d'assurer le fonctionnement du camp étaient presque inamovibles. C'est ainsi que dans l'état-major de cette garde permanente, chacun avait, si l'on peut dire, des amis. L'officier d'habillement qui prit la succession de celui que nous trouvâmes en arrivant, par exemple, était ce qu'on peut appeler un chic type. Tout le monde l'aimait, et il aurait pu faire ce qu'il aurait voulu de nous tous. Le jour où il fut transféré ailleurs, il vint nous saluer un à un, nous souhaitant sincèrement d'être « bientôt libérés ».

Son successeur hérita de sa popularité, et était également aimé par tous.

Quant au commandant du camp, le premier colonel avec qui nous eûmes à faire, il était très strict dans l'exécution des ordres qu'il devait appliquer, mais il les appliquait avec un savoir-faire et un tact tout à fait particuliers.

En arrivant, il nous dit:

— J'ignore les raisons pour lesquelles vous êtes ici et d'ailleurs, elles ne me regardent pas. J'ai la mission de vous garder, et je vous garderai. Si vous voulez collaborer avec moi, je suis prêt à faire tout le possible pour vous rendre la vie agréable, facile, et même plaisante. Si vous ne voulez pas, je serai obligé de sévir. Et alors ce sera tant pis pour vous!

Ce discours — vrai modèle du fair-play britannique — porta son effet puisque tout le monde, à quelques exceptions près, se mit au travail dans le sens demandé par le colonel. Celui-ci avait deux marottes: l'incendie et l'évasion individuelle ou par groupes. Afin de prévenir ces deux éventualités, il multipliait ses inspections dans le camp à toute heure du jour et de la nuit.

Il arrivait parfois à l'hôpital sur le coup de deux heures du matin. Comme je passais une grande partie de mes nuits à lire ou à écrire, il s'étonnait de me voir debout à une heure si tardive. Croyant à un excès de zèle de ma part, il me grondait presque:

— Il ne faut pas veiller si tard!...Vous avez un gardien de nuit...Vous pouvez vous coucher tranquillement...

Je me gardais bien de le détromper et je murmurais effrontément:

— Mon colonel, je veille parce que vous m'avez recommandé de faire attention à l'hôpital où un incendie peut toujours éclater.

Cet officier était tellement hanté par la crainte des évasions qu'il finit par tomber malade. Il fut remplacé par un autre commandant dont la libéralité et l'esprit compréhensif nous comblèrent d'aise. Ce fut lui qui ordonna de ne plus cadenasser les portes de nos baraques le soir mais de les laisser ouvertes...Ce fut lui, également, qui fit enlever les barreaux de nos fenêtres, nous donnant la possibilité de voir le ciel autrement qu'à carreaux. Ce fut lui, enfin, qui intervint personnellement à toutes les réunions des chefs de baraque pour discuter avec nous les différents problèmes relatifs au bon fonctionnement du camp.

Dans notre deuxième petite ville, nous eûmes trois commandants successifs. Le premier semblait s'entendre très bien avec l'administration des Allemands. Le deuxième fut victime de ce que l'on peut appeler « le 6 février 1943 ».

On se souvient que le 6 février 1934, des émeutes graves d'un caractère politique se produisirent à Paris et qu'environ cinquante personnes furent tuées au cours des échauffourées ce soir-là. Notre petite ville voulut avoir aussi son 6 février. Prétextant une épuration de caractère moral, les Allemands qui formaient une sorte de S.S. dans le camp organisèrent le matin de ce jour-là une expédition punitive contre une vingtaine d'internés. Ceux-ci, désignés d'avance, furent entourés par un grou-

pe menaçant, malmenés, frappés à coups de poings et à coups de pieds et même bâtonnés. Il y eut une quinzaine de blessés qui durent être pansés à l'hôpital et, pour éviter le retour d'incidents semblables, les victimes furent isolées dans une baraque spéciale. L'affaire eut une suite judiciaire. Une cour martiale siégea au camp et plusieurs condamnations au pénitencier furent prononcées contre les internés jugés coupables des violences commises.

En tout cas, l'incident, qui eut même un écho dans la presse et au parlement d'Ottawa, eut pour résultat de faire changer le commandant. Le nouveau venu se montra très aimable, mais certainement un peu plus ferme que ses prédécesseurs. Mais si, en principe, le colonel commande, le véritable boss du camp, comme dans l'armée du reste, c'est le sergent-major. Celui-ci est le personnage le plus important de la petite ville, parce qu'il constitue l'anneau de conjonction entre un ordre et son exécution.

C'est sur lui qu'on compte pour faire fonctionner tous les services, pour faire respecter tous les règlements, pour faire exécuter toutes les consignes. Le sergent-major que nous avons eu ici pendant une année et demi est un vieux soldat habitué à manier les hommes avec douceur et fermeté à la fois. Il eut tôt fait de nous connaître tous, un à un, et entre lui et nous — car cet homme est surtout un grand psychologue qui s'ignore — on se comprend à merveille, par demi-mots, par signes, par œillades. S'il est obligé d'infliger une punition, il le fait avec infiniment de regret. Et s'il peut nous rendre un service, il le fait avec joie.

S'il apprend qu'une mission de trois ou quatre généraux est en route vers notre petite ville pour une visite officielle, il fait savoir tempestivement la nouvelle aux chefs des baraques. En un clin d'œil, comme cela se fait à la caserne, tout le monde est sur le qui-vive. On ratisse le terrain, on astique, on récure, on nettoie, on balaie, on brosse, on désinfecte jusqu'aux coins les plus reculés de chaque baraque. Et, à l'heure dite, tout est net, propre, brillant, reluisant, de sorte que l'inspection se termine en marche triomphale pour le colonel et, **à fortiori**, pour le sergent-major.

Autre personnage important de la petite ville: le censeur. Il remplit une fonction capitale pour les internés. Lisant et relisant attentivement toutes les lettres qui partent et qui arrivent, il est au courant de tous les secrets les plus intimes de chacun.

C'est une fonction qui, pour être exercée sans créer de rancœurs, exige d'être accomplie avec intelligence et avec cœur. A ce point de vue, nous sommes gâtés. Le censeur polyglotte qui, depuis le début, nous a suivis dans les deux camps, n'a laissé en nous qu'un souvenir reconnaissant.

En somme, prisonniers et prisonniers des prisonniers cohabitaient avec le maximum de compréhension réciproque. Ceux qui nous gardent n'ont qu'un souci : que nous ne nous en allions pas. D'où les deux parades quotidiennes, matin et soir; les comptages et les recomptages fréquents, pour savoir si « tout le monde est bien là » et s'il « ne manque personne ».

Une fois délivrés de ce souci, nos gardiens nous laissent vivre à notre guise et faire ce que nous voulons. Que pouvons-nous demander de plus, dans notre condition ?

XIV

LE MIRÂCLE DE LA FOI

Par ce frais matin dominical du premier automne que je passe dans cette petite ville, les rayons du soleil naissant mettent de bonne heure le feu aux jaunes, aux blonds et aux fauves de la chevelure de la forêt. Le lac offre à cet incendie le miroir de sa surface immobile, lisse et polie comme du cristal.

Je traîne malgré moi dans la chambre, et m'attarde à ma toilette. Le « Gillette » reste maintes et maintes fois arrêté sur ma joue savonnée. Je suis attiré, malgré moi, par ce paysage que j'ai pourtant vu à satiété, que j'aime et déteste tout à la fois.

Je l'aime parce qu'il donne une sensation de grandeur et de solitude et, par la variété et la vivacité de sa coloration, il est typiquement canadien. Je le hais parce qu'il ne bouge pas, s'obstine à rester là, hermétiquement clos, n'ouvre point passage à la vue sur les prairies, les plaines, les collines, les rivières, la mer... tout ce que Dieu, en somme, a créé afin que ces créatures se repaissent des beautés dont Il a parsemé le monde.

Mon ami Tory entr'ouvre la porte:

— Comment? Pas encore prêt? s'inquiète-t-il, muant le bon sourire épanoui qu'il avait sur les lèvres en une légère grimace de désappointement.

— Suis-je en retard?

Je me dépêche. C'est qu'aujourd'hui, comme chaque dimanche, nous avons le plus grand réconfort que nos âmes de croyants puissent désirer, l'office de la messe.

— J'en ai l'impression. Il est huit heures cinq, et tous les autres sont déjà là depuis huit heures.

Comme il s'aperçoit que j'en aurai encore pour quelques minutes:

— Viens vite! me dit-il. Tu nous retrouveras facilement!

Et il s'en va en courant.

Je m'empresse d'ajouter que si nous, catholiques, avons nos cérémonies religieuses, les protestants ont également les leurs. Cela est très juste et très humain.

La prière est, au fond, le seul salut de ceux qui souffrent. Je dirai même que c'est au moment où ils souffrent que pas mal de gens se souviennent de prier. Le reste du temps, ils se comportent et agissent avec Dieu comme avec le dentiste ou le médecin. Dès que le bobo devient grave, ils se précipitent chez le praticien, les lèvres pleines de promesses. Mais, une fois le mal guéri, ils oublient même de payer les honoraires. Et si on les leur réclame, ils envoient promener le requérant !

Par contre, ceux pour qui prier est un moyen de prolonger l'âme éprouveront toujours une joie très pure de se rapprocher de Dieu, auprès de qui ils trouveront un peu d'apaisement. C'est pour cela qu'en arrivant ici, lorsque nous apprîmes que nous pourrions assister à la messe tous les dimanches, nous avons ressenti une grande con-

solation. D'abord ce fut un Père irlandais qui officia. Maigre, long, simple, brave homme, il arrivait à notre petite ville chaque samedi soir, et, entre cinq et huit, installé dans un coin de la bibliothèque, il écoutait d'une oreille distraite et indulgente les récits que les prisonniers de races diverses lui faisaient.

Le lendemain matin devant un autel au grand air installé sur une petite estrade à l'abri du vent, autour d'une niche rudimentaire agrémentée d'un magnifique panneau exécuté par un des artistes internés, après avoir disposé les objets nécessaires à l'office, apportés dans une petite valise, le prêtre disait la messe et ajoutait à la fin quelques mots en guise de sermon. Ces courtes allocutions se rapportaient bien entendu à la Foi. Mais elles étaient écoutées attentivement par certains fidèles comme si elles devaient contenir je ne sais quel double sens caché. Ce ne fut qu'à la longue qu'ils comprirent que le bon père ne pouvait se départir de son rôle spirituel et que, d'aucune manière et sous aucun prétexte, il pouvait s'ingérer dans le séculier.

Cette attitude fut strictement et rigoureusement observée par tous les autres aumôniers militaires qui vinrent par la suite au camp.

Un matin, grand bouleversement parmi les Italiens. On apprend que dans une nouvelle « fournée » d'internés arrivée de Montréal, outre le maire de la métropole, il y avait un prêtre italien. De taille forte, râblé, la figure souriante et épanouie, ce prélat qui possède une âme d'ascète et dont l'esprit de sacrifice ne connait pas de bornes,

est profondément aimé par tous ses compatriotes. Aussi imagine-t-on le remue-ménage que la nouvelle de son arrivée produit. Dès qu'il apparaît, revêtu de notre uniforme, il est littéralement assailli de questions.

Sa réponse est invariable:

— Je suis ici par la volonté de Dieu et suis heureux de l'occasion qui m'est offerte de venir en aide à ceux qui souffrent.

Mais les questions redoublent d'intensité :

— Et la guerre, cher Père? Qu'en pensez-vous?

Le brave homme se borne à répondre:

— Elle sera longue, très longue...

— Mais combien d'années durera-t-elle encore ?

— Trois ans, au moins, sinon davantage:::

Un vieillard, à mes côtés, esquissant une moue de compassion murmure:

— Ce pauvre homme ne comprend rien à la guerre!

Nous étions en octobre 1940! Avec la présence d'un prêtre dans le camp, la vie religieuse prit aussitôt une autre allure. Un notaire, un avocat, un sculpteur et un ancien major de l'armée canadienne formèrent le personnel stable de l'église de la petite ville. Une chorale et un petit orchestre donnaient une majesté inaccoutumée à la messe, que le prêtre obtint l'autorisation de célébrer lui-même. Dès les premières journées froides et pluvieuses, la cérémonie qui, durant l'été, se célébrait au grand air, sous deux immenses bouleaux feuillus, et assumait par cela même une allure grandiose et primitive, fut transportée dans un des deux réfectoires qu'en quelques

minutes une équipe de décorateurs transformaient en chapelle.

La nuit de Noël nous eûmes la permission de rester debout jusqu'à deux heures du matin. La messe de minuit fut célébrée et suivie d'un souper organisé dans chaque baraque. Entre temps, on se rendait visite, on échangeait des vœux, on riait, on criait. Mais, dehors, dans l'obscurité de la nuit, entre une baraque et l'autre, j'ai rencontré des hommes qui pleuraient...

Les trois messes de la nuit de Noël ainsi qu'un solennel office religieux pour Pâques se renouvelèrent chaque année.

Un jour, le révérend Père fut appelé. Il était libéré. Il demanda en vain de rester avec ses « ouailles ». Il lui fallut partir.

La loi est la loi. De même que personne ne peut empêcher que l'on soit interné si on doit l'être, de même rien ne peut faire rester ceux qui doivent s'en aller.

Mais le brave homme n'oublia pas ses anciens compagnons, et, régulièrement, il écrivit, surtout à ceux qui en avaient le plus besoin.

Après son départ, ce furent des aumôniers canadiens-français qui vinrent tous les dimanches. Il y en avait qui, au plus fort de l'hiver, faisaient jusqu'à cinq milles à pied dans la neige pour venir accomplir leur mission chrétienne dans notre petite ville. Quant aux protestants — bien que les pasteurs internés fussent nombreux — ils attendaient presque toujours l'arrivée d'un aumônier de l'armée pour leur service.

S.E. le Nonce apostolique, monseigneur Antoniutti, vint deux fois par années nous visiter, passant même quelques heures avec les prisonniers et leur apportant, outre le réconfort de la religion, des gâteries.

C'est alors que certains « tièdes » semblaient animés d'une renouveau de foi. Ces « exploiteurs », au fond, ne valent pas mieux que les autres, dont je parlais plus haut, qui pratiquent la religion comme l'usure. Ils sont bien disposés à faire un certain nombre de prières, et à la rigueur, même à faire une offrande, mais c'est à la condition d'obtenir, en revanche, une « grâce », un résultat pratique et matériel. « Sinon, disent-ils avec une naïveté déconcertante, à quoi bon prier? »

Ils sont comme les anciens romains, pour qui la religion était une sorte de contrat juridique conclu entre les hommes et les dieux. Les hommes accomplissaient certains rites, prononçaient certains mots, et les dieux, en échange devaient accorder les biens qu'ils s'étaient engagés à livrer.

D'autres encore pratiquent la religion d'une manière purement extérieure, avec des gestes mécaniques, des marmottements distraits, qui les font ressembler à des moines thibétains. Certains jeunes gens semblent adorer beaucoup plus la trinité moderne du Calcul, de la Technique et de la Machine, que celle des Saintes Écritures. Je crois que c'est Anatole France qui a affirmé que l'humanité, ayant eu d'abord une religion fétichiste ensuite une religion polythéiste et, enfin, une religion monothéiste,

est en train de s'en construire une autre, le culte de la Science! Hélas! on oublie que la vie est encore faite de certaines misères morales que la science ne peut empêcher ni guérir. La sagesse est de donner une beauté à la douleur même.

Combien en ai-je vu, des soi-disant sceptiques ou de prétendus mécréants, jeunes ou vieux, venir peu à peu au service du dimanche, s'agenouiller et puis finir par prier avec ferveur? Combien se sont plongés dans la lecture et l'étude de la Bible, cette source intarissable de toutes les philosophies et de toutes les croyances, pour en sortir avec un besoin intense de croire...

Si Dieu n'existait pas, aurions-nous cette soif intime de Lui, aux heures affreuses de l'existence?

Pascal a fait dire au Christ ces paroles, qui sont gravées dans l'esprit de tout chrétien: « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé . . . »

XV

« LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE »

Ce matin, après le petit déjeuner, je m'installe à la petite table de travail à côté de mon lit, près de la fenêtre par où la forêt monotone étale sa couleur vert fatigué de l'été.

Je prends mon petit calendrier et, comme chaque jour, j'inscris la date: « 5 octobre 1943. Mille deux cent dixième jour d'internement. »

« Diable ! me dis-je, cela commence à compter...Mais il ne faut pas que je divague! J'ai beaucoup de travail devant moi. Je dois corriger les exercises écrits de mes élèves...»

Je soupèse les cahiers. Ils ont bien diminué. Des quatre-vingts élèves du début de la saison, il ne reste plus qu'une cinquantaine. Trente sont partis: les marins allemands sont allés dans un autre camp; des civils ont été libérés.

Des Italiens, à l'exception des marins, il ne reste plus que sept ou huit hommes. Quatre d'entre eux se sont volontairement fermé toute porte de sortie. Interrogés, ils ont déclaré qu'ils « ne voulaient pas respecter les lois ». C'est peut-être brutal, mais c'est franc!

En tout cas, depuis un mois, la petite ville continue à se dépeupler...

Je suis plongé dans ma besogne de pion lorsqu'en levant le nez, je vois surgir devant moi, comme par enchantement, la maigre silhouette du caporal du camp. Il sourit de toutes les rides de son visage taillé en angles aigus.

— Êtes-vous le numéro 459? me demande-t-il.

— C'est moi. Que désirez-vous?

— Suivez-moi, me dit-il en faisant un geste vague.

— Où dois-je vous suivre?

— Dehors...Vous êtes libre!

L'inattendu de la nouvelle me laisse incrédule.

— Il doit y avoir une erreur, lui dis-je.

Mais le caporal se fâche:

— C'est bien vous!...Et, d'ailleurs, voici la preuve!

En disant cela, il sort de sa poche un ordre écrit. En entretemps tous les camarades se sont approchés. En un clin d'œil on se précipite vers moi.

A partir de ce moment, j'avoue que mes impressions se brouillent. J'entasse dans des valises mes affaires, mes papiers, mes livres, sans avoir aucune perception des gestes que j'accomplis. Une demi-heure plus tard, je me retrouve au-delà des fils de fer barbelés, devant une glace, et je constate que je suis, enfin, habillé en homme, avec mes vêtements du 10 juin 1940, dans lesquels je flotte, il est vrai, mais je me sens si bien. J'ai le teint hâlé, bronzé, le visage vieilli, mais l'âme plus jeune, plus forte et mieux trempée.

Un homme nouveau est né en moi. Et, tout compte fait, je le dis sans forfanterie, l'épreuve que je viens de subir m'a été salutaire.

Faisons un petit bilan.

Cette mesure de l'internement prise contre un certain nombre de sujets ennemis, ou de citoyens canadiens originaires de pays ennemis, était, je le répète, pleinement justifiée au moment où elle fut prise. En effet, quand la guerre éclate, que se passe-t-il ? Dans tous les pays belligérants, on interne les civils ressortissants des pays ennemis. En Allemagne et en Italie, on a mis dans des camps de concentration des sujets français et britanniques. En France et dans les pays britanniques, on a fait de même avec les Allemands et les Italiens.

Ce n'est peut-être pas très drôle pour les internés, mais c'est la règle du jeu. D'après cette règle générale, on prend des hommes considérés, à tort ou à raison, comme « pouvant être dangereux », on les sépare brusquement de leurs familles et on les isole. C'est peut-être là le côté le plus douloureux de l'affaire. Il faut souhaiter que demain, dans un monde apaisé, dans l'éventualité d'une autre guerre, la Société des Nations, ou tout autre organisme du même ordre, prenne l'initiative d'adopter une convention internationale qui complètera ou améliorera celle qui existe actuellement depuis le 27 juillet 1929. Veut-on se prémunir contre un danger possible ? » Parfait ! Qu'on prenne les étrangers suspects avec leurs familles, qu'on les enferme dans un petit village dont la surveillance est facile, qu'on les empêche de communiquer avec le monde

extérieur, mais qu'on leur épargne le supplice de briser leur vie intime et qu'on leur donne la possibilité de continuer leur existence particulière.

Ceci, en principe, et pour tous les pays en guerre.

Maintenant, si l'on veut jeter un regard rétrospectif sur ce qui s'est passé au mois de juin 1940, il ne faut point oublier que la France et la Grande-Bretagne se sont trouvées en présence d'un fait nouveau, contre lequel elles ont dû agir à la hâte, peut-être, mais agir. Je veux parler de la fameuse Cinquième colonne.

À la suite de ce qui s'était produit en Hollande et en Belgique, et même en Norvège, où des sujets allemands résidant dans ces pays avaient favorisé l'arrivée des parachutistes allemands, les gouvernements de Paris et de Londres avaient pris des mesures de précaution non seulement contre les nazis et les fascistes, mais également contre les communistes.

J'ai sous les yeux un numéro du journal **Paris-Midi** du 14 mai 1940 (c'est-à-dire presque un mois avant notre internement). On y lit, en première page, sous le titre de « La grande offensive de Londres et de Paris contre la Cinquième colonne », les lignes suivantes :

« Les mesures édictées par Londres et par Paris contre les sujets d'origine allemande afin d'éviter que se forme sur leur territoire, comme en Hollande et en Belgique, une Cinquième colonne ennemie, sont déjà entrées en vigueur.

« Les opérations de rassemblement de ces étrangers ont été menées dès hier, en Angleterre, avec une extrême vi-

gueur. Toutes les grandes villes de la Grande-Bretagne ont été épurées. L'action fut menée par surprise dans les régions d'Edimbourg et de New-Castle, que l'on suppose être particulièrement visées par les Allemands. La rapidité avec laquelle ces mesures ont été exécutées n'aura pu manquer de porter le désarroi dans les plans que les Allemands de Grande-Bretagne avaient pu établir pour coopérer avec les parachutistes allemands dans le cas où Hitler voudrait rééditer en Angleterre son attaque contre la Hollande."

Le journal, après avoir donné des détails sur ces opérations, ajoute que le Gouvernement français « avait pris les mêmes mesures ».

Bien mieux, quelques mois après notre internement au Canada, l'honorable M. Bertrand, parlant au nom du ministre de la Justice, M. Lapointe, expliquait que « les internés civils détenus dans les camps d'internement du Canada ne le sont pas parce qu'ils ont commis quelque chose, mais seulement parce qu'ils sont considérés comme pouvant faire quelque chose...»

La question de principe est donc claire et entendue.

En fait, comment les choses se sont-elles passées? Très bien, il faut le reconnaître. Heureusement pour moi, et pour tous ceux qui ont vécu cette aventure avec moi, les camps d'internement canadiens n'ont rien de commun avec le château de Spielberg, où séjournaient les condamnés politiques de l'empereur François-Joseph! Mais si mon livre est loin d'atteindre au pathétique de « Mes prisons », il n'en reste pas moins que nous, ainsi que les

britanniques internés en Italie et en Allemagne, avons traversé des périodes d'amertume profonde et vécu des heures de détresse intense. Cette amertume, cette détresse, ce drame que nous avons vécu, nous tous, Britanniques, Français, Allemands et Italiens, ont surtout été l'effet de la séparation d'avec nos familles. C'est la **ville sans femmes** qui a pesé sur nous. Pas autre chose!

Voilà que, sans presque m'en rendre compte, je me trouve sur une camionnette qui nous transporte, un de mes camarades, ancien journaliste en Argentine, et moi, vers la gare de la ville la plus proche. Quelques heures après, le train roule dans la nuit ouatée de brouillard.

Quel est le monde nouveau dans lequel je vais me trouver? Je l'ignore...Tant de choses se sont passées depuis le jour où j'ai été brusquement séparé de l'extérieur! Nous avions les journaux, il est vrai, et la radio. Mais pour bien coordonner et assimiler les événements de la vie collective, l'esprit a besoin d'une certaine ambiance. Tant que j'étais dans la petite ville, ces événements me faisaient l'effet de faits étrangers à ma sensibilité. On aurait dit que ma réceptibilité était en quelque sorte imperméabilisée.

Je sens en moi le désir profond de plonger dans la vie du dehors et de savoir...En attendant, le train roule dans la nuit, rempli de jeunes gens en uniforme, des soldats des armées de terre, de mer et de l'air du nouveau Canada. Mes yeux les contemplent, émerveillés. Je ne les connaissais pas! Je ne les soupçonnais pas! Pendant quarante mois je n'avais vu, en somme, que des vétérans. Une

autre génération! Ceux-ci sont l'image vivante de la force d'un pays qui est en train de devenir grand et de s'affirmer comme une nation de premier ordre. Cette jeunesse vibrante, enthousiaste, alerte, joyeuse, qui remplit les wagons, qui descend et monte aux gares les plus importantes, donne une fière opinion du pays qu'elle incarne et dont elle symbolise l'ascension rapide. L'épreuve de la guerre aura été, malgré son aspect tragique, salutaire et tonifiante pour le pays. Un nouveau Canada est déjà né.

Le train roule, roule dans les premières lueurs du jour.

Je pense au retour des millions d'hommes qui auront été séparés des leurs pendant des mois et des années. Ce sera le grand drame de demain...Comment retrouveront-ils leurs foyers? Leurs femmes et leurs amours?

Le train roule, roule sous le soleil éclatant de midi.

Je pense que les choses et les hommes se répètent avec un éternel recommencement. Il est probable que si l'on pouvait, comme le fait le cinéma, accélérer le temps, transformer les siècles en secondes, on serait surpris de voir le même homme reparaître constamment et faire les mêmes gestes...Je pense au peuple allemand, qui va sombrer bientôt dans une terrible catastrophe. A ce peuple allemand qui se laisse pervertir par de mauvais philosophes et qui, après quatre siècles, a refait une tragique expérience de Réforme aussi radicale et profonde que la première, non plus, cette fois, sur la question de religion, mais sur la question de race, avec la même volonté indomptée de domination . . .

Le train roule, roule...

Je prends les notes de ce journal, et je relis ce que j'ai écrit. Je commence par renier tout ce que j'ai été. En général, quand on lit ce qu'on a écrit longtemps avant, on constate qu'on ne pense plus ce qu'on a pensé. Ce qui n'empêche pas qu'on l'a pensé. Et l'intérêt d'un journal consiste précisément en ceci qu'il montre des vérités successives. On ne saurait mieux comparer un journal qu'à une série d'instantanés. Quelquefois cela vous ressemble, quelquefois pas. Ou plutôt, cela ne vous ressemble plus, mais cela vous a peut-être ressemblé, car nous sommes une suite de personnages différents...

Le train roule, roule dans le jour baissant sur la campagne québecoise. Je regarde avidement par les portières ce paysage qui redevient familier, dont les contours semblent s'adapter à ma sensibilité.

Le soir est tombé tout à fait...Maintenant le convoi traverse avec son vacarme de ferraille secouée par la vitesse des villes clairsemées de lumières électriques, où des gens vont, viennent, comme sur l'écran du cinéma. Puis, de petites localités, dont les noms résonnent aux oreilles avec la douceur de l'intimité.

Enfin, le train entre majestueusement dans une gare ; débordant de cris, de bruits, de mouvements, d'allées et de venues . . .

Montréal !

Je descends sur le quai. La fatigue d'une veille de trente-six heures est broyée par la joie de côtoyer des femmes, des hommes, des enfants vivant leur vie indé-

pendante... La joie enivrante de me sentir libre... La joie consolante de retrouver l'amitié sûre d'amis fidèles...

Pendant que l'auto fonce par les rues de la métropole, je me revois, deux soirs auparavant, encore là-bas.

Deux jours ! Le passage de la Vie à la Mort est certes moins long ! Mais ici, c'est le retour de la Mort à la Vie.

ANNEXE

Et maintenant, prenez et jugez.

Le récit qu'on vient de lire est rigoureusement conforme à la vérité. Il montre comment les internés civils, sujets canadiens ou sujets des pays de l'Axe, ont été traités au Canada.

Il est impressionnant de comparer ce traitement avec celui qu'ont subi les prisonniers civils et militaires des Pays Alliés dans les camps d'internement de l'Allemagne, de l'Italie fasciste et du Japon.

Sans rien dire des témoignages de plus en plus nombreux et effrayants qu'on récolte depuis quelques mois sur les atrocités commises dans certains camps allemands et japonais, voici quelques exemples de ce que des sujets britanniques internés par l'ennemi ont eu à raconter après leur évasion ou leur libération.

1

LE NICOLAIN, de St-Justin, Qué., du 14 janvier 1944, publiait le récit d'un prêtre canadien-français qui, en 1942, avait réussi à s'évader d'un camp d'internement allemand. Il raconte :

« Pendant deux mois, nous avons été traités comme de simples criminels. Il en fut de même à Montreuil-Bellay où nous étions gardés par des troupes de la jeunesse hitlérienne. On nous expédia en Suisse, à la Grande Caserne de Saint-Denis, près de Paris, où les Allemands pouvaient nous surveiller plus facilement, et avec moins de gardes. Le confort était pratiquement inexistant. La prison contenait deux fois plus de prisonniers qu'elle pouvait en contenir. C'est dire que les locaux étaient très encombrés. En outre, nous étions forcés, dès la chute du jour, de fermer portes et fenêtres et de baisser les stores. Dans cet air rapidement vicié, nous pouvions à peine respirer. Nous manquions même du nécessaire, des articles les plus indispensables. Pas d'armoires, pas de tablettes, pas une boîte. Nous n'avions même pas de clous pour suspendre nos vêtements, que nous devions empiler sur le plancher poussiéreux. C'est là que pour la première fois nous avons connu les angoisses de la faim. Pendant trois mois, pas d'autre nourriture que les maigres rations fournies par les Allemands. Le midi, des légumes cuits et mal cuits. A 4 heures, nous mangions ce qui en restait. Dans l'après-midi, une ration de pain, un pain noir dont le principal ingrédient était... du bran de scie. C'étaient des pains ronds, de la grandeur d'une assiette, d'environ deux pouces et demi d'épaisseur. Chaque prisonnier recevait le quart d'un pain chaque jour. Un homme normal pouvait difficilement s'en contenter pour un seul repas. Et cependant, avec les légumes du

midi, c'était à peu près tout, sauf la minime ration de margarine, de graisse où de végétaline que l'on nous servait le soir.»

II

LE DROIT d'Ottawa, du 28 janvier 1944, reproduisait une dépêche de la Presse Associée, datée de Washington et signée par William Fraye, dans laquelle on lit :

«Le Gouvernement américain a autorisé aujourd'hui la publication de l'histoire poignante des atrocités perpétrées par l'armée japonaise sur les personnes des prisonniers américains capturés à Bataan et à Corregidor.

Voici, fondé sur des déclarations assermentées d'officiers qui ont survécu à la famine et à la torture et se sont échappés, le code infâme du brutal guerrier japonais :

Soumettre délibérément 36,000 soldats à la famine, tirer de sang froid sur les assoiffés qui cherchent de l'eau, voir les malades dépérir et leur refuser les remèdes, frapper du fouet ceux qui aident leurs camarades tombés, battre les hommes avec des deux par quatre, mettre à mort ceux qui tentent de s'évader et ensevelir vivants des hommes mis à la torture.»

La dépêche ajoute que trois officiers, le commodore Helvyn McCoy, de la Marine américaine, d'Indianapolis, le lt.-colonel S. M. Mellnik, du corps d'artillerie côtière de Dunmore, Pensylvanie, et le lt-colonel William Dyess, du corps aérien d'Albany (Texas) ont affirmé que le

nombre des prisonniers de guerre américains morts de faim, de travail forcé et de brutalités de toutes sortes, est plusieurs fois plus élevé que les rapports japonais l'ont indiqué.

Dans le camp O'Dollell, environ 2,200 *prisonniers américains sont morts en avril et mai 1942.*

Il y eut d'abord la MARCHE DE LA MORT durant laquelle des milliers de prisonniers parcoururent, la plupart sans manger et sans boire, une distance de 85 milles pour se rendre au camp O'Donnell. Quelques-uns firent le voyage en douze jours. Des soldats qui tentèrent d'atteindre un puits furent abattus.

Au camp, l'eau et la nourriture étaient difficiles à obtenir et rares. Dans d'autres camps, où les officiers furent transportés par la suite, la situation des vivres était un peu meilleure mais les brutalités continuaient.

III

LA PRESSE de Montréal, du 29 janvier 1944, a publié le texte de la déclaration faite par le premier ministre du Canada, le très honorable M. King à la Chambre des Communes, la veille après-midi, sur le traitement infligé aux prisonniers de guerre par les Japonais.

Voici quelques passages de ses déclarations :

« Les rapports sur les conditions dans lesquelles vivent les prisonniers de guerre aux mains des Japonais ont vivement inquiété le Gouvernement. Il a tenté tous les efforts possibles en vue d'obtenir des renseignements et épuisé tous les moyens d'améliorer ces conditions. De

concert avec les autres gouvernements du Commonwealth, nous avons protesté officiellement et à plusieurs reprises par l'entremise de la puissance protectrice. Les Japonais n'ont tenu aucun compte de ces protestations ou ils ont communiqué des réponses hypocrites ou cyniques.

« D'après les derniers rapports, environ 1000 prisonniers de guerre canadiens ont été transférés de Hong-Kong au Japon. Il en reste de 500 à 600 à Hong-Kong. Il semble que les prisonniers à Hong-Kong souffrent moins d'injures ou de mauvais traitements que d'incurie. Ils souffrent du fait que le gouvernement japonais ne leur fournit pas les vêtements, les aliments et les soins médicaux nécessaires. »

Après avoir constaté l'impossibilité de faire parvenir des approvisionnements aux prisonniers canadiens, à cause de la mauvaise volonté du gouvernement japonais, le premier ministre a ajouté :

« Les Japonais ont également fait peu pour aider et beaucoup pour entraver l'expédition du courrier à destination et en provenance des prisonniers de guerre. Le petit nombre de lettres livrées ont pris de longs mois à atteindre les prisonniers. Les Japonais ont récemment limité à vingt-cinq mots les échanges des messages des prisonniers de guerre.

« Les Japonais ont aussi manqué à leur obligation de transmettre des rapports par l'intermédiaire de la puissance protectrice et de la Croix-Rouge Internationale. Les décès des prisonniers de guerre n'ont été communiqués qu'avec un long retard. Les rapports de transferts

des prisonniers de guerre canadiens de Hong-Kong au Japan sont encore incomplets.

« Tout cela fait un grand contraste avec le traitement dont les nationaux japonais ont été l'objet au Canada. »

Et M. King, après avoir protesté contre le fait qu'une seule visite au camp de Hong-Kong avait été permise au représentant de la puissance protectrice et de la Croix Rouge, a conclu en disant :

« Le Japon a failli aux engagements qu'il a pris de respecter les dispositions de la Convention relative au traitement des prisonniers de guerre, signée à Genève le 27 *juillet* 1929. *Que le Gouvernement japonais de Tokio soit impuissant ou peu disposé à amener les autorités militaires à l'extérieur du Japon à se conduire comme des êtres humains, il n'en reste pas moins que Tokio est responsable du traitement inhumain des prisonniers de guerre. Nous n'oublierons pas sa culpabilité. »*

IV

Le jeune pianiste canadien Georges Savaria, dont le talent s'affirme chaque jour et qui vient de terminer une tournée de concerts aux États-Unis, a été arrêté par les Allemands à Paris et, avec 750 sujets britanniques, détenu pendant deux mois dans les prisons de Fresnes. Après, les internés britanniques furent envoyés dans le camp de Saint-Denis, tout près de Paris. Les internés logeaient dans une vieille caserne qui date de 1750. Ils furent rejoints bientôt par les britanniques internés dans d'autres

camps, tels ceux de Romainville, Drancy, Caen, Montreuil-Belay, au nombre d'environ 2000.

M. Georges Savaria a déclaré :

« En vérité nous étions très mal nourris : qualité et quantité insuffisantes. Ce n'est point une exagération que de dire que les Allemands ne nourrissaient pas leur prisonniers. Voici en quoi consistaient les repas : le matin, une sorte de café fait avec du malt ; le midi, de la soupe aux choux et, le soir, du fromage synthétique fabriqué avec du charbon, ou bien un petit carré de margarine ou bien encore une cuillerée de confiture. Jamais les trois ensemble. Comme pain, nous avions chaque jour une rondelle de pain militaire pour quatre hommes. »

V

M. Ross Harkness, correspondant du TORONTO STAR, a recueilli les déclarations de M. Paul de Martigny, un vétéran du journalisme canadien-français, qui, arrêté à Paris au mois de décembre 1940 *avec son épouse, a passé le terrible hiver* 1940-41 *au camp de Besançon. Ces déclarations ont été publiées dans LA PRESSE de Montréal du jeudi 19 octobre 1944 : En voici les passages saillants :*

« PARIS 14 *oct. (retardée) M. Paul de Martigny est un vieux journaliste canadien, qui a fait son apprentissage parmi les correspondants d'Ottawa. Donc, lorsqu'il raconte les horreurs de l'incarcération au fameux camp de concentration de Besançon, il ne parle pas seulement de mémoire. Il se guide sur les observations quotidiennes d'un reporter expérimenté.*

« D'ailleurs il n'a pas besoin de notes. Ses mains et ses jambes tordues et nouées par le rhumatisme, qui le retient presque toujours à la maison, lui rappellent les 116 *religieuses canadiennes internées, cherchant dans la boue épaisse d'un pied quelques morceaux de charbon, des racines et des brindilles pour faire un petit feu contre l'hiver le plus froid et le plus humide des Vosges.*

« Les crampes incessantes de son estomac, comme si la faim restait toujours présente, rappellent les 45 femmes mortes un jour d'avoir mangé des aliments empoisonnés, et les nombreux autres innocents morts de même façon l'année où il a été interné avec eux.

« Son corps émacié, sa vue faiblissante, lui rappellent sans cesse le brutal Prussien qui commandait le camp et finit par le jeter à la porte, sans foyer ni subsistance, parce que, lui dit-il, « vous allez mourir et mes hommes ont assez de tombes à creuser ». Il y a 3 ans de cela, et M. de Martigny n'est pas mort ; mais il avoue : « Je ne comprends pas pourquoi je suis encore en vie ».

Mais M. Ross Harkness cède la parole à M. Paul de Martigny :

« La caserne de Besançon avait été construite par l'armée française pour loger 2,500 soldats. Après la capitulation on y a enfermé 30,000 prisonniers de guerre. A trois jours d'avis le commandant a reçu l'ordre de transporter ses 30,000 prisonniers dans un autre camp et de nettoyer la caserne pour y recevoir 3,000 civils internés.

« Il a nettoyé l'endroit en faisant décharger les ordures dans la cour à la pelle, par les fenêtres. Il n'a pas fait

décrasser les planchers, ni désinfecter l'édifice, il n'a même pas fait balayer ; nous, les civils, avons été jetés dans une sentine.

« Les prisonniers de guerre torturés avaient été gardés enfermés à clef dans des locaux si encombrés qu'ils ne pouvaient s'y étendre tous à la fois. Pour respirer un peu, ils avaient brisé les vitres. De tout cet hiver si terriblement froid, on n'a réparé les fenêtres ; beaucoup de nous sont morts de pneumonie. » Non seulement la nourriture était insuffisante en quantité et goûtait mauvais, elle était absolument du poison, et le plus souvent mal cuite. Tout le camp a été ravagé par la dysenterie ; il y avait des morts presque tous les jours. Un jour, 45 femmes sont mortes. Nous avons protesté auprès du commandant, mais il a ri de nous. Il nous a répondu que la nourriture était suffisante pour des cochons britanniques. »

Le mépris de la propreté et de l'hygiène semble caractéristique chez les Allemands. La race des maîtres aime à manifester sa supériorité en forçant ses victimes à vivre dans l'ordure.

Parmi les internés, il y avait une Anglaise instruite et son fils de 18 ans, idiot. Les gardes s'amusaient à faire souffrir la mère en jouant des tours au fils. M. de Martigny se rappelle : « Elle était presque tout le temps en larmes. Plus elle pleurait, plus les nazis s'acharnaient après le fils. Rien ne prouvait mieux la bestialité nazie. Le prétexte donné à l'internement était que le fils, d'âge militaire, pouvait s'évader en Angleterre pour combat-

tre ; mais il était si incapable de s'aider que les Allemands ont été obligés d'interner sa mère avec lui.

« Étaient aussi internés une femme et son fils infirme, arrêté parce que d'âge militaire. Le froid s'aggravait, les prisonniers ont recouru aux moyens extrêmes pour se chauffer. Ils employaient tout ce qui pouvait brûler, arrachaient même les cloisons ; mais les fenêtres brisées empêchaient de réchauffer la caserne.

Le commandant a plusieurs fois convoqué M. de Martigny et lui a demandé s'il était français ou canadien. « Il me disait que si je me déclarais Français mais non sujet britannique, je pourrais être libéré. Le commandant me parlait longuement des mauvais traitements infligés au Canada par les Britanniques, aux Canadiens français par les Canadiens anglais.

« J'ai fini par lui dire : Monsieur je porte un nom français et je parle anglais avec un accent français, mais ma famille est canadienne depuis 4 siècles et britannique depuis 2 presque. Le nom de Martigny est un des plus nobles et des plus célèbres du Canada français ; il n'y a jamais eu de traître chez nous. Mon cœur bat sans cesse pour la Grande-Bretagne. »

A tout événement M. de Martigny devait bientôt être libéré. Le froid, la mauvaise nourriture, les mauvais traitements et les privations. « Un jour le commandant m'a appelé et m'a annoncé qu'il nous libérait, ma femme et moi. Il m'a dit le plus brutalement possible que, comme j'étais malade et pouvais mourir d'un jour à l'autre, il

croyait pouvoir me libérer sans danger. La ville de Paris pouvait m'enterrer et épargner ce soin à ses hommes.

« Le commandant me dit que le Führer regardait un journaliste comme plus nuisible qu'un bataillon, parce qu'un reporter est formé à l'observation et à l'habitude de tirer des plans pour publier ses informations. Il m'a prévenu de ne jamais parler l'anglais, de ne jamais écrire ni recevoir de lettres, de ne jamais discuter la guerre avec mes amis, de ne jamais être vu avec les gens de langue anglaise laissés en liberté, de me retirer chez moi à la nuit ; il m'a enfin prévenu que je serais fusillé si j'étais arrêté dans la rue pendant un raid aérien. »

Et M. Ross Harkness conclut :

« En dépit de ces avertissements, M. de Martigny a réussi à sortir son journal du camp, en cachette. Rentrés à Paris, sa femme et lui ont constaté qu'un colonel allemand habitait leur appartement, et que tous leurs biens étaient réquisitionnés, M. Henri Beau a appris leur détresse et leur a fait savoir où ils trouveraient la clef de son atelier, où ils ont vécu jusqu'à la libération de Paris. »

VI

Le très révérend Père franciscain Adélard Berthold, Canadien qui était professeur dans un collège de Corse, fut arrêté en même temps que dix-huit Corses en 1942 et, après un séjour forcé dans une résidence, il fut, avec ses camarades, conduit en 1943 au camp de Pontenuovo, en Corse, gardé par des Italiens. Le rév. Père y a été mal traité. Les internés logeaient dans une écurie, sans confort,

sans hygiène, et recevaient une nourriture insuffisante. De là, les malheureux furent conduit à Bastia, dans un autre camp, où il était notoire que l'on faisait des brûlures à la plante des pieds de certains internés. D'autres étaient fouettés par sadisme. D'autres encore étaient dévêtus et on leur passait sur le corps des cigarettes allumées.

Un père de famille fut obligé d'avaler de l'huile lubrifiante de moteur : le malheureux en mourut !

Enfin, de Bastia, les internés furent conduit à Piombino et de là à Cosenza, en Calabre, où ils furent mis dans le camp de Ferramonti, véritable géhenne...

Dans ce camp il y avait environ 2,000 internés juifs, originaires de différents pays, dont 600 femmes. Les baraques n'étaient pas même en bois, mais construites d'algues marines assemblées avec du ciment. La chaleur y était torride. Souvent les internés étaient cravachés par les officiers.

L'eau était très rare et infecte, l'hygiène en tout défectueuse.

La ration réglementaire de nourriture pour chaque interné était la suivante : 120 grammes de pain, dont 20 grammes prélevés pour le sel, et 10 pour rémunérer le commissionnaire qui allait chercher le pain, de sorte que la ration réelle était de 90 grammes par jour, soit environ quatre onces ; 13 grammes d'huile de graisse, soit environ une demi-once ; 66 grammes de pâtes ou de riz, soit 2 onces et demie ; 8 grammes de café, soit un quart d'once ; 100 grammes de viande — os compris — deux fois par semaine, soit quatre onces et demie ; 15 grammes de sucre, soit environ une demi-once ; 15 *grammes*

de conserves, soit environ une demi-once ; 40 grammes de fromage (soit un peu moins de 2 onces) les jours où il n'y avait pas de viande.

Le manque d'hygiène joint à la mauvaise nourriture provoqua des maladies. La malaria sévit. Ainsi que le raconte le journal TAM d'Alger, du 18 décembre 1943, un médecin juif yougoslave devint muet d'épouvante. Une femme tchèque, qui eut sa maison détruite et ses parents déportés en Pologne, vit son mari mourir à Ferramonti, tué par une bombe d'avion.

Les internés vécurent là cinq mois terribles... jusqu'au jour où, grâce à l'avance des troupes alliées, ils purent s'évader... D'ailleurs les chemises noires avaient fui et les carabiniers avaient relâché la surveillance.

A Sulmona ce fut encore pis. Trois hommes furent enfermés dans une cellule avec une seule gamelle qui devait servir aussi bien à manger qu'au reste. Le tout avec un litre d'eau par jour !

VII

Enfin, le révérend Père Eustache Gagnon, c.s.c., comme le raconte le journal LA PATRIE de Montréal le 22 septembre 1944, a dit :

« Ce furent quatre dures années. Nous étions plus ou moins bien traités dans ces camps. Plutôt mal que bien. Le tout néanmoins dépendait du commandant du camp. Quand c'était un homme civilisé, le traitement n'était pas trop rigoureux, mais quand on avait affaire à une brute

comme à Saint-Denis, on peut se faire difficilement une idée du traitement qu'on nous imposait. Le commandant du camp de St-Denis était un ignoble individu qui s'est sauvé avec la caisse des prisonniers, emportant même les bijoux qui lui étaient confiés.

« Par contre, à Vittel, le commandant avait été prisonnier des Anglais lors de la dernière guerre et il se montra plus civilisé. Le malheur, c'est qu'il n'y a aucune convention internationale régissant le statut des internés civils. »

TABLE DES MATIÈRES

POUR S'ENTENDRE ET SE COMPRENDRE..... 11

I – NOCTURNE 19

II – NOTRE VILLE 33

III – SYMPHONIE EN VERT ET OR..... 57

IV – INFIRMIER 69

V – MARMITES ET MARMITONS 113

VI – SANGLOTS D'AUTOMNE 137

VII – L'HEURE DU VAGUEMESTRE 153

VIII – « N'IMPORTE OÙ, HORS DU MONDE... » 173

IX – LES MUSES 187

X – LA VILLE SANS FEMMES..... 203

XI – LA TOUR DE BABEL 229

XII – DÉPARTS ET ARRIVÉES 251

XIII – LES PRISONNIERS DES PRISONNIERS 269

XIV – LE MIRACLE DE LA FOI 279

XV – « LIBERTÉ, LIBERTÉ CHÉRIE » 289

ANNEXE 301

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

RÉIMPRESSIONS DE LIVRES FRANÇAIS
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LA VIE DE JEAN RACINE..... $1.20
par François Mauriac

LE FLEUVE DE FEU..... $1.25
par François Mauriac

LE ROMAN DE FRANÇOIS VILLON.... $1.50
par Francis Carco

DAME EN NOIR..... $1.25
par Camille Mayran

L'AMOUR, C'EST BEAUCOUP PLUS QUE L'AMOUR..... $1.25
par Jacques Chardonne

PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR MODERNE $1.75
par Paul Bourget

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

BNQ
000 379 171